ADC

Rapport d'activité 2012

ADC
Association pour la Danse Contemporaine
82-84 rue des Eaux-Vives
CH-1207 Genève
Tél. +41 22 329 44 00
info@ADC-geneve.ch
www.ADC-geneve.ch

SOMMAIRE

A. Activités 2012 5
1. Programmation annuelle 5
2. Collaborations 9
3. Médiation 9
4. Journal 14
5. Centre de documentation 15
6. Studios 15
7. Partenaires réseaux 16

B. Commentaires sur l'activité 2012 18
1. Forsythe à l'ONU 18
2. Noemi Lapzeson au BFM 19
3. Steps 20
4. Le Pavillon de la danse 20
5. L'atelier du spectateur 21

C. COMPTES 2012 23

D. COMMENTAIRES SUR LES COMPTES 31

E. L'ADC en 2012, ce sont aussi... 33

F. Perspectives 2013 38

ANNEXE

La presse en 2012 (extraits)

LES PERMANENTS DE L'ADC

Claude Ratzé direction (68%)
Nicole Simon-Vermot administration (75%)
Anne Davier collaboratrice artistique, rédactrice en chef du journal, direction de la communication et médiation (80%)
Marc Gaillard direction technique (100%)
Lydia Pilatrino assistante administrative (72%)
Cécile Simonet attachée de presse, chargée de promotion et du développement du public (50%)

Soit un total du taux de travail de 445%

COMITE DE L'ADC

Tamara Bacci
Guilherme Botelho
Anne Davier
Nelson Lòpez
Jeanne Pont (présidente)
Claude Ratzé
Lina Rodriguez
Marie-Pierre Theubet
Anne Vonèche

SOUTIENS FINANCIERS DE L'ADC

L'ADC bénéficie d'une convention de subventionnement avec la République et canton de Genève et la Ville de Genève.

A. ACTIVITES 2012

1. PROGRAMMATION ANNUELLE

sans indication, les spectacles ont lieu à la Salle des Eaux-Vives

9 Accueils

Thomas Lebrun, «Six order pieces»
5 représentations - du 11 au 15 janvier
328 spectateurs

Daniel Linehan, «Zombie Aporia»
3 représentations - du 2 au 4 février
en collaboration avec le festival Antigel
308 spectateurs

William Forsythe, «Human writes»
ONU – Palais des Nations
3 représentations - du 23 au 25 février
727 spectateurs
en collaboration avec le festival Antigel

Pierre Droulers, «De l'air et du vent»
4 représentations - du 28 au 31 mars
477 spectateurs

Silvie Guillem, «6000 miles away»
Au Bâtiment des Forces Motrices
1 représentation - le 12 avril
1014 spectateurs
dans le cadre du festival Steps

Edouard Lock, «New work»
Au Bâtiment des Forces Motrices
1 représentation - le 14 avril
654 spectateurs
dans le cadre du festival Steps

Meryl Tankard, «The Oracle»

2 représentations - le 15 et 16 avril
368 spectateurs
dans le cadre du festival Steps

Michèle Anne de Mey et Jaco Van Dormael, «Kiss & Cry»
Au Bâtiment des Forces Motrices
3 représentations - du 16 au 18 novembre
1'085 spectateurs

Coraline Lamaison, «Narcisses»
3 représentations - du 13 au 15 décembre
263 spectateurs

Foofwa d'Imobilité, «Histoires condansées»
2 représentations - 13 et 14 mai
228 spectateurs
dans le cadre du passedanse et de la Fête de la Danse

6 Créations

Perrine Valli, «Si dans cette chambre un ami attend...»
10 représentations - du 14 au 25 mars
610 spectateurs

Marie-Caroline Hominal, «BAT»
8 représentations - du 2 au 12 mai
437 spectateurs

Noemi Lapzeson, «Amours baroques»
Au Bâtiment des Forces Motrices
4 représentations - du 22 au 25 mai
1 représentation scolaire - le 21 mai
3'518 spectateurs
en collaboration avec La Comédie de Genève et Le GRÜ

Rudi Van Der Merwe, «Celestial Spunk»
10 représentations - du 26 septembre au 7 octobre
253 spectateurs

Marco Berrettini, «I Feel2»
10 représentations - du 31 octobre au 11 novembre
513 spectateurs

Prisca Harsch, Martin Rautenschtrauch, «Mordu»
10 représentations - du 28 novembre au 9 décembre
445 spectateurs

soit 80 représentations et 11'229 spectateurs

Fête de la Musique

Du 22 au 24 juin 2012 sur la scène des Casemates
Spectateurs estimés : 9'000

Compagnies genevoises

Cie Cadmium, Corina Pia, Annika Dind, Céline Fellay, «Mutando LP»
Le Groupe du Vent, Myriam Zoulias, «Durée aquatique»
Association Sous Chiffre, Dorothée Thébert et Pascal Gravat, «Corps de Ballet»
Eugénie Rebetez, «Showing»
Néopost Ahrrrt, Foofwa d'Imobilité, «XR6A9»
Companie 7273, Laurence Yadi et Nicolas Cantillon, «Romance-s»

Compagnies de flamenco

La Burbuja, «Voyage en Andalousie»
Académie de danse flamenca, Antonio et Silvia Perujo, «Planta y Tacon»
Hechizo Flamenco Group, «Ven P'Aca»
Sin Fronteras de camera, Raphael Engel, «Concert de Flamenco»
Antonio et Silvia Perujo, «Tablao»
Cueva Flamenca, «El Circulo»
Sin Fronteras, «Vuelvo al Sur»

Compagnies jeunes

Stefania Cazzato, Maroussia Ehrnrooth, «No pain No gain»
Elodie Aubonney, Marion Baeriswyl, «Nous responsabilisons toutes les déclinaisons»
Cie Velvet Blues, Mélissa Cascarino, «Chuu..tt...»
Elsa Couvreur, «To Make Myself Clear»

Compagnies Junior/Ecoles

Compagnie Acrylique Junior, Nathalie Jaggi, «Ensemble en mots et en corps»
Compagnie Virevolte, Gilles Jobin, «PROTOKIDS 1»
Ballet Junior de Genève, Gustavo Ramirez Sansano, «Flabbergast»
Ballet Junior de Genève, «Black Cold Burns»

Compagnies Hip-hop

Cie Tenseï, Rafael Smadja, «On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve»
Cie Very Bad Team, Houssine Khald, «Jazzy e»
TS crew, Edwin Bila, «Connexion»
Sébastien Boucher, Serge Richon Jakson Kinsona, Yassine Barket, «Sinistre mécanique»
Cie Alliance, Amaury Réot, «Lalala folie quotidienne»
Anothaï cie, Thô Anothaï, «Politique Hip-Hop»
SkillZoo Gang, Zohair Chentouf, «Black Moon»

Autres

Daniel Leveillé, claquettes, «Tap »
Nadia Makhlouf, «Tazzar in Egypt»
Danse Habile, Uma Arnese Pozzi, «Una verde Milonga»

Musique

Orsola Valenti/Cindy Van Acker, «Remix de Film»
Bal à Paul K, bal

2. COLLABORATIONS

hors de notre programmation, sur le plateau de la Salle des Eaux-Vives

Ballet Junior

«Mix4»

Quatre pièces de répertoire, «Uprising» d'Hofesh Shechter, «Flabbergast» de Gustavo Ramirez Sansano, «Clash» de Patrick Delcroix, «On the First Counterpoint» de Nina Vallon
4 représentations, du 20 au 22 janvier 2012
495 spectateurs

«Mix5»

Création de Stijn Celis, Ken Ossola, Idan Sharabi et un extrait d'une pièce du chorégraphe genevois Gilles Jobin, «Double Deux»
5 représentations, du 6 au 10 juin 2012
511 spectateurs

La Bâtie – Festival de Genève

SUD SUD, «S.P.A.C.E # P.E.N.I.S. P.O.L.I.T.C.S»
2 représentations, le 2 et 3 septembre – 249 spectateurs

Campo, «A coming community»
2 représentations, le 5 et 6 septembre – 284 personnes

Accueil-plateau

pour du travail de reprise ou pour des pièces non programmées dans l'année 2012

- Rudi Van der Merwe pour la préparation de sa création «Miss en abyme», du 14 au 19 mars
- Cindy Van Acker pour le travail de reprises de «Diffraction», du 1er au 15 août

NB : Pour les compagnies qui sont en création et programmées dans la saison, le plateau est disponible 2 à 3 semaines avant la première.

3. MEDIATION

Discussion public-artistes

Pour chaque spectacle, nous organisons une rencontre public-artistes à l'issue de la deuxième représentation. Une trentaine de personnes, en moyenne, assistent à cette discussion, qui dure entre 20 et 30 minutes et est animée en alternance par Cécile Simonet, Claude Ratzé ou Anne Davier. Le but est de laisser petit à petit le public prendre part à cette discussion afin qu'il puisse dialoguer avec les artistes et poser ses propres questions, faire ses propres remarques.

Ateliers du spectateur

3 ateliers du regard animés par Philippe Guisgand
L'atelier tente, au-delà des jugements individuels, mais par le biais de la description et du débat, de poser sur l'œuvre un regard bienveillant, éclairé par la mise en commun et enrichi du « goût des autres ». Les participants se

retrouvent avant le spectacle, puis tout de suite à l'issue du spectacle pour l'atelier à proprement parler (durée environ 1h15).

- Jeudi 12 janvier, «Six order pieces», Thomas Lebrun
- Samedi 14 avril, «New work», Edouard Lock / La La La Human Steps
- samedi 17 novembre, «Kiss & Cry», Michèle Anne De Mey et Jaco Van Dormael

3 ateliers d'écriture animés par Nathalie Chaix

À partir d'une image frappante du spectacle, du titre, d'un poème, des sensations de spectateur, une consigne est proposée invitant à la rédaction d'un court récit. Ces consignes visent à déclencher une écriture, la plus personnelle possible, et servent aux participants pour aiguiser leur inspiration. L'atelier a lieu immédiatement après la représentation.

- Jeudi 22 mars, «Si dans cette chambre un ami attend», Perrine Valli
- Jeudi 24 mai, «Monteverdi Amours baroques», Noemi Lapzeson
- vendredi 14 décembre, «Narcisses», Coraline Lamaison

1 atelier des sens

Dégustation de thés choisis en fonction du spectacle par Betjeman & Barton, avant la représentation. Les amateurs de thés partagent leur passion et curiosité pour ce breuvage.

- Jeudi 29 mars, «De l'air et du vent», Pierre Droulers

Danse et écriture

Aiguiser le regard des jeunes élèves sur la danse contemporaine et les initier à l'écriture critique, tels sont les objectifs du projet «Danse et écriture» lancé depuis 2007 par l'ADC en collaboration avec Danse + cellule de médiation et en collaboration avec des établissements de l'enseignement secondaire. A l'automne 2012, l'ADC a repris seule cette activité, la cellule de médiation Danse + s'étant dissoute fin 2011.

Pour cette saison, l'atelier danse et écriture s'est mis en place avec le centre de formation professionnelle Arts appliqués. Deux classes se sont prêtées au jeu cette saison. Pour ces élèves (une trentaine) qui préparent une maturité artistique, l'écriture figure dans leur « boîte à outils » au même titre que le dessin ou le tissu.

Le déroulé de cet atelier se passe sur une année scolaire. Les élèves vont voir trois spectacles de danse («Kiss & Cry» de Michèle Anne de Mey au BFM, «Le Poids des éponges» par la Cie Alias au Théâtre Forum de Meyrin et «Exposition universelle» de Rachid Ouramdane à la Salle des Eaux-Vives (en 2013). Les enseignantes demandent à leurs élèves de rédiger un texte critique sur ces spectacles, avec le soutien d'Alexandre Demidoff, chef de la rubrique culturelle du *Temps*. Celui-ci intervient à deux reprises dans les

classes pour leur donner des clés d'écriture critique sur la danse. A l'issue de cet atelier, en 2013, les enseignantes seront amenées à évaluer le travail de leurs étudiants.

Temps des Coulisses

dans le cadre du passedanse

Visite commentée de chorégraphes dans leurs lieux de travail (studio de création ou plateau de théâtre avant la création) animée par la médiatrice culturelle et historienne de la danse Raphäelle Renken ou par la collaboratrice de l'ADC Cécile Simonet.
Ce parcours s'effectue dans différents lieux et permet de découvrir des créations en cours d'élaboration.

- Le 21 avril – animé par Raphaëlle Renken
  Moriah Evans, Marthe Krummenacher et Raphaële Teicher pour «Pousser les bords du monde», présenté au Théâtre de l'Usine
  Marie-Caroline Hominal pour «BAT» à la Salle des Eaux-Vives
  Noemi Lapzeson pour «Monteverdi Amours baroques» au BFM

- Le 20 octobre – animé par Cécile Simonet
  Marco Berrettini pour «I feel 2» à la Salle des Eaux-Vives
  Bouba Landrille Tchouda pour «Un Casse-Noisette» à Château Rouge, présentation au studio du Grütli
  Ludovic Lacroix pour «Emprunté» à l'Esplanade du Lac, présentation au studio du Grütli

Accès facilité pour les pré-professionnels et accompagnement

Invitation des élèves du Ballet Junior et de la Compagnie Virevolte pour tous les spectacles à la Salle des Eaux-Vives. Les élèves du Ballet Junior, qui sont invités à la deuxième représentation, sont aussi conviés à suivre la discussion public-artistes. Au début de chaque saison, l'ADC présente aux élèves la programmation et les différents services susceptibles de les intéresser (le centre de documentation, le journal, les studios de danse de la Maison des Arts du Grütli).
Dans le cadre des ateliers du regard proposés par Philippe Guisgand, l'ADC a accompagné la mise sur pieds d'une intervention de Philippe Guisgand pour les spectacles de Thomas Lebrun et Michèle Anne De Mey.

Bus en-cas

Au départ depuis la Gare des Eaux-Vives, les bus en-cas emmènent le public hors de la Cité pour découvrir des spectacles remarquables. Pendant le voyage, un en-cas concocté par l'équipe de l'ADC est proposé.

- Martin Zimmermann & Dimitri de Perrot – «Hans was Heiri»
  20 janvier, Théâtre de Vidy - Lausanne
  46 passagers-spectateurs

- Raimund Hoghe – «Si je meurs laissez le balcon ouvert»
  11 mai, Maison de la Culture MC2 – Grenoble
  15 passagers-spectateurs

- Kitty Hartl – «Cabaret new burlesque»
  23 novembre, Bonlieu Scène Nationale d'Annecy
  37 passagers-spectateurs

Représentation scolaire accompagnée

Pour le spectacle «Monteverdi Amours barroques» de Noemi Lapzeson, nous avons organisé une représentation scolaire pour les élèves du cycle d'orientation.
450 élèves sont venus au BFM pour suivre cette représentation soutenue par le fonds Barbour. Claudio Chiacchiari a introduit cette représentation avec des ateliers préparatoires à l'écoute musicale de l'œuvre de Monteverdi en lien avec la chorégraphie de Noemi Lapzeson.

Fête de la Danse

les 12 et 13 mai 2012
en collaboration avec Reso et le passedanse

La 7ème édition de la Fête de la Danse s'est déroulée les 12 et 13 mai 2012 dans plus de 25 villes et communes de Suisse.
La Fête de la Danse offre non seulement la possibilité de découvrir la danse en tant qu'art, mais propose aussi au grand public de la pratiquer à l'occasion de nombreux bals populaires et cours accessibles à toutes et tous. Débutants ou danseurs chevronnés, toute la population est conviée à participer aux cours, spectacles, performances, bals et projections qui se dérouleront selon les villes aussi bien dans des théâtres, cinémas, salles de spectacles que dans l'espace public.
Cette année, le programme s'est déroulé dans les villes de Meyrin, Carouge et Genève.

Programme à Genève :

- Spectacle proposé dans le cadre de la Fête : «BAT» de Marie-Caroline Hominal le 11 mai
- Stage : transmission du répertoire chorégraphique par Foofwa d'Imobilité (autour du spectacle «Histoires condansées» présenté à la Salle des Eaux-Vives le 13 mai)
- Cours d'initiation : une soixantaine de cours sont proposés pour s'essayer à tout type de danse, tels que salsa, tango, hip-hop, danse contemporaine, improvisation ou valse. Les cours ont lieu entre autre aux studios du Grütli.
- Parcours chorégraphique : le conservatoire populaire de musique et de danse, la compagnie Alias, le Ballet Junior, le hip-hop de Sébastien Boucher, une démonstration de tango jalonnent cette promenade au bord de l'eau.
- le bal : il s'est déployé cette année sur la scène du Grand Théâtre et dans son foyer. Le public apprend de courtes chorégraphies, placées cette année sous le thème de la danse fait son cinéma, avec les séquences de «Dirty Dancing», «Saturday Night Fever», «Save The Last Dance», «Grease», «Black Swann» et d'autres grands classiques du cinéma.
- Danse en famille : chaque parent (oncle, tante, grands-parents) vient avec son enfant afin d'explorer ensemble le mouvement, le temps d'une matinée. Atelier animé par Laurence Yadi et Nicolas Cantillon.

Les ambassadeurs de l'ADC

Le but visé par l'ADC à travers ses ambassadeurs : élargir et diversifier son public via des invitations ciblées les soirs de premières.
Depuis 2005, l'ADC a développé son public notamment grâce à ses ambassadeurs. Ils sont au nombre de quinze en 2012. Ils ont été choisis par l'ADC parce qu'ils manifestent un fort intérêt pour la danse contemporaine et qu'ils sont un public fidèle, critique, curieux et de provenances diverses. Leur mission : faire découvrir la danse contemporaine à des personnes qui leur sont proches – voisins, collègues, amis, familles, clients, élèves, etc. En effet, les ambassadeurs invitent des personnes à assister, de préférence en leur compagnie, à un spectacle de danse présenté aux Eaux-Vives. Pour rendre le spectacle désirable auprès de ceux qui ne connaissent pas ou peu la danse, l'ambassadeur doit être enthousiasmé et motivé par la proposition chorégraphique. Les ambassadeurs et leurs invités (entre 5 et 10) viennent le soir de la première ou de la deuxième représentation lorsqu'il s'agit de création. Après le spectacle, ils sont conviés à rester s'ils le désirent dans le foyer et à partager le traditionnel repas de première, préparé à l'attention du public et des artistes.
Notre plus ancienne ambassadrice a quitté après 5 ans sa fonction d'ambassadrice. Elle a accompagné environ 80 personnes jusqu'à la Salle des Eaux-Vives ; aucune de ces personnes n'était venu aux Eaux-Vives auparavant.

4. JOURNAL DE L'ADC

Le journal est tiré à 8'700 exemplaires en 2012, il est adressé par courrier à 6'000 personnes, pour l'essentiel genevoises. Il est déposé dans 60 lieux à Genève et envoyé en nombre dans près de quatre-vingt écoles de danse, d'art et théâtres en Suisse romande. Il est imprimé sur du papier recyclé.
Il s'agit d'un journal culturel sur la danse contemporaine qui comprend un dossier généraliste, des avant-premières des spectacles de l'ADC et diverses chroniques (livres sur la danse, brèves, Pavillon de la danse, histoires de corps, mémento, etc.) Le journal a un comité de rédaction, composé de Caroline Coutau, Anne Davier (rédactrice en chef), Thierry Mertenat et Claude Ratzé.

Journal n° 56 / janvier 2012
Dossier :
Le Pavillon de la danse se dessine
dossier réalisé par Anne Davier et David Ripoll

Journal n°57 / avril 2012
Dossier :
La reprise, à la recherche des pas perdus
dossier réalisé par Rosita Boisseau

Journal n°58 / septembre 2012
Dossier :
L'instinct critique
dossier réalisé par Gérard Mayen

5. CENTRE DE DOCUMENTATION

Il regroupe plus de 500 livres, 400 vidéos et DVD et les collections de 8 magazines en langue française consacrés à la danse. Le catalogue est consultable sur le site internet de l'ADC. Régulièrement, de nouvelles acquisitions sont faites et présentées via le Journal de l'ADC.
Le centre de documentation compte une centaine de lecteurs inscrits. Il est ouvert au public le jeudi ou sur rendez-vous. Il est possible de visionner sur place des documents projetés, DVD ou VHS.

Nous avons, en 2012, aménagé dans le foyer de la Salle des Eaux-Vives le «Poulailler de l'ADC», qui est une alcôve dans laquelle il est possible de s'asseoir à sur une banquette confortable pour visionner un film et feuilleter un choix de livres, avant ou après le spectacle. Le Poulailler est une extension du centre de documentation de l'ADC qui permet à notre public d'en prendre connaissance et de présenter quelques-unes de nos acquisitions.

Par ailleurs, l'ADC est présente sur facebook depuis fin 2012.

6. STUDIOS

L'ADC gère trois studios, mis à disposition par la Ville de Genève.
Les studios sont mis à disposition des artistes avec priorité au travail de création pour des compagnies subventionnées par la Ville de Genève et programmées par l'ADC. Les Rencontres Professionnelles de Danse de Genève (RP) gèrent 10 plages de cours hebdomadaires (du lundi au vendredi de 12h à 14h et de 18h à 20h).
La gestion de ces plages de cours a été déléguée aux RP pour l'année scolaire 2011-2012, gestion reconduite pour l'année scolaire 2012-2013.

Occupation du studio du troisième étage par les Festivals de cinéma

Cette année, le Festival Black Movie a utilisé le studio du 13 février au 26 février, soit 2 semaines.
Le festival FIFDH du 28 février au 13 mars, soit 2.5 semaines.
Cinéma Tous Ecrans du 26 octobre au 13 novembre, soit 3 semaines.
Les Festivals de cinéma occupent donc le studio du haut pendant 7 semaines.

Les studios ont été utilisé pour la danse par une cinquantaine de compagnies et chorégraphes:

la Cie 7273, Noemi Lapzeson, Prisca Harsch, Caroline de Cornière, Danse habile, Laura Tanner, Diana Lambert, Paola Gianoli, Marthe Krummenacher, le Groupe du Vent, Rudi Van der Merwe, Marie-Caroline Hominal, Corina Pia, Lucie Eidenbenz, Sonia Rickli, Sygun Schenk, Rebecca Spinetti, Filibert Tologo, Maud Liardon, Cecilia Pascual, Sébastien Boucher, Mathieu Richter, Marcela San Pedro, Paolo Dos Santos, Eugénie Rebetez, Tatiana Julien, Nathanael Marie, Sonia Rickli, Luciana Reloan, Gilles Jobin, Aurélien Dougé, Aymerci Tarrade, Brisa Rebés Espi, Cécilia Hamel, Cie Continuum, Danielle Marx, Foofwa d'Immobilité, Hassan Bachraoui, Lorena Dozio, Mai-Thu Perret, Marco Berrettini, Martin Roehrich, Mayté Martin, Cie Qudus, Cie La Zampa, Noémi Alberganti, Patricia Rioux, Sofie Dubrocard, Tamara Bacci, Violetta Perra, Yan Duyvendak, Olivia Ortega, Young Soon Cho Jaquet, Dafné Citterlet ainsi que d'autres utilisateurs qui se sont inscrits spontanément sur le planning une fois

affiché sur les portes des studios, et qui ne sont pas relevés dans la liste ci-dessus.

Accueil et utilisation événementielle

En plus, les studios ont accueilli le travail de répétition des chorégraphes de la Bâtie Festival, du Festival Antigel, de la scène danse de la Fête de la Musique. Ils ont aussi accueilli les cours et performances de la Fête de la Danse.
A noter que de janvier à juin 2012, les studios ont été utilisés les mercredis de 8h à 18h par les élèves et professeurs du CFC danseur interprète de le centre de formation professionnelle des Arts appliqués de Genève. Les élèves du CFC ont aussi occupé les trois studios pour leur audition de la deuxième volée le 31 mars, et pour des répétitions les 13 et 14 décembre.

7. PARTENAIRES-RESEAUX

Passedanse

Poursuite de la collaboration des partenaires du passedanse avec l'élaboration d'une plaquette commune qui réunit les programmations danse des partenaires, l'organisation de deux «Temps des coulisses» et la collaboration avec la fête de la danse. On dénombre environ 1000 détenteurs du passedanse.
Le passedanse réunit toute la programmation chorégraphique de La Bâtie – Festival de Genève, le festival Antigel, l'ADC, Le Théâtre de l'Usine, Le Grand Théâtre de Genève, Le Théâtre Forum Meyrin, Château Rouge à Annemasse et L'Esplanade du Lac à Divonne-les-Bains. Le passedanse est toujours lié à des lieux associés qui sont L'Arsenic à Lausanne, le Théâtre Sévelin 36 à Lausanne, L'Octogone -Théâtre de Pully, La Maison de la Danse de Lyon, la Maison des arts de Thonon-Evian, Bonlieu-Scène nationale d'Annecy et l'Espace Malraux-Scène nationale de Chambéry et de la Savoie.

Reso - réseau de programmateurs suisses

L'ADC est membre de ce réseau de programmateurs suisses, et participe au fonds des programmateurs. En 2012, le spectacle «Celestial Spunk» de Rudi Van Der Merwe a bénéficié de ce fonds et a présenté son spectacle à l'ADC.

Danse à Lille

Ce festival annuel repose sur un réseau artistique composé de 17 partenaires culturels basés dans 15 pays. Chaque structure partenaire présente au public et aux professionnels une compagnie repérée dans son pays, sauf la France, qui en choisit deux. Vu la grandeur du réseau, depuis 2011, les pays proposent un artiste tous les deux ans, en alternance. En 2011, l'ADC a

proposé «Gina» d'Eugénie Rebetez. En 2012, l'ADC n'a pas été invitée à proposer un artiste pour les Repérages.

EDN et modul dance

The European Dancehouse Network regroupe les Maisons de la danse européennes, avec comme but de favoriser la circulation des œuvres ainsi que d'initier des collaborations dans un cadre européen. L'ADC est partenaire du projet européen *modul dance*, qui a reçu le soutien financier de l'Union européenne pour la période 2010-2014.
Le projet comprend différents volets : résidence de recherche, résidence de création, accueil d'un spectacle, organisation de projections de films de danse et rencontres.
La Suisse ne faisant pas partie de la communauté européenne, l'ADC est liée au Mercat de les Flors de Barcelone pour sa coopération au projet.
Ce projet de coopération rassemble 22 Maisons de la danse européennes de 15 pays. L'objectif est de constituer et de proposer un soutien suivi pour les chorégraphes indépendants afin qu'ils puissent développer leur travail dans les meilleures conditions possibles. Les partenaires présentent chaque année un chorégraphe qui peut traverser les différents modules dans les différentes structures européennes. Le projet s'articule en quatre modules : la recherche, la résidence, la production et la présentation. A l'issue du projet, 40 chorégraphes devraient avoir été soutenus par modul dance.
L'artiste proposé en 2012 par l'ADC est Marie-Caroline Hominal. (En 2010, l'ADC a choisi Perrine Valli, et en 2011, Eugénie Rebetez.)

Les activités entreprises dans le cadre de modul dance sont les suivantes :

Dans le cadre financier de modul dance :

Résidences / Modul dance
- Qudus Onikeku, du 17 au 29 mai 2012
- La Zampa, du 17 au 28 mai 2012

Présentation d'un artiste Modul dance
- Coraline Lamaison, Narcisse 0, 1 et 2

Hors du cadre financier de modul dance :

Résidences / ADC (mise à disposition gratuite des studios de l'ADC)
- Ioannis Mandafounis, du 23 au 30 avril 2012 et du 18 au 30 juin 2012

Présentation d'un artiste Modul dance
- Perrine Valli, «Si dans cette chambre un ami attend», du 14 au 25 mars 2012

B. COMMENTAIRES
SUR LES ACTIVITES 2012

1. FORSYTHE A L'ONU

Nous avons fait un accueil tout à fait exceptionnel en 2012, en collaboration avec le festival Antigel : l'ONU nous a ouvert ses portes pour présenter une installation-performance de William Forsythe, génial chorégraphe encore jamais vu avec sa propre compagnie à Genève, et de Kendall Thomas. Motif du choix de ce lieu : dans «Human Writes», le chorégraphe américain transforme le texte de la Déclaration universelle des droits de l'homme en une métaphore puissante et profonde. Il fallait donc, à Genève, que cette performance soit à l'ONU !
Beaucoup de monde a été mobilisé pour cet accueil, à commencer par les équipes du festival Antigel et de l'ADC. 26 personnes de la Forsythe Company se sont déplacées à Genève: 15 danseurs, 5 techniciens et 6 accompagnateurs, dont William Forsythe et Kendall Thomas. 14 danseurs genevois ont été engagés pour cet accueil. Ils ont suivi quelques jours auparavant les classes de répétitions et ont dansé avec les danseurs de la Forsythe Company.

Cet accueil a été rendu possible grâce aux soutiens et à l'engagement de l'ONU, avec qui le festival Antigel et l'ADC sont entrés en discussion bien en amont pour préparer et organiser cet événement dans la salle des Pas Perdus, qui posait beaucoup de problèmes en terme de sécurité et d'accès, de mise en place technique et d'accueil du public, ce dernier étant déambulatoire dans cette installation-performance. Nous avons proposés trois soirs qui se sont rapidement avérés complets.
Grâce à l'accord de Messieurs William Forsythe et Kendall Thomas, nous avons pu (et pour la première fois de l'histoire de cette performance) organiser une vente aux enchères, d'une vingtaine de dessins produits lors des représentations genevoises. Elle a réuni une quarantaine de personnes au Flux Laboratory de Carouge fin février. Sous les coups de marteau du commissaire-priseur, quinze dessins ont été vendus pour un total global de 7'300 francs. Les bénéfices de cette vente sont revenus à deux jeunes organismes non gouvernementaux au service des Droits de l'Homme : le Centre pour les droits civils et politiques et le Centre de conseils et d'appui pour les jeunes en matière de droits de l'homme.

2. NOEMI LAPZESON AU BFM

Il y a plus de vingt ans, Noemi Lapzeson créait «Monteverdi amours baroques» à la salle Patino. En 2012, elle a revisité cette œuvre, composée exclusivement des madrigaux du musicien italien. Par un autre biais, avec d'autres interprètes et toujours accompagnée de Gabriel Garrido, spécialiste de musique baroque qui dirigera l'ensemble Elyma sur la scène du BFM.
Un événement exceptionnel à plus d'un titre : pour la première fois, l'ADC se rend au BFM avec une création genevoise ; 4 soirées sont proposées au BFM, alors qu'habituellement nous n'en faisons qu'une (par exemple Saburo Teshigevara), deux (par exemple Jan Fabre) voire trois (par exemple Cunningham). Pour la première, nous nous associons les forces de La Comédie de Genève et du théâtre du Grütli conjugués.

Pour rendre compte de l'envergure de cet événement pour la danse contemporaine à Genève, un extrait de la critique d'Alexandre Demidoff dans le *Temps* :
«De la joie! Une joie intérieure, pas sentimentale, non, physique et spirituelle. *Monteverdi Amours baroques* au Bâtiment des forces motrices (BFM) à Genève a la tenue d'une prière, prière à l'aimé(e) qui s'absente, prière à Dieu qui se disperse, prière aux ombres qui nous harcèlent. A la fin de la traversée, mardi, une salle pleine comme une cathédrale un jour de grand-messe a ovationné les sept danseurs, les musiciens et le chœur réunis par la chorégraphe Noemi Lapzeson et le chef Gabriel Garrido. A quoi ont-ils pensé alors, au moment de venir saluer, ces deux artistes qui ont des paysages d'Argentine en commun? Peut-être à la première version du spectacle, il y a vingt ans, à la Salle Patino à Genève, version qui avait déjà tant marqué. A toutes ces années aussi où ils ont espéré reprendre la pièce. A leurs amis disparus qui continuent de les porter. Mais ils n'ont pensé à rien. Ils étaient béats au milieu de la troupe, comme on l'est à la tombée du rêve. La béatitude, cet excès de clarté et de silence qui saisit l'être, est un sentiment baroque. (...).»

3. STEPS

Le 12 avril, Sylvie Guillem a ouvert le festival Steps à Genève, au BFM, avec lequel nous avons collaboré. Pour la première fois, le festival a choisi Genève pour ouvrir son festival avec une étoile que nous rêvions d'accueillir depuis de nombreuses années, mais sans succès au vu du cachet demandé ! En plus de cet accueil prestigieux, nous avons eu le plaisir de proposer, toujours dans le cadre du festival et au BFM, la nouvelle création des canadiens La La La Human Step, compagnie d'Edouard Lock, éblouissante de virtuosité. Nous avons accueilli également à la Salle des Eaux-Vives le spectacle de l'australienne Meryl Tankard, ancienne danseuse de Pina Bausch et qui a créé un solo pour l'un des danseurs les plus acclamés, Paul White, qui a littéralement ébranlé notre salle par sa puissance physique et sa technique hors du commun. Autant dire que cette année, la collaboration avec le festival de la Migros a comblé tous nos fantasmes et ravi notre public.

4. PAVILLON DE LA DANSE

Le projet du Pavillon de la danse a été présenté à l'Association des habitants du centre et de la Vieille Ville. Lors de cette soirée, les deux magistrats Sami Kanaan (culture et sport) et Rémy Pagani (construction et aménagement) ont présenté trois projets sur le territoire de la Vieille Ville : l'agrandissement du Musée d'Art et d'histoire, le monument dédié à la mémoire commune des Genevois et des Arméniens au Bastion Saint-Antoine, et le Pavillon de la danse sur la place Sturm. L'ADC a aussi été invitée à s'exprimer lors de cette soirée. Le projet du Pavillon sur la place Sturm n'a pas soulevé d'opposition parmi les habitants présents, une quarantaine ce soir-là.

De son côté, la Commission des arts et de la culture, après auditions et études du projet, s'est prononcée positivement et a rendu son rapport au Conseil municipal. La proposition de l'ouverture d'un crédit en vue d'un concours et de l'étude du Pavillon sur la place Sturm a été inscrite à l'ordre du jour du Conseil municipal au printemps.
Le crédit en vue du concours et de l'étude du Pavillon de la danse sur la place Sturm (1,17 millions de francs) a été voté au Conseil municipal lors de la séance ordinaire du 9 mai dernier. Un vote quasi à l'unanimité : 64 oui, 4 non.

Parallèlement, dans le cadre de l'HEPIA (Haute école du paysage, d'ingénierie

et d'architecture), le travail de Bachelor Thesis s'est porté sur la mise en espace d'une maison de la danse dans le parc de l'Ancien Palais, à proximité d'Uni-Mail (dit le parc Baud-Bovy). Avec l'enseignant responsable, François Joss, Anne Davier a été chargée de réaliser le programme et de suivre tout le processus. Ont été organisées des visites de théâtre (Théâtre du Loup, BFM, théâtre du Grütli et Salle des Eaux-Vives) avec les différents directeurs techniques, des ateliers durant lesquels Anne Davier a été invitée à participer et la mise à disposition du centre de documentation pour les élèves. En juin, les travaux ont été exposés et un jury a auditionné les élèves, puis leur a donné une note. Anne Davier a été invitée comme experte lors de ce jury et a décerné deux prix spéciaux (sous la forme d'un abonnement pour la saison 12-13) aux deux projets qui l'ont le plus convaincue.

Cette expérience s'est avérée comme un «round d'essai» pour la réalisation du programme architectural avec la Ville de Genève d'un Pavillon de la danse. Effectivement, à l'automne, la Ville de Genève a sollicité l'ADC pour finaliser le programme architectural du Pavillon sur la place Sturm, en vue d'ouvrir le concours d'architecture en 2013. Très rapidement, l'ADC a ressenti la nécessité de mandater Alexandre Forissier, ingénieur scénographe proche de l'association (il a notamment suivi le projet de la Maison de la danse à Lancy et l'implantation de l'ADC à la Salle des Eaux-Vives) pour réaliser avec lui ce programme. Celui-ci s'est finalisé en janvier 2013.

5. L'ATELIER DU SPECTATEUR

Enseignant et chercheur en danse, Philippe Guisgand est à l'initiative de la mise sur pied des ateliers du spectateur. Il est en effet convaincu que l'intérêt pour la culture chorégraphique dépasse le cercle spécialisé de ses étudiants. C'est pourquoi il met ses compétences au service d'un plus large public. Il conçoit des rendez-vous aux modalités variées (conférences, dialogues, ateliers de pratique, d'analyse ou d'écriture) et collabore notamment avec Cité Philo, Maison de la Culture d'Amiens, Opéra de Lille, Opéra National de Paris, Université du Québec à Montréal. A l'invitation de l'ADC, il anime depuis 2009 un atelier du spectateur sur trois pièces programmées chaque saison. En trois ans, il a réussi à constituer un « fan club », auquel se rajoute des nouveaux venus. L'atelier réunit une douzaine de personnes autour de la table. Trois ou quatre fidèles de la première heure, mais également de nombreux nouveaux avec parfois une première expérience de spectateur de danse.

Cette dénomination d'«Atelier» signale que, comme pour l'artiste, l'endroit est avant tout un lieu de production, fusse-t-il d'une simple parole. Mais celle-ci est essentielle. Elle permet de formuler collectivement des réponses aux questions que l'œuvre nous pose, sans injonction à produire dès la sortie de salle un simple, et souvent péremptoire, jugement de valeur (de « c'était génial » à « je n'ai rien compris »). Jugement qui, au demeurant, ne dit rien de la pièce ni de notre réception sensible. L'atelier permet d'échapper au rythme souvent frénétique imposé par la vie sociale et culturelle. Il ose prendre son temps et ouvre une parenthèse dans l'immédiat après spectacle. Nul besoin d'une quelconque expertise, car par le biais de la description et du débat, des hypothèses de lecture de l'œuvre se construisent sur l'écoute et l'échange, au gré des sensations, des rapprochements d'indices ou des souvenirs d'autres expériences. D'une durée d'une à deux heures, il permet de redécouvrir sa propre sensibilité mais aussi de poser sur un spectacle un regard bienveillant, éclairé par la mise en commun et enrichi du « goût des autres ».

C. COMPTES 2012

- Rapport de l'organe de révision 2012

- Comptes de Bilan comparatifs au 31 décembre 2012 & 2011

- Comptes de Pertes et Profits comparatifs
  des exercices 2012 & 2011 et budget 2012

- Réserve Pluriannuelle 2010-2013

- Annexe aux comptes 2012

- Détails de certains postes

ASSOCIATION POUR LA DANSE CONTEMPORAINE

Genève

Rapport de l'organe de révision 2012

Comptes de Bilan comparatifs au 31 décembre 2012 & 2011

Comptes de Pertes et Profits comparatifs des exercices 2012 & 2011

Budget 2012

Réserve Pluriannuelle 2010-2013

Annexe aux comptes 2012

AUDIT PRESTIGE SA

AUDIT Prestige SA

Rte du Mandement 197
Case postale 149
CH - 1242 Satigny

022 753 93 93
022 753 93 99
info@auditprestige.ch

Expert-réviseur agréé

TVA n° 704 330

RAPPORT DE L'ORGANE DE REVISION SUR LE CONTROLE RESTREINT AU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'
ASSOCIATION POUR LA DANSE CONTEMPORAINE, GENEVE.

En notre qualité d'organe de révision, nous avons contrôlé les comptes annuels (bilan, compte de profits et pertes et annexe) de l'ASSOCIATION POUR LA DANSE CONTEMPORAINE à Genève pour l'exercice arrêté au 31 décembre 2012.

La responsabilité de l'établissement des comptes annuels incombe au conseil d'administration alors que notre mission consiste à contrôler ces comptes. Nous attestons que nous remplissons les exigences légales d'agrément et d'indépendance.

Notre contrôle a été effectué selon la Norme suisse relative au contrôle restreint. Cette norme requiert de planifier et de réaliser le contrôle de manière telle que des anomalies significatives dans les comptes annuels puissent être constatées. Un contrôle restreint englobe principalement des auditions, des opérations de contrôle analytiques ainsi que des vérifications détaillées appropriées des documents disponibles dans l'entreprise contrôlée. En revanche, des vérifications des flux d'exploitation et du système de contrôle interne ainsi que des auditions et d'autres opérations de contrôle destinées à détecter des fraudes ne font pas partie de ce contrôle.

Lors de notre contrôle, nous n'avons pas rencontré d'élément nous permettant de conclure que les comptes annuels ainsi que la proposition concernant l'emploi du bénéfice ne sont pas conformes à la loi et aux statuts.

Satigny, le 19 mars 2013

AUDIT PRESTIGE S.A.

Claude MATHIEU
Responsable révision
Expert réviseur agréé

Carlos DOS SANTOS
Réviseur

Annexe : comptes annuels

CHAMBRE FIDUCIAIRE
Membre

Association pour la Danse Contemporaine - Genève

Bilan au 31 Décembre

ACTIF		2012		2011
Liquidités				
Caisses	SFr.	1'479.70	SFr.	1'947.90
Poste	SFr.	44'486.14	SFr.	103'637.28
Banque	SFr.	38'491.70	SFr.	30'781.30
	SFr.	**84'457.54**	**SFr.**	**136'366.48**
Réalisables				
C/c Pass Dance	SFr.	1'277.25	SFr.	-600.85
C/c Visa	SFr.	-414.15	SFr.	-1'230.70
C/c Chef Technique	SFr.	-	SFr.	-626.14
Actifs transitoires	SFr.	43'001.95	SFr.	58'944.31
	SFr.	**43'865.05**	**SFr.**	**56'486.62**
TOTAL DES ACTIFS	**SFr.**	**128'322.59**	**SFr.**	**192'853.10**

PASSIF				
Fonds étrangers				
Créanciers	SFr.	28'719.24	SFr.	34'888.59
Charges sociales à payer	SFr.	14'725.35	SFr.	8'328.30
Salaires à payer	SFr.	-	SFr.	2'362.80
Passifs transitoires	SFr.	40'052.00	SFr.	73'233.00
Réserve pluriannuelle à restituer 2010-2013	SFr.	9'603.41	SFr.	31'514.21
	SFr.	**93'100.00**	**SFr.**	**150'326.90**
Fonds propres				
Résultat reporté	SFr.	32'021.46	SFr.	32'021.46
Réserve pluriannuelle à conserver 2010-2013	SFr.	3'201.14	SFr.	10'504.74
	SFr.	**35'222.60**	**SFr.**	**42'526.20**
TOTAL DES PASSIFS	**SFr.**	**128'322.59**	**SFr.**	**192'853.10**

Association pour la Danse Contemporaine - Genève

Compte de Pertes et Profits au 31 décembre

PRODUITS		2012		Budget 2012		2011
Spectacles & autres						
Recettes de billetterie	SFr.	176'508.00	SFr.	200'000.00	SFr.	137'437.14
*Recettes de coproductions d'accueil spectacles	SFr.	112'059.00	SFr.	115'000.00	SFr.	51'202.89
*Recettes de collaborations	SFr.	17'837.40	SFr.	19'500.00	SFr.	33'147.68
*Recettes autres	SFr.	66'409.69	SFr.	67'800.00	SFr.	94'294.16
Recettes bar	SFr.	31'975.55	SFr.	29'000.00	SFr.	38'682.05
Location studio	SFr.	14'533.00	SFr.	10'900.00	SFr.	10'522.00
Cotisations des membres	SFr.	2'150.00	SFr.	2'400.00	SFr.	2'400.00
Soutiens & dons	SFr.	6'807.00	SFr.	5'000.00	SFr.	3'585.00
	SFr.	**428'279.64**	**SFr.**	**449'600.00**	**SFr.**	**371'270.92**
Subventions & prestations en nature						
Subvention Ville de Genève	SFr.	773'200.00	SFr.	773'200.00	SFr.	773'200.00
Subvention Ville de Genève-Fête de la Musique	SFr.	40'000.00	SFr.	40'000.00	SFr.	40'000.00
Subvention Etat de Genève-DIP	SFr.	370'000.00	SFr.	370'000.00	SFr.	320'000.00
Subvention extraordinaire Ville de Genève	SFr.	40'000.00	SFr.	80'000.00	SFr.	-
Subvention extraordinaire Etat de Genève	SFr.	20'000.00	SFr.	-	SFr.	-
Subvention extraordinaire DFAE	SFr.	20'000.00	SFr.	-	SFr.	-
Subventions autres	SFr.	-	SFr.	20'000.00	SFr.	-
Loterie Romande	SFr.	-			SFr.	100'000.00
Prestation nature Ville de Genève	SFr.	1'332.00	SFr.	4'400.00	SFr.	4'664.00
Prestation nature Ville de Genève-loyer Eaux-Vives	SFr.	15'000.00	SFr.	-	SFr.	-
Prestation nature Ville de Genève-loyer Studios	SFr.	82'212.00	SFr.	82'000.00	SFr.	81'575.00
	SFr.	**1'361'744.00**	**SFr.**	**1'369'600.00**	**SFr.**	**1'319'439.00**
TOTAL DES PRODUITS	**SFr.**	**1'790'023.64**	**SFr.**	**1'819'200.00**	**SFr.**	**1'690'709.92**

CHARGES		2012		Budget 2012		2011
Frais Généraux						
Salaires administration	SFr.	273'460.60	SFr.	294'000.00	SFr.	303'360.10
Charges sociales	SFr.	55'085.35	SFr.	59'500.00	SFr.	55'275.05
Frais de formation	SFr.	2'391.75	SFr.	2'500.00	SFr.	3'045.40
Frais de bureau et envois	SFr.	25'729.46	SFr.	27'500.00	SFr.	23'696.11
Loyer, ménage	SFr.	13'756.62	SFr.	15'000.00	SFr.	14'802.65
Téléphone & fax	SFr.	3'986.30	SFr.	5'000.00	SFr.	5'206.05
Honoraires	SFr.	7'844.00	SFr.	6'000.00	SFr.	11'043.20
Prospection & recherche spectacles	SFr.	7'778.75	SFr.	8'000.00	SFr.	11'442.70
Frais de réunions	SFr.	3'408.85	SFr.	3'000.00	SFr.	2'338.95
Assurances commerciales	SFr.	2'535.45	SFr.	2'500.00	SFr.	2'535.45
Frais divers	SFr.	525.05	SFr.	2'000.00	SFr.	618.70
Indemnités d'assurances & divers	SFr.	-	SFr.	-	SFr.	-25'923.00
	SFr.	**396'502.18**	**SFr.**	**425'000.00**	**SFr.**	**407'441.36**
Frais de banque & ccp	SFr.	334.75	SFr.	1'000.00	SFr.	459.70
Produits d'intérêts	SFr.	-195.07	SFr.	-	SFr.	-300.18
Compte de régularisation	SFr.	-2'548.15	SFr.	-	SFr.	-14'667.17
	SFr.	**-2'408.47**	**SFr.**	**1'000.00**	**SFr.**	**-14'507.65**

Recettes de coproductions d'accueil spectacles
« Human Writes » : entrées 24'260, Fondation Hans Wilsdorf 20'000, JTI 12'000, Rolex 2'000
Spectacles dans le cadre de Steps : billetterie 50'799, Service culturel Migros Genève 3'000
Recettes de collaborations
Festival Antigel pour accueil D. Linehan & concert P. Müller 11'887 / Résidences dans le cadre de Modul Danse 5'950
Recettes autres
Annonces Journal 16'567 / Bus-en-Cas 4'472 / Utilisateurs Salle des Eaux-Vives 7'700 / Ville de Genève – technique Fête de la Musique 36'186 / divers 1'485
***Subventions extraordinaires** : Ville et Etat de Genève, Confédération via le DFAE pour le projet « Human Writes ».*

Association pour la Danse Contemporaine - Genève

Compte de Pertes et Profits au 31 décembre

CHARGES (suite)	2012	Budget 2012	2011
Charges spectacles & autres			
*Cachets & frais d'accueils - coproductions	SFr. 425'883.51	SFr. 428'000.00	SFr. 403'952.60
Frais techniques	SFr. 65'159.15	SFr. 53'000.00	SFr. 53'593.02
Salaires & honoraires techniciens	SFr. 210'888.00	SFr. 164'000.00	SFr. 162'627.96
*Autres salaires	SFr. 19'857.40	SFr. 21'220.00	SFr. 25'320.20
Charges sociales	SFr. 35'959.85	SFr. 40'108.00	SFr. 35'069.67
Indemnités d'assurances	SFr. -54'163.25	SFr. -	SFr. -
Location salles	SFr. 117'557.50	SFr. 116'000.00	SFr. 72'570.65
Frais de première & bar	SFr. 30'474.00	SFr. 29'200.00	SFr. 33'519.46
Frais de billetterie	SFr. 6'835.00	SFr. 4'000.00	SFr. 2'172.40
Droits d'auteurs	SFr. 22'492.15	SFr. 20'014.00	SFr. 14'856.85
*Autres activités	SFr. 15'104.34	SFr. 32'500.00	SFr. 25'846.19
	SFr. 896'047.65	**SFr. 908'042.00**	**SFr. 829'529.00**
Co-productions d'accueils de spectacles			
Cachets & frais d'accueils spectacles	SFr. 113'008.93	SFr. 240'000.00	SFr. 68'909.51
Frais techniques	SFr. 45'477.75	SFr. -	SFr. 32'031.56
Salaires	SFr. 34'034.70	SFr. -	SFr. 15'961.89
Charges sociales	SFr. 8'489.05	SFr. -	SFr. 2'655.03
Frais de publicité	SFr. 11'362.65	SFr. -	SFr. 23'121.15
Frais de première	SFr. 3'321.45	SFr. -	SFr. 341.25
Frais de billeterie	SFr. 50.00	SFr. -	SFr. 249.90
Droits d'auteurs	SFr. 1'401.89	SFr. -	SFr. 5'256.00
Autres frais	SFr. 3'196.00	SFr. -	SFr. 2'558.51
	SFr. 220'342.42	**SFr. 240'000.00**	**SFr. 151'084.80**
Studios			
Loyer des studios	SFr. 82'212.00	SFr. 82'000.00	SFr. 81'575.00
Frais nettoyage, chauffage & énergies	SFr. 11'705.45	SFr. 24'500.00	SFr. 5'384.35
Salaire entretien	SFr. 15'973.65	SFr. -	SFr. 15'802.65
Charges sociales	SFr. 2'317.05	SFr. -	SFr. 2'126.95
	SFr. 112'208.15	**SFr. 106'500.00**	**SFr. 104'888.95**
Publicité & Promotion			
Publicité & Promotion	SFr. 127'662.54	SFr. 129'500.00	SFr. 118'423.70
Salaires	SFr. 9'635.35	SFr. -	SFr. 3'807.85
Charges sociales	SFr. 1'288.05	SFr. -	SFr. 362.90
Frais journal	SFr. 57'960.18	SFr. 62'000.00	SFr. 60'347.73
	SFr. 196'546.12	**SFr. 191'500.00**	**SFr. 182'942.18**
TOTAL DES CHARGES	**SFr. 1'819'238.05**	**SFr. 1'872'042.00**	**SFr. 1'661'378.64**
Résultat de l'exercice	**SFr. -29'214.41**	**SFr. -52'842.00**	**SFr. 29'331.28**
TOTAL	**SFr. 1'790'023.64**	**SFr. 1'819'200.00**	**SFr. 1'690'709.92**

Cachets & frais d'accueils – Coproductions :
Accueils & résidences 163'554 / Coproductions compagnies locales 225'000 / Fête de la Musique 37 330
Autres salaires :
Bar 15'170 / Billetterie 3'952 / Centre de documentation 735
Autres Activités :
Bus-en-Cas 4'942 / Centre de documentation 1'782 / Foyer Eaux-Vives 4'320 / Médiation 4'060
***Co-productions d'accueils de spectacles** :*
spectacle « Human Writes » et les spectacles accueillis dans le cadre de Steps.

Association pour la Danse Contemporaine - Genève

Réserve pluriannuelle 2010-2013

Réserve pluriannuelle 10-13

	2010	2011	2012	2013
Provision réserve pluriannuelle 10	SFr. 12'687.67			
Provision réserve pluriannuelle 11		SFr. 29'331.28		
Provision réserve pluriannuelle 12			SFr. -29'214.41	
Provision réserve pluriannuelle 13				SFr. -
Prov. réserve pluriannuelle 10-13	**SFr. 12'687.67**	**SFr. 29'331.28**	**SFr. -29'214.41**	
Part à restituer 75%	SFr. 9'515.75	SFr. 21'998.46	SFr. -21'910.81	SFr. -
Part conservée 25%	**SFr. 3'171.92**	**SFr. 7'332.82**	**SFr. -7'303.60**	
Contrôle	**SFr. -**			
TOTAL à restituer				**SFr. 9'603.41**

Association pour la Danse Contemporaine - Genève

Annexe aux comptes annuels arrêtés au 31 décembre 2012
Article 663 b) C.O.

	2012 CHF	2011 CHF
OBLIGATIONS DE GARANTIE EN FAVEUR DE TIERS	Néant	Néant
MONTANT GLOBAL DES ACTIFS MIS EN GAGE	Néant	Néant
ENGAGEMENT DE LEASING	Néant	Néant
VALEUR D'ASSURANCE INCENDIE DES IMMOBILISATIONS CORPORELLES	430'000.00	430'000.00
DETTE ENVERS LES INSTITUTIONS DE PREVOYANCE PROFESSIONNELLE	4'815.80	4'140.60
MODALITE DES EMPRUNTS OBLIGATAIRES	Néant	Néant
PARTICIPATION ESSENTIELLES A L'APPRECIATION DE L'ETAT DU PATRIMOINE ET DU RESULTAT DE LA SOCIETE	Néant	Néant
DISSOLUTION DES RESERVES DE REMPLACEMENT ET DES RESERVES LATENTES	Néant	Néant
REEVALUATION	Néant	Néant
ACTIONS PROPRES	Néant	Néant
AUGMENTATION AUTORISEE ET AUGMENTATION CONDITIONNELLE DU CAPITAL	Néant	Néant
REALISATION D'UNE EVALUATION DU RISQUE	Néant	Néant
MOTIFS QUI ONT CONDUIT A LA DEMISSION DE L'ORGANE DE REVISION	Néant	Néant

AUTRES INDICATIONS PREVUES PAR LA LOI
L'assemblée du comité n'a pas procédé à l'établissement d'une évaluation des risques au sens de l'art. 663b ch. 12 CO.

D. COMMENTAIRES SUR LES COMPTES

En 2012, nous avons réalisé un projet exceptionnel, « Human writes » avec la Forsythe Company au Palais des Nations, en collaboration avec le festival Antigel et Flux Laboratory. Cet accueil a pu être réalisé grâce aux soutiens extraordinaires de la Ville et de l'Etat de Genève et également de la Confédération via le Département fédéral des affaires étrangères. De nombreux privés ont été sollicités ; la Fondation Wilsdorf et JTI sont entrés en matière, ainsi que Rolex qui a soutenu l'hébergement de Monsieur William Forsythe. Malgré le caractère exceptionnel de ce projet et les très nombreuses démarches réalisées, nous devons constater qu'il est extrêmement difficile de trouver des soutiens privés.
Nous tenons à remercier tous les partenaires susmentionnés pour leur confiance et leur soutien dans ce projet.

Pour cette troisième année dans le cadre de la convention (2010-2013), nous avons réalisé une programmation riche d'événements et c'est avec un déficit un peu moindre que prévu que nous clôturons l'année 2012, soit 29'214 francs.

Au niveau des produits, nous avons moins de recettes de billetterie que ce que nous avions budgété, mais nos prévisions étaient un peu excessives.

Les recettes de coproductions d'accueil concernent le projet «Human writes» et les spectacles accueillis dans le cadre du Festival Steps. Nous trouvons ici les recettes liées à la billetterie et aux soutiens spécifiques reçus pour ces projets, auxquelles il faut ajouter les soutiens publics qui se trouvent dans la rubrique subventions extraordinaires.
Nous avions budgété 20'000 francs provenant d'autres soutiens, mais ils n'ont pas été trouvés. Heureusement, ils ont été compensés par des charges moins élevées que prévu sur les autres activités.

L'augmentation des prestations en nature de la Ville de Genève fait suite au changement du mode de gestion de la Salle des Eaux-Vives. Depuis octobre 2012, la salle est mise à la disposition de l'ADC sous forme de prestation en nature. Par contre, l'entretien et la sécurité sont désormais à charge de l'ADC, car il n'y a plus d'huissier.

Au niveau des frais généraux, l'écart avec le budget résulte principalement du non remplacement de Claude Ratzé qui a poursuivi sa collaboration avec le festival Antigel alors que nous avions budgété son retour à plein temps.

Sous la rubrique charges spectacles & autres, nous avons un dépassement des frais techniques lié principalement au rachat de l'auto-laveuse, et également aux frais d'entretien, ceci suite à la nouvelle gestion de la Salle des Eaux-Vives.

Les frais de co-productions et d'accueil de spectacles (projet «Human writes» et les spectacles accueillis dans le cadre du Festival Steps) ont été moins élevés. La raison est notamment due au moins grand nombre de personnes qu'initialement prévu sur le projet «Human writes», soit moins de voyages, de défraiements et de logement.
La répartition des frais a été par ailleurs plus favorables à l'ADC que prévu pour les spectacles accueillis dans le cadre du Festival Steps.

Les frais de studios sont plus élevés que prévu, car nous avons répondu à la demande des utilisateurs et fait réaliser un nettoyage à fond, y compris des structures des plafonds et des fenêtres durant l'été.

Le déficit de l'exercice 2012 sera porté en diminution des réserves pluriannuelles 2010-2013 conformément à la convention.

E. L'ADC EN 2012 CE SONT AUSSI...

Chorégraphes

Thomas Lebrun, Perrine Valli, Pierre Droulers, Daniel Linehan, William Forsythe, Jiri Kyliàn, Mats Ek, Edouard Lock, Cindy Van Acker, Kaori Ito, Meryl Tankard, Marie-Caroline Hominal, Foofwa d'Imobilité, Noemi Lapzeson, Rudi van der Merwe, Marco Berrettini, Michèle Anne De Mey, Prisca Harsch, Coraline Lamaison

Danseurs

Mathieu Ziegler, Paul White, Michel Yang, Katrien Vandergooten, Yoann Boyer, Thomas Michaux, Nathan Freyermuth, Salka Ardal Rosengren, Thibault Lac, Sylvie Guillem, Nicolas Le Riche, Aurélie Cayla, Lukas Timulak, Cyril Baldy, Ester Balfe, Katja Cheraneva, Brigel Gjoka, Amancio Gonzalez, Josh Johnson, David Kern, Roberta Mosca, Tilman O'Donnell, Jone San Martin, Parvaneh Scharafali, Martin Rautenstrauch, Jerôme Souillot, Els Deceukelier, Yasutake Shimaji, Elizabeth Waterhouse, Riley Watts, Ander Zabala, Ruth Child, Paolo Dos Santos, Laia Duran, Marie Caroline Hominal, Houssine Khald, Maud Liardon, Nans Martin, Gregory Grosjean, Olivia Ortega, Susana Panades, Pierre Pontvianne, Raphaele Teicher, Rudi van der Merwe, Manuel Vignoulle, Yoko Ando, Dana Caspersen, Nicole Peisl, Fabrice Mazliah, Tamara Bacci, Anne-Lise Brevers, Carole Garriga, Luca Nava, Thomas Bentin, Mirka Prokesovà, Katarina Bistrovic-Darvas, Annabelle Chambon, Cédric Charron,Vittoria De Ferrari, Lawrence Goldhuber, Katarzyna Makuch, Gilles Polet, Kasper Vandenberghe, Kurt Vandendriessche, Lisa May, Jérémie Canabate, Marthe Krummenacher, Romina Pedroli, Marcela San Pedro, Raphaële Teicher, Yannis François, Julien Frei, Renaud Wiser, Samuel Pajand, Thomas Gunzig, Kate Strong

Divers

(vidéastes, compositeurs, créateurs lumières, scénographes, etc.)
Jean-Marc Serre, Jeanne Guellaff, Mélodie Souquet, Charlotte Rousseau, Scanner, Anne-Emanuelle Deroo, Ursula Meier, Dj Romento le Jazz, Luc Gendroz, Dj Prems, Mehdi, Arnaud Duprat, Eric Linder, Laurent Schaer, Thibault Vancraenenbroeck, Carla Demière, Philippe Cam, Jim Clayburgh, Genaël Laroche, Benoît Pelé, Estelle Bibbo, Benoît Caussé, Brian Broeders, Jonas Cole, David Morrow, Rachel Shipp, Dirk Haubrich, Joke Visser, Kees Tjebbes, Katrin Brännström, Erik Berglund, Elias Benxon, Thom Willems,

Dietrich Krüger, Mara Brinker, Dorsey Bushnell Thierry Guiderdoni, Dirk Heymann, Scott deLahunta, David Morrow, Ulf Naumann, Sangram Singh Pabla, Mika Vainio, Victor Roy, Satoshi Kudo, Thomas Veyssiere, Louise Gibaud, Guillaume Perret, Dag Taeldeman, Miet Martens, Jan Dekeyser, Andrea Kränzlin, Arne Lievens, Tom Buys, Bern Van Deun, Tom Hannes, Lynette Erving, Bernard Foccroulle, Régis Lansac, Damien Cooper, Matt Cox, Ben Hughes, Clive Jenkins, Jimmy Ohio, Jonathan O'Hear, Victor Roy, Antoine Lengo, Diana Lambert, Janet Crowe, Anne Millischer, Saskia Bichler, Luciana Elizondo, Pablo Garrido, Marc Durollet, Charles Edouard Fantin, Samuel Manzano, Norberto Broggini, Adriana Fernandez, Clémence Tilquin, Katia Benz, Lina Lopez, Maximiliano Banos, Richardo Ceitil, Valerio Contaldo, Lisandro Nesis, Stephan Imboden, Valerio Zanolli, Carla Carlos, Laetitia Krikorian, Caroline Marmond, Claire de Monteil, Coralie Quellier, Caroline Rillet, Aline Blaser, Ursula Bühler, Christelle Enndevell, Anne Mastrangelo, Helena Menachemoff, Estelle Thevenoz, Serge Begny, Michael Curti, Andrei Fuciec, Laurent Jaquet, Dominique Mastrangelo, Yves Christen, Tamas Daniel Csüry, Leo Moreno, Pierre Ogeay, Claire Barral Garrido, Eric Vuille, Nicolas Wagnières, Yves Roulet, Christophe Suchet, Julien Talpain, Olivier Savet, William Ballério, Luc Gendroz, David Kretonic, Thierry Simonot, Philippo Gonteri, Laurent Valdès, Sylvie Kleiber, Victor Roy, Aline Courvoisier, François Béraud, Laure Chapel, Skree Wolf , Sophie Alfonso, Fanny Chappuis, Frank Cappra, Khalil Klouche, François Béraud, Ivo Ghizzardi, Ludovica Riccardi, Vincent Thirion, Carlos Paredes, Gilles Brulard, Pierrot Garnier, Bruno Olivier, Nicolas Olivier, Anne Masset, Vanina Bogaert, Sophie Ferro, Walter Gonzalez, Elisabeth Houtard, Michel Vinck, Gabriella Iacono, Boris Cekevda, Dominique Warnier, Benoît Joveneau, Caroline Hacq, Sylvie Olivé, Amalgame, Julien Lamberat, Aurélie Leporcq, Jaco Van Dormael, Pierre Alexandre Lampert, Mathieu Dupin, Jonathan O'Hear, Aline Courvoisier, Pascal Gravat, Jean Keraudren, Fernaz Chalaby, Jean-Philippe Roy, Marine Magnin, Pierre Jodlowski, Marie Szersnovicz, Harry Cole, Carlos Stavisky, Nicole Keller, Fred Cassan, Jean Philippe Roman, Loïc Andraud, David Dilliès, Gilles Vidal

Chorégraphes *(dans le cadre de la Fête de la musique, scène danse ADC)*

La Burbuja, Antonio et Sylvia Perujo, Daniel Leveillé, Octavia de la Vega, Naomi Manuela Rubio Guerrero, Gilles Jobin, Gustavo Ramirez Sansano, Stefania Cazzato, Maroussai Ehrnrooth, Elodie Aubonney, Marion Baeriswyl, Melissa Cascarino, Elsa Couvreur, Corina Pia, Annika Dind, Céline Fellay, Myriam Zoulias, Amaury Réot, Sébastien Boucher, Serge Richon, Houssine Khald, Jackson Kinsona, Yassine Barket, Raphael Smadja, TS Crew, Edwin, Thô Anothaï, Pascal Gravat, Dorothée Thébert, Eugénie Rebetez, Foofwa d'Imobilité, Laurence Yadi, Nicolas Cantillon, Cindy Van Acker, Nadia Makhlouf, Stijn Celis, Corina Pia, Annika Dind

Danseurs

Kristine Rioja, Alexia John, Léna de la Cruz, Emma-Luisa Aaron, Gabriella Briner, Nora Manz, Nicole Röschli, Fabienne Schalcher, Lolita Rodriguez, Marion Meyer, Patricia Bauderon, Mijalma, la Cali, Léa Menendez, Lucie Fernandez, Paola Diez, Carla Zito, Lory Rueggery, Macarena Ramirez de Cadiz, Claudio Blanc, Nathalie Jaggi, Myriam Bouraoui, Léonard Dörig, Julie Irman, Margaux Janin, Solenne Kistler, Dana Masip, Karelle Stiassny, Eugénie de Weck, Romana Antoni, Amaryliss Bosson, Bérénice Fischer, Emma-Lee Harder, Valérie Rossier, Loïc Lador, Louise Grounauer, Marta Almeida, Antoine Audras, Catarina Barbosa, Clémentine Bart, Alice Besson, Mirta Boschetti, Romane Petit, Niels Potard, Oscar Sanchez, Enrico Tramontan, Luisa Schöfer, Annika Dind, Jerson Diasonama, Bilal Elhad, Champion Epukula, Stathis Ettouil, Cédric Gagneur, Ursula Gnerro, Solenn Martinet Gasnault, Anaïs Njom, Océane Campidelli, Louise Rakotondrazay, Marine Vellaïdom, Lisa Pizzutoli, Zohair, Hakan, Frédérique, Ali, Hsissou, Kevin, Ernesto, Teddy, Ali, Abdoulaï, Isaac, Yannick, Mélissa, Andi, Carmen, Chris, Alex, Manira, Gwen, Kim Anothaï, Julie Pastor, Saïef Remidee, Bérénice Dupuis, Anja Schmidt, Ruth Childs, Michèle Gurtner, Richard Kaboré, Nicolas Leresche, Marthe Krummenacher, Yann Aubert, Mélanie Fréguin, Sven Kreter, Rocco Senatore, Ledia Ariza, Maelia Carera, Romana Antoni, Amaryliss Bosson, Bérénice Fischer, Emma-Lee Harder, Valérie Rossier, Loïc Lador, Aurélie Robichon, Anaïs Pensé, Pauline Raineri, Florence Jiguet , Florine Foucault , Noëlle Quillet, Kyoushiro Oshima, Diogo Sousa, Edouard Hue, Ofir Siman Tov, Mohamed Kouadri

Divers

Chicuelo, Vicente Amigo, Doña Francisquita, Lukito, Moraima, Bartolomé , Yve's del Campo, Juan Antonio, Alfredo Palacio, Vicente Cortes, Isabel Amaya, Rafael de Huelva, Ana Barba Moreno , Daniel el Rubio, Manuel Castan, Juan Manuel Cortes, Miguel Iglesias, Raphael Engel, John Devore, Jérémy Vannerau, Rafael de Ronda, Jennifer Ballesteros, Marta Temo, Verena Lopes, Evelyne Castellino, Antoine Courvoisier, Hocus Pocus, Lunatico, Mutabor, Camille, Juan Garcia Esquivel, Matéo Luthy, Paul Clouvel, John Debuck, Jamasp Jhabvala, Pascal Schaer, Iguy Roulet, Margaux Tatzber, Mordjen, Dj Taloco, Visar, Dj Scarlino, Antoine Lengo, Emmanuel Soto, Olga Kondrachina, Philippe Combeau, Graziella Jouan, Karelle Ménine, Christophe Jaquet, Hosni Lassaad

Collaborateurs de l'ADC

Laurent Bonnet (graphisme de l'ADC)
Emmanuel Piguet (Webmaster)
Caryl Hill (bénévole)
Steeve Leguy (responsable du bar)
Karen Alphonso (bar)
Sophie Alphonso (bar)
Yasmina Sidi Ali (billetterie)

Maria de Fatima Ribeiro-Alves (entretien des studios du Grütli)
Saadia Battolla Daris (entretien Salle des Eaux-Vives)
Leni Simon-Vermot (administration)
Mathieu Simon-Vermot (centre de documentation)
Bernard Gribi (diffusion promotion)
Antonio Provenzano (diffusion promotion)
Laura Perrière (diffusion promotion)

Techniciens

en gras, les chefs remplaçants
Florian Bach, Austin Belaieff, William Ballerio, **François Béraud**, **Christophe Bollondi**, Yves Chardonnens, David Châtel, Yannick Cochain, Thierry Court, Michel Croptier, Anom Darsana, David Romain, Amos Dishon, Laurent Domingues, Ian Durrer, Carole Favre, Luc Gendroz, **Yann Gioria**, Robert Hatt, Janos Horwath, Clive Jenkins, Jean Keraudren, David Kretronic, Yvan Le Hyaric, Yann Marussich, Yves Maye, Fabrice Minazzi, Diego Molina Perez, Jan Molnar, Charles Mugel, Maria Muscalu, Marco Nüesch, Florian Rime, Loic Rivoalan, José Manuel Rodriguez, Nadan Rojnic, Jean-Philippe Roy, Victor Roy, Loane Ruga, Alvar Sanchez, Olivier Savet, Diane Senger, **Jean-Marc Serre**, Olivier Sidore, Thierry Simonot, **Julien Talpain**, Bruno Urio, Walter Mansour

Collaborateurs du journal de l'ADC

Graphisme : Silvia Francia
Secrétariat de rédaction : Manon Pulver
Rédacteurs: Jean-Marc Adolphe, Rosita Boisseau, Eva Cousido, Julie Decarroux-Dougoud, Cécile Della Torre, Alexandre Demidoff, Philippe Guisgand, Denis Laurent, Gérard Mayen, Hélène Mariethoz, Didier Péron, Martine Pullara, Gérald Siegmund, Cécile Simonet, Bertrand Tappolet
Relecture : Aloy Robellaz
Commandes et achats de photos : Gregory Batardon, Denis Darzacq, Steeve Iuncker, François Schaer

Photographes

Christian Lutz : les photographies des documents de saison 11-12 et 12-13
Gregory Batardon : les photographie les chorégraphes invités à l'ADC pour notre foyer.

Imprimeurs

SRO Kundig (journal)
NoirNoir (flyers)
Humbert Droz et Uldry (affiches)
Reliures SA (travail de reliure pour les flyers et le document de saison)

Membres de l'ADC

Fabienne Abramovich, Jean-Marie Bergère, Florence Bochud, Gabriella Bussmann, Evelyne Castellino, Caroline Coutau, Foofwa d'Imobilité, Philippa de Rothen, Yan Duyvendak, Véronique Ferrero-Delacoste, Alexandre Forissier, Jean-Pierre Garnier, Laura Györik-Costas, Caryl et Michael Hill, Silvia Hodgers, Damien Jeannerat, Gilles Jobin, Dora Kiss-Mutzenberg, Kaspar Kramis, Sandrine Kuster, Noemi Lapzeson, Véronique Maréchal, Hélène Mariethoz, Christine Meier, Dany-Lena Meyer, Anne-Marie Mokrani, Jacques Nierlé, Sandra Piretti, Michèle Pralong, Jean Prévost, Dominique Rémy-Menétrey, Philippe Richard, Annik Saunier, Laure Scalambrin, Nicole Simon-Vermot, Nathalie Tacchella, Laura Tanner, Alexis Toubhantz, Cindy Van Acker, Sean Wood.

Ainsi que les membres du comité: Tamara Bacci, Guilherme Botelho, Anne Davier, Nelson Lòpez, Jeanne Pont (présidente), Claude Ratzé, Lina Rodriguez, Marie-Pierre Theubet, Anne Vonèche.

88 personnes ont apporté un soutien financier à l'ADC en 2012.

Formation continue des permanents

Claude Ratzé a suivi la formation « Prendre la parole en public » durant 3 jours à La Manufacture de Lausanne. Certificat obtenu en septembre 2012
Anne Davier a suivi le Diplôme universitaire à l'Université de Franche-Conté, à Besançon, intitulé « Art, danse et performance » et répartis sur 4 semaines. Diplôme obtenu en septembre 2012.
Lydia Pilatrino a suivi la formation « Promouvoir son institution via Facebook » à la HEG de Genève sur une journée. Attestation obtenue en novembre 2012.

D. PERSPECTIVES 2013

PROGRAMMATION

9 Accueils

Fabrice Lambert, «Faux mouvement»
du 17 au 19 janvier 2013

Rachid Ouramdane, «Exposition universelle»
du 31 janvier au 2 février 2013
collaboration avec le festival Antigel

Eugénie Rebetez, «Encore»
du 13 au 24 mars 2013

Daniel Léveillé, «Amour, acide et noix» et «Le sacre du printemps»
du 1er au 4 mai 2013

Akram Khan Company, «iTMOi»
le 25 mai 2013 au BFM

Martin Schick et Laura Kalauz
CMMNS PRJCT les 15 et 16 mai 2013

Martin Schick
Not my piece du 5 au 7 juin 2013

Jan Fabre
Tragedy of a Friendship
du 26 au 29 septembre, Comédie de Genève
en collaboration avec le Festival Wagner et La Comédie de Genève

Trisha Brown
programme de répertoire au BFM
de 1989 à 2011, programme en cours, avec notamment deux collaborations avec Robert Rauschenberg et la présentation des Early works
6 au 9 novembre

Kaori Ito, *Asobi*
du 13 au 15 décembre

1 reprise

Evelyne Castellino, «Roi fatigué cherche royaume pour vacances»
du 4 au 13 janvier 2013

5 Créations

Maud Liardon, «Mash up»
du 20 février au 3 mars 2013

Marthe Krummenacher, Tamara Bacci, Perrine Valli, «Laissez-moi danser»
du 17 au 27 avril 2013

Laurence Yadi, Nicolas Cantillon, «Tarab »
du 9 au 20 octobre 2013

Cindy Van Acker, «Drift »
du 24 octobre au 3 novembre

Marie-Caroline Hominal, «Froufrou »
Du 20 novembre au 1er décembre 2013

Fête de la Musique
Programmation de la scène danse – en cours
les 21, 22 et 23 juin 2012

COLLABORATIONS

Accueils des spectacles du Ballet Junior

Mix 6
du 8 au 10 mars
création de Guilherme Botelho
création de Ioannis Mandafounis
reprise de Stijn Celis
reprise de Alexander Ekman

Mix 7
les 30 et 31 mai, les 1er et 2 juin
création de Cindy Van Acker
création de Marina Mascarell
reprise de Ohad Naharin

Accueil de La Bâtie – Festival de Genève

programmation en cours

AUTRES ACTIVITES

Médiation

Rencontre avec les artistes : pour chaque spectacle nous organisons toujours une rencontre public-artistes à l'issue de la deuxième représentation.
Ateliers du spectateur : suite et fin du programme de la saison 2012-2013 avec, de janvier à juin 2013 6 ateliers:
- deux ateliers du regard animés par Philippe Guisgand autour de la création de Maud Liardon, le 23 février, et de Daniel Léveillé, le 3 mai
- deux ateliers d'écriture animé par Nathalie Chaix autour du spectacle d'Eugénie Rebetez, le 14 mars et de Akram Khan, le 25 mai
- un atelier d'automassage animé par Corinne Notz Genecand autour du spectacle de Fabrice Lambert le 18 janvier
- un atelier de cuisine animé par Claude Ratzé autour du spectacle de Martin Schick le 7 juin

Pour la saison 13-14, mise en place d'une nouvelle série d'ateliers en fonction de la programmation.

Nous poursuivrons notre action de suivi et d'invitation des élèves du **Ballet Junior et de la Compagnie Virevolte** pour les spectacles à la Salle des Eaux-Vives.

Participation à la Fête de la Danse : les 4 et 5 mai à Genève en collaboration avec Reso.

Temps des Coulisses : visite commentée de chorégraphes au travail
Parcours le 9 février avec «Le sacre du printemps» d'Andonis Foniadakis au Grand Théâtre, « Mash up » de Maud Liardon à la Salle des Eaux-Vives et A sec avec du sable » de Noemi Alberganti, Olivia Ortega et Raphaële Teicher au théâtre de l'Usine.

Danse et Ecriture : en collaboration avec Alexandre Demidoff du *Temps*, accueil de classes dans divers spectacle sur la saison. En 2013, Rachid Ouramndane à la Salle des Eaux-Vives. Le Journal de l'adc n°60 consacre un dossier consacré à cette activité de danse et écriture.
A voir si ce projet est poursuivi en 2013-2014, et sous quelle forme.

Bus en-cas :
Anne Teresa de Keersmaeker
Bartok / Mikrokosmos
Maison de la Danse, Lyon – 20 janvier 2013

Hofesh Schechter Company
Uprising / the art of not looking back
L'Octogone, Pully – 14 mars 2013

Automne : une ou deux sorties à programmer

JOURNAL DE L'ADC

En plus du dossier, mise en place de focus, qui sont des thématiques traitées de manière serrée sur un sujet.

Journal n° 59 / janvier 2013
La lumière, dossier réalisé par Hélène Mariéthoz
Supergenf, focus réalisé par Cécile Dalla Torre

Journal n°60 / avril 2013
Danse et écriture, dossier réalisé par Aude Seigne
La danse contemporaine, faut'l'dire vite, focus réalisé par Manon Pulver

Journal n°61 / septembre 2013
Dossier et focus à définir

PARTENAIRES-RESEAUX

Poursuite des partenariats de 2012, avec la perspective de la fin de modul dance en 2013 (suite à voir).
Pour les Repérages de danse à Lille en 2013, l'ADC présente Rudi Van der Merwe avec Celestial Spunk, création de la saison 2012.

REVUE DE PRESSE 2012

Sélection d'articles de presse par spectacles

PRESSE 2012 POUR RAPPORT D'ACTIVITéS			
Date	Titre de publication	Spectacle /chorégraphe	Tpye de média
12.01.12	Espace 2 / Dare dare	Six order pieces / Thomas Lebrun	Radio
13.01.12	Tribune de Genève	Six order pieces / Thomas Lebrun	Presse journ. Hebd.
13.01.12	Le Courrier	Six order pieces / Thomas Lebrun	Presse journ. Hebd.
14.01.12	Le Temps	Six order pieces / Thomas Lebrun	Presse journ. Hebd.
févr.12	Scènes magazine n°239	Human Writes / W. Forsythe cie	Magazine
févr.12	Vivre à Genève n°44	Human Writes / W. Forsythe cie	Magazine
24.02.12	Espace 2 / Dare dare	Human Writes / W. Forsythe cie	Radio
24.02.12	Tribune de Genève	Human Writes / W. Forsythe cie	Presse journ. Hebd.
25.02.12	Le Temps	Human Writes / W. Forsythe cie	Presse journ. Hebd.
25.02.12	Le Courrier	Human Writes / W. Forsythe cie	Presse journ. Hebd.
25.02.12	Guide TV Loisirs	Human Writes / W. Forsythe cie	Presse journ. Hebd.
01.03.12	Edelweiss	Si dans cette chambre…/Perrine Valli	Magazine
01.03.12	Le Temps / Sortir.ch	Si dans cette chambre…/Perrine Valli	Presse journ. Hebd.
10.03.12	Guide TV Loisirs	Si dans cette chambre…/Perrine Valli	Presse journ. Hebd.
15.03.12	Tribune de Genève	Si dans cette chambre…/Perrine Valli	Presse journ. Hebd.
15.03.12	Radio cité	Si dans cette chambre…/Perrine Valli	Radio
15.03.12	murmures.info	Si dans cette chambre…/Perrine Valli	Web
16.03.12	Espace 2 / Dare dare	Si dans cette chambre…/Perrine Valli	Radio
16.03.12	Le Courrier	Si dans cette chambre…/Perrine Valli	Presse journ. Hebd.
mars.12	Nouvelles	Si dans cette chambre…/Perrine Valli	Presse mensuelle
17.03.12	Le Temps	Si dans cette chambre…/Perrine Valli	Presse journ. Hebd.
15.03.12	Le Temps / Sortir.ch	De l'air et du vent / Pierre Droulers	Presse journ. Hebd.
30.03.12	Tribune de Genève	De l'air et du vent / Pierre Droulers	Presse journ. Hebd.
30.03.12	Le Courrier	De l'air et du vent / Pierre Droulers	Presse journ. Hebd.
30.03.12	Twitter.com	De l'air et du vent / Pierre Droulers	Web
01.03.12	Passion Culture	STEPS	Magazine
14.03.12	Le Courrier	STEPS	Presse journ. Hebd.
19.03.12	Migros Magazine	STEPS	Presse mensuelle
24.03.12	Le Temps	STEPS	Presse journ. Hebd.
31.03.12	Tribune de Genève	STEPS	Presse journ. Hebd.
12.04.12	Le Temps / Sortir.ch	STEPS	Presse journ. Hebd.
17.04.12	20 Minutes Genève	STEPS	Presse journ. Hebd.
13.04.12	Tribune de Genève	STEPS	Presse journ. Hebd.
14.04.12	Le Matin	STEPS	Presse journ. Hebd.
23.04.12	Cote magazine	STEPS	Magazine
30.04.12	Profil Magazine	STEPS	Magazine
26.04.12	Le Temps / Sortir.ch	BAT /Marie-Caroline Hominal	Presse journ. Hebd.
30.04.12	Radiovostok	BAT /Marie-Caroline Hominal	Radio
02.05.12	Radio cité	BAT /Marie-Caroline Hominal	Radio
04.05.12	Espace 2 / Dare dare	BAT /Marie-Caroline Hominal	Radio
07.05.12	murmures.info	BAT /Marie-Caroline Hominal	Web
08.05.12	Tribune de Genève	BAT /Marie-Caroline Hominal	Presse journ. Hebd.
03.05.12	360° magazine	BAT /Marie-Caroline Hominal	Magazine
09.05.12	Le Courrier	BAT /Marie-Caroline Hominal	Presse journ. Hebd.
10.05.12	Le Temps / Sortir.ch	BAT /Marie-Caroline Hominal	Presse journ. Hebd.
mai.12	GO OUT magazine	BAT /Marie-Caroline Hominal	Magazine
mai.12	Nouvelles	BAT /Marie-Caroline Hominal	Presse mensuelle
mai.12	GO OUT magazine	Monteverdi amours baroques / Noem	Presse journ. Hebd.
mai.12	GHI	Monteverdi amours baroques / Noem	Presse journ. Hebd.
Printemps	Trajectoire magazine	Monteverdi amours baroques / Noem	Magazine
10.05.12	Le Temps / Sortir.ch	Monteverdi amours baroques / Noem	Presse journ. Hebd.

15.05.12	Paris Match	Monteverdi amours baroques / Noem	Magazine
16.05.12	Tribune de Genève	Monteverdi amours baroques / Noem	Presse journ. Hebd.
22.05.12	Espace 2 / Dare dare	Monteverdi amours baroques / Noem	Radio
23.05.12	Radiovostok	Monteverdi amours baroques / Noem	Radio
24.05.12	Tribune de Genève	Monteverdi amours baroques / Noem	Presse journ. Hebd.
24.05.12	Le Courrier	Monteverdi amours baroques / Noem	Presse journ. Hebd.
15.05.12	Paris Match	Monteverdi amours baroques / Noem	Magazine
24.05.12	Le Temps	Monteverdi amours baroques / Noem	Presse journ. Hebd.
11.05.12	Le Courrier	Pavillon de la danse	Presse journ. Hebd.
14.05.12	Tribune de Genève	Histoires condansées / Foofwa	Presse journ. Hebd.
01.05.12	Edelweiss	Histoires condansées / Foofwa	Magazine
06.06.12	Le Courrier	Ballet Junior	Presse journ. Hebd.
07.06.12	Tribune de Genève	Ballet Junior	Presse journ. Hebd.
21.06.12	Le Temps / Sortir.ch	Scène Danse / fête de la musique	Presse journ. Hebd.
26.06.12	Tribune de Genève	Présentation de saison	Presse journ. Hebd.
22.06.12	Le Courrier	Présentation de saison	Presse journ. Hebd.
12.09.12	Nouvelles	Celestial spunk /Rudi van der Merwe	Presse mensuelle
13.09.12	Le Temps / Sortir.ch	Celestial spunk /Rudi van der Merwe	Presse journ. Hebd.
27.09.12	Le Temps / Sortir.ch	Celestial spunk /Rudi van der Merwe	Presse journ. Hebd.
28.09.12	Tribune de Genève	Celestial spunk /Rudi van der Merwe	Presse journ. Hebd.
01.10.12	Radiovostok	Celestial spunk /Rudi van der Merwe	Radio
03.10.12	GO OUT magazine	Celestial spunk /Rudi van der Merwe	Magazine
03.10.12	360° magazine	Celestial spunk /Rudi van der Merwe	Magazine
04.10.12	Le Temps	Celestial spunk /Rudi van der Merwe	Presse journ. Hebd.
04.10.12	Le Courrier	Celestial spunk /Rudi van der Merwe	Presse journ. Hebd.
05.10.12	Le Temps	Celestial spunk /Rudi van der Merwe	Presse journ. Hebd.
26.10.12	Radio cité	iFeel 2 / Marco Berrettini	Radio
01.11.12	La 1e / Vertigo	iFeel 2 / Marco Berrettini	Radio
02.11.12	Couleurs 3 /Allez, viens…	iFeel 2 / Marco Berrettini	Radio
10.11.12	Genèveactive	iFeel 2 / Marco Berrettini	Web magazine
08.11.12	Le Temps / Sortir.ch	iFeel 2 / Marco Berrettini	Presse journ. Hebd.
09.11.12	Le Temps	iFeel 2 / Marco Berrettini	Presse journ. Hebd.
02.11.12	Le Courrier	iFeel 2 / Marco Berrettini	Presse journ. Hebd.
06.11.12	Tribune de Genève	iFeel 2 / Marco Berrettini	Presse journ. Hebd.
08.11.12	Le Temps / Sortir.ch	Kiss and Cry / Michèle Anne de Mey	Presse journ. Hebd.
10.11.12	Espace 2 / La tête à l'enve	Kiss and Cry / Michèle Anne de Mey	Radio
10.11.12	Le Courrier	Kiss and Cry / Michèle Anne de Mey	Presse journ. Hebd.
15.11.12	Le Temps	Kiss and Cry / Michèle Anne de Mey	Presse journ. Hebd.
17.11.12	Genèveactive	Kiss and Cry / Michèle Anne de Mey	Web magazine
01.12.12	Scènes magazine	Mordu / Prisca Harsch	Magazine
01.12.12	Espace 2 / La tête à l'enve	Mordu / Prisca Harsch	Radio
04.12.12	La 1e / Vertigo	Mordu / Prisca Harsch	Radio
06.12.12	Le Temps / Sortir.ch	Mordu / Prisca Harsch	Presse journ. Hebd.
07.12.12	Tribune de Genève	Mordu / Prisca Harsch	Presse journ. Hebd.
08.12.12	Le Temps	Mordu / Prisca Harsch	Presse journ. Hebd.
08.12.12	La Puce à l'oreille	Mordu / Prisca Harsch	Télévision
13.12.12	Tribune de Genève	Narcisses / Coraline Lamaison	Presse journ. Hebd.

LE TEMPS
14 janvier 2012
par Alexandre Demidoff

Critique: «Six order pieces» de Thomas Lebrun à la Salle des Eaux-Vives à Genève

Le bonheur de la forme selon le danseur Thomas Lebrun

Alexandre Demidoff

De son corps, Thomas Lebrun a dit naguère qu'il était grassouillet. Le danseur français n'a pas le physique d'Albrecht, c'est un fait. Il soigne ses rondeurs, oui, mais elles ne sont pas non plus extravagantes. Disons qu'il a des courbes et qu'il en fait un usage ensorcelant ce week-end encore sur la scène de l'Association pour la danse contemporaine (ADC) à Genève. Il rappelle ainsi qu'interpréter, c'est se modeler, se couler dans un désir, inscrire sa figure dans la glaise d'un autre, le chorégraphe en l'occurrence, et y laisser sa marque.

La beauté de *Six order pieces* – titre du spectacle – tient à la prouesse de son interprète. Celui-ci a demandé à cinq artistes de concevoir chacun une pièce, pour lui: la cinéaste suisse Ursula Meier, la chorégraphe belge Michèle Noiret, la vidéaste Charlotte Rousseau, le compositeur Scanner et le créateur de lumières Jean-Marc Serre ont accepté le jeu. Thomas Lebrun a ajouté un solo de Bernard Glandier, chorégraphe décédé.

La prouesse pourrait dès lors s'apparenter à un exercice de style. Au premier acte, Thomas Lebrun apparaît de dos, habit sombre mais léger, dans une nuit de monastère qu'éclaire un chant sacré. Il s'éveille, bras liturgiques, port de tête autoritaire. Mais voici qu'il s'anime, ombre lyrique et musculeuse qui aspire l'espace. Au dernier souffle, il se couche à même le sol et pose un visage d'enfant dans un halo. Tout autre jeu de formes plus tard. En chemise blanche, le danseur pirouette, papillonne des doigts, minaude des hanches. Il pastiche les étoiles de l'opéra, dirait-on, et s'envole comme les princes dans les ballets romantiques.

Et puis cette séquence encore, conçue celle-ci par Ursula Meier. Sur la paroi du fond, un film en noir et blanc montre deux boxeurs. Ils cognent tandis que sur scène une voix off égrène lentement des chiffres, de un à dix. Sur ce décompte, Thomas Lebrun traverse l'espace au ralenti, comme l'écume sur un rivage mauvais. Dans un moment, il se cabrera, frappera à son tour un adversaire invisible, essuiera des coups et jouira – c'est l'impression qu'il donne – d'être sonné. K.-O., il n'est plus sous nos yeux qu'un dos convulsif. Le sanglot d'un dos.

Davantage qu'un exercice de style, *Six Order pieces* est un don – don au sens de dépense, de grâce et d'offrande. Le corps d'un bel interprète est une fiction qui galope, une histoire de pesanteur et de forme qui s'écrit en direct. C'est cette vérité de l'art que Thomas Lebrun incarne.

«Six order pieces», Genève, Salle des Eaux-Vives, jusqu'à di, sa à 19h, di à 18h (loc. 022 329 44 00).

LE COURRIER
13 janvier 2012
par Cécile dalla Torre

Six soli pour un interprète

GENÈVE• *A l'ADC, avec «Six Order Pieces», Thomas Lebrun livre une pièce dansée à rebours du processus de création chorégraphique, tissée par six artistes invités.*

CÉCILE DALLA TORRE

On croyait y voir une forme de désordre. Une sorte de capharnaüm chorégraphique qui serait né de la volonté de Thomas Lebrun de danser seul en scène six soli orchestrés par d'autres. L'un par Jean-Marc Serre, qui éclaire (au sens propre du terme) ses spectacles depuis 2006, l'autre par le compositeur britannique Scanner. Ou encore celui de la cinéaste Ursula Meier, dirigeant non plus des acteurs mais bel et bien le danseur. Sans compter les dix minutes également composées pour lui par la chorégraphe belge Michèle Noiret. Mais ces soli révèlent un processus à rebours des créations habituelles.

S'ils sont nés d'une «commande» («to order» en anglais) passée par Thomas Lebrun à des artistes dans des disciplines autres que chorégraphiques pour la plupart, les solis filent pourtant d'emblée l'unité d'une pièce de danse à part entière – à laquelle s'ajoute *Pouce!*, repris ici par le danseur à qui le chorégraphe Bernard Glandier avait transmis ce solo avant sa disparition, et avec lequel il entama sa carrière d'interprète.

Aussi, la captivante projection de la vidéaste Charlotte Rousseau instille-t-elle l'image en fond de scène pour compléter le choix des médias avec lesquels cette création chorégraphique s'est façonnée aujourd'hui.

La mélancolie de l'enfance y défile, en noir et blanc, un visage juvénile penché par la fenêtre d'un train, happé par la célérité du mouvement. Par la trame de l'écran se boucle ici une boucle. Celle du cycle originel. Des premiers pas dans la vie, puis à la barre. Des débuts sur la scène. De la fin tout simplement, le corps mis à mort – la quarantaine du danseur tracasse ici son enveloppe charnelle et son esprit. La danse s'abat sous l'emprise du temps, le compte à rebours lancé. Les chiffres de un à dix défilent inexorablement sur la toile blanche. Une voix d'outre-tombe les scande, imposant le diktat des minutes à un rythme hypnotique, menaçant. Le corps à plat, Thomas Lebrun ne se relèvera pas du KO final, à l'instar des boxeurs qui s'uppercutent en arrière-plan filmique.

Six Order Pieces s'est aussi tissé autour de l'ordre, le titre anglais laissant s'entrebâiller les possibles sémantiques. Chaque artiste invité y a livré sa propre vision du terme. Dans un rapport de force, l'ordre induit une soumission, une violence qui marque peu à peu son empreinte à la pièce. Echappé de ses cathédrales de lumière dans les prémices du spectacle, Thomas Lebrun abandonne pas à pas la sérénité qui l'enveloppait dans son habit noir, presque zen. La frénésie gagne la scène, les coups d'archet de la bande-son rythment une «psychose» hitchcockienne.

La subtilité du travail de Thomas Lebrun émane du chemin intime qu'il trace des singularités de ses collaborations apportant, somme toute, chacune la pierre à l'édifice chorégraphique complet qu'il bâtit là. Par les jeux de lumière, les flux musicaux et les échos vidéos dont il s'empare sur la scène de l'Association pour la danse contemporaine (ADC), le danseur français tisse un fluide chorégraphique cohérent, d'une intensité grandissante, dénué de l'ironie qu'il imprima à certaines de ses précédentes créations. *Six Order Pieces* noue un enchaînement dansé, sans ruptures – si bien que l'on ne sait plus qui a conçu quoi – et distille une tension psychologique croissante qui continue d'habiter le spectateur le seuil de la salle franchi. ▮

Jusqu'au 15 janvier, ve à 20h30, sa à 19h, di à 18h. Association pour la danse contemporaine (ADC), Salle des Eaux-Vives, 82-84 rue des Eaux-Vives, Genève. Rés: ☎ 022 320 06 06, www.adc-geneve.ch

LE COURRIER
25 février 2012
par Cécile dalla Torre 1/3

ANTIGEL Pour sa première venue à Genève, le chorégraphe américain signe une performance admirable d'effroi, au cœur même du Palais des Nations. Les consignes imposées à ses danseurs dans «Human Writes» reflètent l'incapacité à appliquer les droits humains de par le monde.

Photo. [illegible] THE FORSYTHE COMPANY

Forsythe, l'art de l'entrave

CÉCILE DALLA TORRE

Un fluide glacial pénètre celles et ceux qui foulent d'un pas interrogateur l'arène mythique où s'entrechoquent les talons de la diplomatie onusienne. Plein d'un sentiment d'égarement et de petitesse, on s'immisce jeudi, à la tombée de la nuit, dans la Salle des pas perdus du Palais des Nations, à Genève, où défilèrent les grands noms de la géopolitique mondiale. Entre marbre et granit, la présence humaine s'annihile au pied des colonnades de lumière blafarde grimpant le long de hauteurs vertigineuses. L'immensité d'un ordre mondial qui nous échappe se dresse devant nous, depuis la colline surplombant les lumières de la ville.

En plein cœur des droits humains, les nôtres, les vôtres, les leurs, aux heures tardives où se négociaient peut-être encore les grands textes fondateurs que les Etats, quels qu'ils soient, rechignent à appliquer, la salle mythique du «Palais» – emprunt au jargon des fonctionnaires – nous retient. Quel autre lieu emblématique de Genève, sinon ce symbole fort, pouvait attirer dans la ville le prodigieux chorégraphe américain convoité par les forces vives de la danse contemporaine locale depuis de nombreuses années? D'autant que William Forsythe n'est pas étranger à ces problématiques. Qui mieux que lui, auteur d'une pièce intitulée *Human Writes*, pouvait faire se rencontrer le droit et l'art contemporain dans

LE COURRIER
25 février 2012
par Cécile dalla Torre 2/3

une contrée qui mise sur la promotion des deux?

C'est donc par l'entremise de l'une de ses anciennes danseuses que le chorégraphe basé en Allemagne depuis plusieurs décennies a accepté l'invitation du Festival Antigel et de l'Association pour la danse contemporaine. Point d'orgue hallucinant d'une deuxième édition plus gourmande encore que la précédente, toujours sur le principe de rencontres insolites entre musique et danse, dans des lieux où la culture n'a généralement pas droit de cité.

Si le Palais des Nations a servi de cadre fictionnel, puis cinématographique, à l'une des plus romanesques histoires d'amour dépeintes dans *Belle du Seigneur* par Albert Cohen, il n'avait encore jamais accueilli danseurs, et public, pour trois soirs de représentation, à guichets fermés qui plus est. Deux cents à deux-cent cinquante personnes devraient y déambuler chaque soir.

SENSIBILISER CRESCENDO

On aurait ainsi pu croire la pièce créée pour l'occasion. Pourtant, *Human Writes* n'a pas été taillée sur mesure par Forsythe à l'intention d'Antigel. Conçue en 2005, à l'époque où le chorégraphe américain était associé au Schauspielhaus de Zurich, la performance-installation déployait toute son ampleur dans ce gigantesque Schiffbau, ancien hangar à bateaux maintenant haut-lieu de la culture zurichoise, confie Marthe Krummenacher. La danseuse genevoise, qui a passé quatre ans au sein de la Forsythe Company, était présente à la création de la pièce. A 22 ans, passer par Francfort a été pour elle un «accélérateur d'apprentissage», sur tous les plans et pas seulement au niveau technique. Ce «génie» formé au classique – la danseuse n'hésite pas à employer le terme – a d'ailleurs développé sa propre technique pour l'enseigner à des danseurs qui n'auraient pas de bases classiques. Fort d'une centaine de pièces composées depuis 1976, «cet homme d'une rare intelligence du corps et de l'esprit, qui comprend la mécanique du spectacle comme nul autre», a mené sa carrière crescendo, profilant des orientations clairement politiques à une création comme *Three Atmospheric Studies*, sur la guerre en Irak.

Un chorégraphe ayant constamment su se renouveler, classé au rang de génie aussi par Gabor Varga, danseur et organisateur d'Antigel. C'est dans une monumentale halle à Bruxelles que le Genevois d'adoption a lui aussi pris part à *Human Writes*. «Pris part» et non «dansé» car la pièce ne relève pas de l'acte chorégraphique. «Avoir les connaissances du corps pour pouvoir se donner des contraintes et les respecter», comme en témoigne Gabor Varga, est au cœur du concept. William Forsythe le résume à une «action de sensibilisation», dénué de toute dramaturgie.

Comme l'explique Kendall Thomas, professeur de droit à l'Université de Columbia, spécialiste des droits humains et co-auteur de la pièce, *Human Writes* prend les mots au pied de la lettre, jouant sur l'homophonie entre «rights» et «writes». De leur rencontre en 2003 est né le projet. Un droit existe dès lors qu'il est écrit, mais n'en est pas pour autant appliqué, pointe le juriste. Parce qu'on parle aujourd'hui de plus en plus des droits humains, mais que ceux-ci sont constamment bafoués, le paradoxe méritait d'être transposé dans l'art: réécrire une Déclaration universelle des droits de l'homme adoptée ici à Genève en 1949 sous l'épreuve de la contrainte pour montrer le non-respect de ces droits. Forsythe, qui a déjà mis en place grand nombre d'installations, y joint ici la performance de danseurs bien vivants, même si l'on craint parfois qu'ils ne résistent au trauma qu'ils s'infligent. Quinze de sa compagnie se mêlent à quatorze danseurs locaux, dont les artistes associés du Festival: Paolo Dos Santos, Maud Liardon et Manuel Vignoulle (lire interview ci-après).

DESSUS, DESSOUS, À CÔTÉ

Le soir de première, les tympans s'emplissent instantanément d'un souffle sonore électrique. Une trentaine de tables gisent au sol, êtres inertes animés par autant de danseurs qui trouvent là l'instrument à partir duquel le corps évoluera. Dessus, dessous, à côté. De quelques millimètres seulement le mobilier se meut mais grince dans l'immensité du lieu. Le couinement du métal s'acharne, se fond dans la bande-son, latence et immanence à la fois d'un instrument de torture. Guilty. Le coupable est là, face à l'entrée de la salle. Mimant une petite course alerte, William Forsythe trépigne sur place, face à sa table, dans son pantalon de survêtement noir rehaussé de deux bandes verticales blanches tombant sur des chaussures de randonnée. L'Américain – qui s'est vu offrir un couteau suisse lors de sa conférence de presse, pour la petite anecdote – a opté pour l'article 11.1 de la Déclaration: •••

LE COURRIER
25 février 2012
par Cécile dalla Torre 3/3

••• présomption d'innocence. Recouverte de papier blanc, chaque table est propice à l'écriture. Les avant-bras obscurcis de fusain, une danseuse jette un crachat charbonneux sur celle au-dessus de laquelle elle s'est postée, droite comme un crayon. A coups de salive noire, elle vise juste pour remplir de son encre corporelle les lettres de l'article 15 dessinées sur le papier. Pour un autre danseur, la table, debout, devient punching ball. Quand il la fait rebondir de son poing, le fusain trace sa voie sur la paroi blanche.

LIBERTÉ DE PENSÉE

On avance, on observe, on se faufile. Au bout d'une heure de performance, les tables sont sens dessus dessous. Regroupées parfois, un danseur allant chercher chez l'autre la force qu'il n'a pu trouver en lui. La sueur perle sur les fronts, les têtes échevelées. Un bout de fusain sur lequel le pied a malencontreusement buté crisse sous nos semelles. En voyeur, on palpe de manière intangible cette mission impossible de réécrire les droits de l'homme, et de les faire respecter.

«Toute personne a droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion». Dans l'alphabet tibétain, le message de l'article 18 est indéchiffrable mais peu importe. Lorsqu'il nous happe au passage, on se retrouve à tirer tout le poids du corps du danseur qui rampe convulsivement sur la table, et ce, pour l'aider à tracer les mots du fusain coincé dans sa mâchoire. Quelques minutes plus tard, il tente la même opération, le bâton de charbon placé sous son cœur. L'interaction voulue avec le public fonctionne bien, même si la salle se dépeuple peu à peu.

Au bout de deux heures, Forsythe, au milieu du hall, sonne le glas. Consigne à l'éclairagiste. L'obscurité nous enchaîne, la délivrance des danseurs s'amorce. Les applaudissements ploient. Selon le philosophe français Jean-François Lyotard cité par le chorégraphe en exergue de l'installation – que l'on dit féru de philosophie et de littérature –, l'humanité, elle, continue d'être habitée par de l'inhumain. Cet inhumain-là, Forsythe l'a célébré de son grand art, sans pertes mais avec fracas.

Bonne cause. Un brunch-vente aux enchères est organisé ce samedi 25 février à 11h. L'occasion d'acquérir des dessins issus de *Human Writes*, vendus au profit d'ONGs. Ça se passe à Flux Laboratory, 10 rue Jacques-Dalphin, Carouge, qui diffuse en permanence le film *One Flat Thing, reproduced*, sur une chorégraphie de William Forsythe réinventée pour la télévision et filmée par Thierry de Mey.

Photos. Manuel Vignoulle. NIR ARIELI

Médaillon: William Forsythe. DOMINIC MENTZOS

Marthe Krummenacher est l'une des rares genevoises à avoir dansé pour le chorégraphe américain William Forsythe.

Marthe Krummenacher, un parcours magnifié par la Compagnie Forsythe

On a déjà lu de nombreux articles sur la performance *Human Writes* qui se déroule les 23, 24 et 25 février au Palais des Nations, tant la présence de la Compagnie Forsythe à Genève est exceptionnelle et inédite. Un événement. Et ce d'autant plus que de produire un spectacle dans la très protégée enceinte de l'ONU relève du tour de force. L'effort conjugué de nombreux acteurs permettra néanmoins au public genevois d'assister à un moment de création unique. Rencontre avec la danseuse Marthe Krummenacher.

Marthe Krummenacher est l'une des rares genevoises à avoir dansé pour le chorégraphe américain William Forsythe, directeur de la compagnie éponyme. C'était entre 2003 et 2007, après avoir fait ses classes à l'école de danse de Genève, puis fait partie du *Nederlands Dans Theater*. « Travailler pour William Forsythe est une opportunité en or pour un danseur », une reconnaissance pour le parcours de Marthe Krummenacher qui lui ouvrira grandes les portes du métier.

Quatre ans dans la compagnie

Marthe Krummenacher s'est beaucoup construite en quatre ans seulement dans la compagnie. « C'est du concentré d'expérience, de qualité. » Des voyages, une dizaine de spectacles différents par année, dont *Human Writes* que Marthe Krummenacher a dansé à Bruxelles, Francfort et Zurich. Le vent en poupe et des idées plein la tête, la jeune femme éprouve le besoin de s'extraire du cocon de la compagnie pour voler de ses propres ailes et assumer elle-même les responsabilités inhérentes à la création d'un spectacle. Elle revient à Genève, on la retrouve à l'affiche de nombreux projets.

Un jour, autour d'un café avec Thuy San Dinh, Marthe Krummenacher et l'actuelle directrice administrative du Festival Antigel parlent fantasmes: pour faire venir William Forsythe à Genève, il faut un lieu unique, du jamais vu. *Human Writes* est une installation performative, métaphore de la difficulté à appliquer les droits humains: des danseurs transcrivent au charbon, avec leurs corps, les alinéas de la déclaration des droits de l'homme, sur une table. Le Palais des Nations s'impose comme une évidence. Direction New-York, un autre café, avec le chorégraphe lui-même cette fois. L'idée lui plaît.

Un long travail de coordination

Débute alors un long travail de coordination, mené de front par l'Association pour la Danse Contemporaine et le Festival Antigel, qui doit prendre en compte la structure particulière de l'ONU, ainsi que les frais engendrés par l'accueil d'un hôte de cette envergure. Le financement a été rendu possible par l'aide de nombreuses entités dont la Confédération, la Chancellerie d'Etat, la Fondation Wilsdorf, ainsi que la Ville de Genève et son Conseil administratif qui ont largement soutenu l'événement. Les missions de Suisse, d'Allemagne et des Etats-Unis ont également été partenaires du projet. Ce sont elles notamment qui ont donné un préavis favorable ayant amené à la validation de la manifestation par la direction de l'ONU à Genève. De nombreux échelons à gravir, de passerelles à traverser, trois ans d'incertitudes qui ont abouti au succès escompté... et mérité!

Marthe, elle, s'est impliquée dans la préparation des danseurs «extras» choisis pour prendre part à *Human Writes* aux côtés des danseurs de la Compagnie. Sa connaissance de *Human Writes* – depuis l'intérieur – a permis de traduire la performance en besoins spatiaux. « Lorsque j'ai vu la salle, j'ai dit: c'est celle-là! » La salle des Pas perdus.

LE COURRIER
16 mars 2012
par Bertrand Tappolet

Chambre avec vies

GENÈVE • *A l'ADC, la dernière création de Perrine Valli décline cet espace de toutes les attentes et projections: la chambre. Une retraite très habitée.*

Le dos devenu paysage (é)mouvant de la danseuse et chorégraphe Perrine Valli. DR

BERTRAND TAPPOLET

Emily Dickinson, sa vie recluse et l'esprit de ses lettres inspirent l'atmosphère et les états de corps scénarisés dans *Si dans cette chambre un ami m'attend…*, jusqu'au 25 mars à la Salle des Eaux-Vives. La poétesse américaine ne s'enferma-t-elle pas à contempler le monde de la fenêtre de sa chambre? Son lieu caméral est évoqué au détour de rideaux fictifs que la danseuse scelle sur une fenêtre imaginaire appelant un fondu au noir. Ce geste balise trahit l'oubli en scandant les actes d'une tragédie. «Il y a cette idée du prologue quasi immobile que suit l'arrivée du personnage pour échouer à l'issue fatale de l'acte IV, alors que le dernier ouvre sur la mort et la résurrection», détaille Perrine Valli à l'issue de la première. Du coup, on la découvre *in fine* ramenant à elle l'immense suaire de scène.

A l'image de la poésie d'Emily Dickinson mêlant intimement la vie et la fin, ce tableau sait dire simultanément l'ensevelissement mortuaire et le bourgeonnement d'un monticule de chair que dessine un dos devenu paysage (é)mouvant. Le sculpteur sonore Eric Linder joue, lui, d'hypnotiques harmoniques expressives inspirées de musique de films creusant l'attente (John Carpenter, Popol Vuh).

Théâtre mental

Le début distille la bande son de *Il était une fois dans l'Ouest* signé Sergio Leone. A l'oreille, un train vapeur s'époumone au cœur d'un espace épuré se métamorphosant en volumes respirant tels des vagues. Assise sur un lit ou monolithe drapé, Perrine Valli cisèle l'expectative sereine, infinie, croisant les jambes et re-figurant le souvenir de porter un verre imaginaire à ses lèvres. Décalés d'une chanson de gestes quotidiens tissant toute vie, ses mouvements fluides sont subtilement déconstruits, amenés vers une phrase chorégraphiée, pour être mieux laissés en suspens. La plupart rime avec des épisodes du western spaghetti métamorphosé en western opéra, *Il était…* Affleurent ainsi le hiératisme des attitudes, la lenteur graphiquement chorégraphiée des gestes. Tout concourt à un climat irréaliste, envoûtant.

Songerie dansée

Etendue, lisant ou écrivant une lettre que figurent ses mains placées au miroir de son visage, la danseuse accompagne de son corps alangui, bras tutoyant le vide, un montage sonore de la correspondance épistolaire due à la poétesse. On y entend l'abandon sans retenue à ce rapport passionné à soi-même, ce sentiment d'éternité qu'offre une liaison abstraite avec autrui. «Cher ami. Une lettre me donne toujours l'impression de l'immortalité parce qu'elle est l'esprit seul sans ami corporel… il semble y avoir dans la pensée une force spectrale qui marche seule», écrit Emily Dickinson à son précepteur Thomas W. Higginson. On débusque le désir d'évoquer cette fiction fantomale au fil de volutes corporelles doucement géométrisées, les bras dessinant ici un compas, là un subtil enroulement sémaphorique. La chorégraphie s'essaye ainsi à mettre en mouvements les images mentales de la poétesse, quand l'inconscient s'ébroue.

En lisière de plateau ou porté par la danseuse en une image de Pietà, la présence/absence masculine rappelle le statut ambigu de l'homme, perturbateur ou embrayeur du rêve, dans les peintures de Balthus. Perrine Valli sait se faire aquarelliste dans la délicatesse du tracé frissonnant de ses lignes de corps. Tendue entre ciel et terre, la danseuse s'adosse au secret d'un monde autant minéral, végétal, qu'animal ailé. Et donc allégé de l'excès de douleur humaine que représente parfois la solitude. La création délie, dans son meilleur, un univers ouaté et précieux, poétique et contemplatif qu'il faut à tout prix protéger. A l'image des espèces en voie de disparition. I

Jusqu'au 25 mars, Salle ADC, 83-85 rue des Eaux-Vives, Genève. Rés. www.adc-geneve.ch

LE TEMPS
17 mars 2012
par Marie-Pierre Genecand

La force envoûtante de Perrine Valli

> Danse La jeune chorégraphe signe un spectacle fascinant à Genève

> Une création puissante inspirée d'Emily Dickinson

Marie-Pierre Genecand

Un encrier renversé. Une nuit toujours recommencée. Des rêves étranges, obsessionnels. Une jeune femme qui accomplit des gestes rituels. Et la présence fantôme d'un homme qui s'efface sans cesse. *Si dans cette chambre un ami attend* est sans doute le plus beau spectacle de Perrine Valli, jeune chorégraphe franco-suisse qui partage son travail entre quête formelle et recherche sociale – on se souvient de ses pièces sur la prostitution, la Genèse ou les différences de production entre l'Occident et le Japon (LT du 14.07.2012).

Cette création à l'affiche de l'adc, à Genève, figure sans doute parmi les travaux les plus poignants sur la notion d'attente, de torpeur des sens, d'oubli de soi dans l'absence de l'autre. Perrine Valli a 31 ans? On ne peut qu'admirer sa maturité et la grande sûreté de son trait.

Souvent, face aux spectacles, on se pose mille questions. On essaie de comprendre pourquoi l'auteur et le metteur en scène ont pris telle option, choisi telle solution. On creuse, on gratte, on abandonne, on y revient. Et puis, parfois, rarement, le spectacle est là, fluide, impérial, légitime de bout en bout, avec une sorte de détermination tranquille, de sensualité puissante qui embarquent le spectateur au loin. Si dans cette *chambre un ami* attend est de cette espèce.

Bien sûr, la thématique n'est pas étrangère à cette impression d'enlèvement. Inspirée par Emily Dickinson, la création de Perrine Valli s'imprègne beaucoup de cette poétesse américaine du XIXe siècle qui préférait l'ombre à la lumière, la solitude de sa chambre à la vie extérieure. Ses thèmes de prédilection?

> Le spectacle est là, fluide, impérial, légitime de bout en bout

La mort et l'amour. A la manière de son modèle, Perrine Valli est le plus souvent seule en scène, dans une nuit de plateau à peine interrompue par une lumière ténue. On pense à Joël Pommerat et ses névroses familiales traitées dans l'obscurité. Ou à Raimund Hoghe pour la lenteur d'évolution et la grande délicatesse de manipulation.

Habillée en noir, pantalon et débardeur sans manches qui laisse apparaître la clarté de ses bras, Perrine Valli joue une jeune femme qui dialogue avec ses ombres. On ne sait pas trop ce qu'elle fait, car les gestes identifiables sont constamment avalés par une vague de mouvements. Elle range de minisouvenirs dans une boîte, caresse la tête d'un être cher qu'elle recouvre d'un drap. Allume un briquet qui révèle son visage juvénile. Ferme des rideaux, boit un verre d'eau. On imagine qu'elle attend. Parfois, un homme (Mathieu Ziegler), profitant d'un noir de scène, entre en jeu. Il est planté au pied du podium qui sert de lit à la jeune fille (Thibault Vancraenenbroeck au décor) et la regarde, inexpressif. Un ami, un père, un amant? Le lien est fort, incontestablement, mais pas forcément choisi. Plus tard, elle tirera cet homme par les pieds ou le portera dans ses bras. Et il aura l'air léger, léger comme un jouet.

Dans un autre temps, sur une note tenue qui fait sirène hurlante (la bande-son est signée Eric Linder), la jeune femme se couche et se cambre. Désir diffus. «On me dit que cela ne fait qu'un couple de dimanches que vous m'avez quittée. Il me semble qu'il y a des années», dit, en voix off, une voix féminine qui déroule un texte d'Emily Dickinson. «Le ruisseau se fait mer quand je pense à vous, les vagues sont très grosses, mais chacune qui vous submerge, nous submerge aussi.» Le sol recouvert d'un immense tissu enfle de ce désir qui agite les sens. «Le doute me dessèche. Il est difficile de ne pas être fictive dans un monde aussi beau.» Aucun doute depuis la salle: le spectacle de Perrine Valli a la beauté d'un travail sans faille.

Si dans cette chambre un ami attend, adc – Salle des Eaux-Vives, Genève, jusqu'au 25 mars. Renseignements au 022 320 06 06, www.adc-geneve.ch

DANSE CONTEMPORAINE, GENÈVE

Du vent dans les corps à l'ADC

C'est sous la mitraille d'une respiration imaginaire, tour à tour brise, alizé ou impétueuse tempête, moins advenue qu'essentiellement sonore et kinesthésique, qu'évolue et frissonne le quintet dansant de la pièce *De l'air et du vent*, due au chorégraphe belge Pierre Droulers.

A découvrir à l'ADC jusqu'au 31 mars, l'opus se tient à la croisée de plusieurs chemins en se déployant, de pose en pose, telle une image chorégraphiée par fragments: danse théâtralisée et expressive proche du mimodrame, déliant les figures grimaçantes du grotesque dignes d'un Breughel ou du masque de Grotowski (que l'artiste a fréquenté); fluidité faisant du chassé de jambes et du saut éthéré dalcrozien, façon Bambi disneyen, sa marque de réactivation dans l'historicité de la danse; *postmodern dance* aussi, estampée par ses marches géométriques en diagonales, ellipses et changements de directions, ses courses d'interprètes reculant sous la bourrasque, corps boussoles ou simple girouette de clocher.

Les anatomies font leur miel de l'étude voire de l'esquisse, confinant par instants au gribouillage fébrile suivi du repentir, comme au stade du *work in progress* révélé sur le fil d'improvisations en studio. Le corps paraît souvent incertain, interrompant sa trajectoire, se fichant au sol en accent circonflexe. Les unissons ont la fraîcheur, la simplicité et la nonchalance de la douce énergie bondissante qui traverse les danseurs. Parmi eux, la vibratile Katrien Vandergooten, déjà délicatement fragile dans *Les Beaux jours*, solo griffé Droulers et inspiré de l'univers peint de Balthus.

Juchées sur pieds d'hommes, les danseuses éventent violemment leur buste de mousson à l'aide de chemises. Ailleurs, des déplacements agités de soubresauts stroboscopiques se vaporisent au cœur d'un alphabet chorégraphique d'une relative ténuité, modulant souvent le ressassement et l'image figée comme viatique plasticien. D'où une déclinaison de corps venteux au souffle compositionnel sans doute un peu court. Mais non dénuée d'un humour de guingois porté sur la survie et la lutte contre les éléments déstructurant les êtres. BERTRAND TAPPOLET

Jusqu'au 31 mars, Salle ADC, 83-85 rue des Eaux-Vives, Genève. Rés. www.adc-geneve.ch

Le festival Steps met à l'honneur l'incontournable Sylvie Guillem

Prodige de l'Opéra de Paris (la plus jeune danseuse à y être nommée 'prima ballerina'), Sylvie Guillem et ses jambes interminables inspirent depuis plusieurs années les plus grands maîtres de notre temps, de Maurice Béjart à Mats Ek ou William Forsythe. Artiste associée au Sadler's Wells de Londres, guest star de compagnies internationales, Sylvie Guillem réunit pour *6000 miles away* Mats Ek, William Forsythe et Jiri Kylian.

Hommage à la mémoire des victimes du tsunami au Japon, ce spectacle nous offre le privilège de voir sur scène une artiste de génie qui brille à la fois par ses interprétations hors pair mais également par ses choix audacieux.

Steps festival honours star dancer Sylvie Guillem

Paris Opera Ballet prodigy Sylvie Guillem (she was their youngest ever prima ballerina) and her legs that go on forever have for years inspired the greatest masters of our time, from Maurice Béjart to Mats Ek and William Forsythe. *6000 Miles Away* sees Guillem, Associate Artist at Sadler's Wells in London and guest star in various international companies, perform pieces by Mats Ek, William Forsythe and Jiri Kylian. Created as a tribute to the memory of the victims of the Japanese tsunami, the show offers us the privilege of seeing a genius artist on stage who shines both for her unparalleled performances and her daring choices.

6000 miles away - Sylvie Guillem & Ek/Forsythe/Kylian
Le 12 avril 2012 à 20h30 - Dans le cadre de Steps, festival de danse du Pour-Cent culturel Migros www.steps.ch
Bâtiment des Forces Motrices
2, Place des Volontaires, Genève - www.adc-geneve.ch

Danser le monde avec Steps

Londres avec Sylvie Guillem, Montréal avec Edouard Lock ou Sydney avec Meryl Tankard, le festival de danse du Pour-cent culturel Migros tisse des liens autour du globe et accueille des danseurs prestigieux dans la région genevoise.

Maurice Béjart disait de Sylvie Guillem «D'un coup de pied au ciel, elle nous précipite vers le futur!» Fine et acérée comme une lame, l'étoile rebelle cisèle l'espace. Depuis près de vingt-cinq ans, ses sauts inouïs à la technique éblouissante subjuguent les spectateurs, alors que la pureté de ses mouvements les émeut.

En collaboration avec l'ADC, cette danseuse incomparable inaugure la 13e édition du festival Steps à Genève avec 6000 miles away en interprétant Mats Ek, William Forsythe et Jirí Kylián. En produisant ce spectacle l'an passé avec le temple de la danse qu'est le Sadler's Wells de Londres, l'artiste l'a dédié au peuple japonais, victime du tsunami.

Une partition musicale intemporelle

Autre grande dame de la danse à voir à Genève, l'Australienne Meryl Tankard. La chorégraphe s'attaque avec *The Oracle* au *Sacre du printemps*, comme l'ont fait avant elle Maurice Béjart ou son mentor Pina Bausch dont elle a été l'une des principales interprètes. Incarné par le danseur australien Paul White, ce solo incandescent témoigne de l'intensité d'une partition musicale intemporelle.

Genève pourra également célébrer les trente ans de la fougueuse compagnie canadienne La La La Human Steps avec le romantisme d'une chorégraphie baroque. New Work, pièce du fondateur de la troupe Edouard Lock, plonge les spectateurs au cœur électrisant de deux histoires d'amour tragiques interprétées par un quatuor de musiciens et douze danseurs. Quant au Théâtre Forum Meyrin, il accueille Crystal Pite avec *Dark Matter*, une évocation de la manipulation humaine à travers un jeu de marionnettes vivantes. La jeune femme compte parmi les chorégraphes les plus novateurs du moment au Canada, sa technique minutieuse se mettant au service d'un imaginaire intrépide.

Un portrait amusant des danseurs du futur

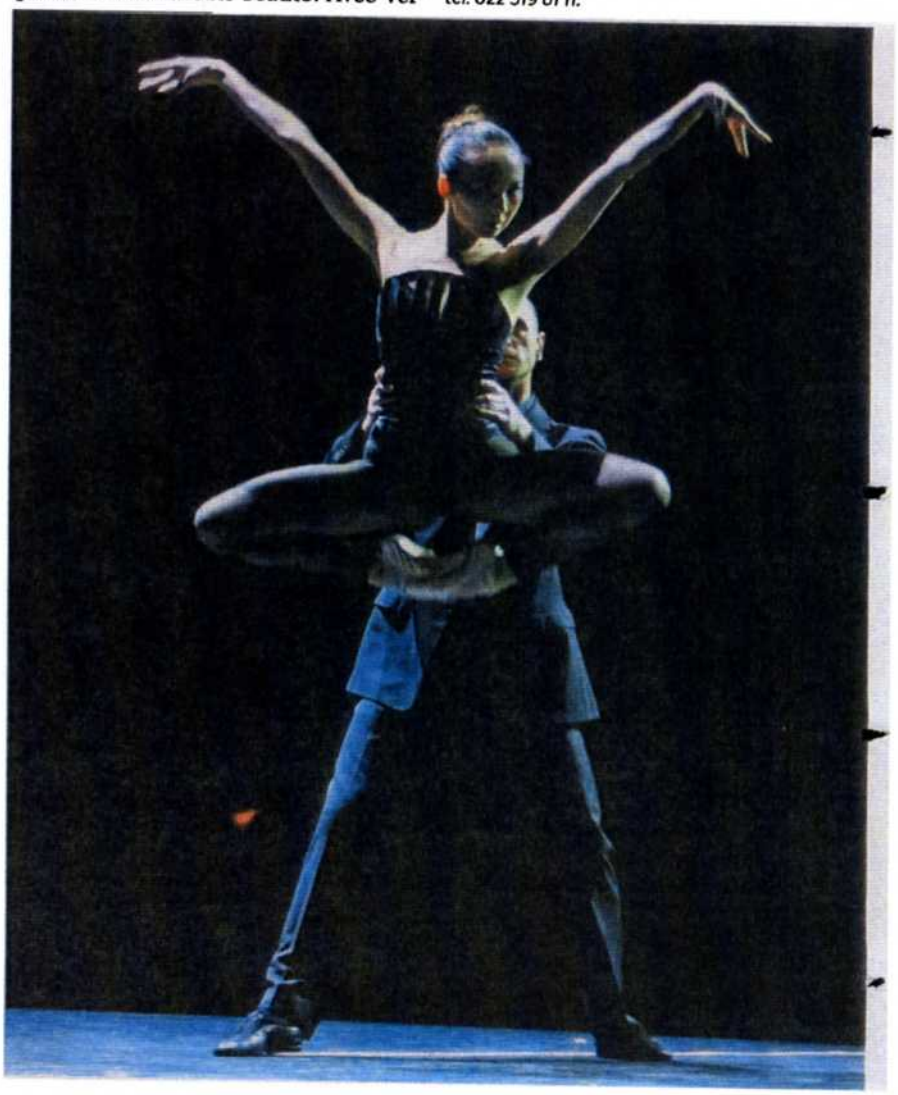
A quelques kilomètres de là, à l'esplanade du Lac à Divonne, Conny Janssen Danst, chorégraphe néerlandaise, présente *Rumors-Rumore-Rumeurs*. En brossant avec humour et vivacité le portrait des danseuses et danseurs du futur, elle met en scène de jeunes artistes issus de la Dance Academy Rotterdam et de la Tanz Akademie Zürich. Galvanisés par le désir et par une énergie juvénile, ils illu-

minent la chorégraphie.

Enfin, à Château Rouge à Annemasse, Akram Khan vise «le noyau du geste». Le grand chorégraphe londonien d'origine bengali mêle techniques contemporaines affûtées et gestes ancestraux de la danse kathak. Il donne à voir des mouvements tournoyants, fugaces et précis d'une délicate beauté. Avec Vertical Road, ce chercheur insatiable explore l'espace entre terre et ciel et en fait émerger une ode poignante au poète et philosophe persan Roumi.

Texte: Corinne Jaquiéry

Programme et renseignements: www.steps.ch
Billetterie: Service culturel Migros Genève, tél. 022 319 61 11.



La compagnie La La La Human Steps dansera à Genève le 14 avril au BFM.

LE COURRIER
9 mai 2012
par Cécile dalla Torre

Sur le fil du ring

DANSE • *A l'ADC à Genève, Marie-Caroline Hominal nous met KO avec «BAT». Eprouvant.*

D'un côté, une cambrure féline montée sur talons aiguilles ondule dans un pantalon bling bling. Marie-Caroline Hominal, reine sexy, étire sa plastique sculpturale dans des circonvolutions du bassin. Camouflée par une perruque, elle titube aux heures chaudes de la nuit. A l'autre bout du plateau, sans jamais l'effleurer, un boxeur s'échauffe, donne des uppercuts dans le vide (Jérémie Canabate).

Un podium porte la danseuse en vestale, une fois mise à nu et souillée d'un liquide de couleur tomate dégoulinant le long des membres, le buste suffoquant dans l'enfermement d'un sac plastique: cette image crue et paroxystique de *BAT* dans un «beat» accéléré commotionne sur le plateau de l'ADC, à Genève.

Figure avilie, Marie-Caroline Hominal montre l'asphyxie, la soumission d'un corps de femme aux prises avec des entraves de tous genres, comme cette corde enroulée sur son visage avec laquelle elle s'automutile. Celles aussi infligée par la société de consommation qu'elle fustige. Lorsqu'elle enfile ensuite son smoking noir, ce pourrait être elle la meneuse de combat, lâchant finalement prise dans des déhanchements jazzy qui désamorcent une tension jusque-là crescendo.

Que veut-on voir – ou ne pas voir – dans ce ring où le combat ne se mène qu'en solo? Car la femme et l'homme inondent la scène de leur présence, mais jamais la rencontre – ou l'affrontement – entre l'un et l'autre ne se lisent plus loin qu'entre les lignes. Une «sorte de schizophrénie», dixit la danseuse et chorégraphe, qui se plaît à jouer sur l'identité?

En guide de musée – dans un souffle d'autodérision qui tranche avec la rudesse du propos –, l'artiste donne finalement sa grille de lecture d'un art qu'elle a voulu conceptuel (faisant entre autres référence à Bruce Nauman), outre le texte de Marvin Victor, *Dialogue des Morts* qu'elle a livré elle-même au public. Dans *BAT* – lire par exemple «bon à tirer» –, les coups portés sont rudes, à l'image de la violence qu'elle affiche et que l'on reçoit de plein fouet, nous laissant tout bonnement KO. CÉCILE DALLA TORRE

Jusqu'au 12 à l'ADC, 82-84 rue des Eaux-Vives. Genève. Rés: ☎ 022 339 44 00. www.adc-geneve.ch

Marie-Caroline Hominal fait son supermarché

Rencontre

La danseuse est à l'ADC avec sa dernière création, «BAT». Comme «Bien A Toi» ou «Before Anal Time»

Elle aspire à disparaître mais ses poses, souvent sexuelles, implorent les regards. Elle s'étire sur la pointe de ses Yves Saint Laurent, écarte ses jambes moulées dans des leggings dorés. Dans *BAT*, sa quatrième création, Marie-Caroline Hominal (MCH), danseuse et chorégraphe, cherche à exister sur scène sans s'exposer, même si elle semble si peu discrète dans son pull rose fluo. Pour nier son identité, ou plutôt pour en décliner la multitude, la Franco-Suisse de 33 ans, vraie caricature de sa génération, se cache, tantôt pop, tantôt trash, derrière une perruque bleue ou une corde qu'elle s'enroule autour du visage.

Références au supermarché

Parce qu'elle aspire à disparaître, ce n'est plus elle qui donne les coups, comme elle le faisait dans *Fly Girl* en 2008. A côté de ses «fantaisies» scéniques, déployées pêle-mêle, un boxeur professionnel, qu'elle compare à un ready-made, évolue en parallèle, sans jamais la regarder, et cogne dans le vide. «La boxe est une métaphore de l'existence», philosophait Bertolt Brecht. Ici, Marie-Caroline, fille d'une professeure de danse et d'un boucher qui se rêvait photographe, se protège de la violence, celle de notre quotidien. «*BAT* est un mouvement dur; notre génération. Un mouvement qui se déploie comme une rafale.»

MCH se recouvre le corps de tomates en conserve, se contorsionne dans un drap qui lui cache encore une fois le visage, en puisant dans les références artistiques comme on se sert dans les rayons d'un supermarché. «Hennessy Youngman, ironiquement, explique que l'on ne peut plus rien créer que Bruce Nauman n'ait déjà fait. On évolue aujourd'hui avec tellement de bagage artistique. Je ne veux pas que ces références soient importantes pour le spectateur, chacun doit faire son propre voyage. Elles sont là dans un premier temps, je pioche dedans. Ensuite je les mâche, je les malmène, je les digère.»

Consommation intégrée

Marie-Caroline, qui vit entre Genève et Berlin, explique de sa voix haut perchée faussement naïve, avec son air de blonde peroxydée faussement désemparée, qu'à partir de ce marché, elle élabore sa recette. Au départ, un peu des clowns d'Ugo Rondinone, un peu de Cindy Sherman pour la métamorphose, de Paul McCarthy, de Warhol pour les boîtes de conserve. Qui se transforment en fin de course, après une pluie de «vrais dollars», en un *Radeau de la Méduse* surgi des restes d'une société de consommation peu reluisante. «Mais je ne cherche pas à la critiquer, je baigne là-dedans, j'en fais partie et j'ai envie de me l'approprier. Plus qu'un visage, ma génération a des attributs, des sacs, des chaussures, des accessoires, qui font son identité. Elle est celle de l'accumulation, qui consomme et n'a plus rien à revendiquer. Mon spectacle parle de cela, de surproduction. Il y a une scène, qui en précède une autre, puis encore une autre. La violence se situe aussi dans ce besoin. Je la vois comme une énergie qui s'écrase, que je trouve terriblement belle.»

Et bien qu'elle aspire à disparaître, c'est son corps, dévoilé jusqu'à la nudité, qui est mis en lumière dans *BAT*. Signifiant, au bon vouloir du spectateur, *Barbie And Tony, Boobs Ass Tits, Bien A Toi, Before Anal Time, Bel Amour Tyrannique, Beef After Tea, Burn Anemic Teenagers*. Ou n'importe quoi d'autre, pourvu que lui aussi puisse faire son supermarché chez Hominal.

Anna Vaucher

«BAT» de Marie-Caroline Hominal, ADC, rue des Eaux-Vives 82-84, jusqu'au 12 mai, 022 320 06 06 ou *www.adc-geneve.ch*

SUISSE PARIS MATCH culture

NOEMI LAPZESON: «LE MOUVEMENT EST UN DÉVELOPPEMENT DE LA PENSÉE»

La chorégraphe Noemi Lapzeson revisite, du 22 au 25 mai à Genève, Monteverdi Amours baroques, *une œuvre, composée exclusivement de madrigaux du musicien italien, qu'elle a créée il y a vingt ans. Interview.*

Propos recueillis par **Jérôme Sicard**

Quelles raisons vous ont poussée à reprendre ce spectacle aujourd'hui? Il avait eu un grand succès à l'époque et depuis, périodiquement, nous parlions de le reprendre. Et voilà que vingt ans plus tard, l'opportunité nous est donnée de le faire; c'est une «recréation» sur la base de l'ancien spectacle.

Qu'avez-vous souhaité apporter de neuf à cette mise en scène? Ça m'intéresse de voir la réaction du public aujourd'hui. Je pense qu'une œuvre peut traverser le temps si l'émotion qui la sous-tend est intense et que le contenu reste juste. On lit Montaigne encore aujourd'hui...

Entre le Monteverdi de 1989 et celui que vous recréez à Genève, en quoi votre approche ou votre compréhension du compositeur et de sa musique a-t-elle évolué? Je ne crois pas que ma compréhension de la musique ait évolué; c'est plutôt moi, dans le vécu de tous les jours, qui ai changé dans ma manière de voir et de sentir. Naturellement, l'approche ne peut pas être la même aujourd'hui que vingt ans auparavant.

Que voulez-vous montrer aujourd'hui de Monteverdi? Le spectacle parle de l'amour sacré et de l'amour profane. L'un peut devenir l'autre et le contraire.

Pourquoi avoir choisi plus particulièrement Le Caravage pour illustrer votre propos? Parce qu'il est exactement de la même époque et parce que les rapports entre la danse et les autres arts m'intéressent.

Dans votre spectacle, où se situe plus précisément le lien, voire la fusion, entre la chorégraphie et l'œuvre musicale? L'un est dans l'autre. Comme dans l'amour profane et dans l'amour sacré.

Est-il possible d'accrocher le public à un spectacle de danse en lui racontant des histoires ou en lui montrant d'abord des images? Je ne cherche pas à raconter des histoires ni à «montrer» des images. J'essaie de donner un sens scénique à cette musique du XVII[e] siècle. De la donner simultanément à «entendre» et à «voir».

Dans votre spectacle, comment le contexte scénique influence-t-il la danse? Encore une fois, l'un influence l'autre. Nous parlons, le scénariste Jean-Michel Broillet et moi, nous échangeons des idées, nous construisons ensemble.

De quelle manière l'expression corporelle vient-elle au support de la musique et des chants? Le mouvement est, pour moi, un développement de la pensée et le chant, une fonction du corps.

Vous avez pris Le Caravage pour Monteverdi. Quel peintre auriez-vous choisi pour accompagner Bach? Probablement quelqu'un de l'époque. Ou alors un peintre contemporain comme Rothko.

D'où vous vient cette profonde empathie pour la musique baroque? De mon enfance. Ma mère, mathématicienne, jouait de l'orgue à la maison et Bach remplissait l'espace quand je rentrais de l'école. Depuis lors, il a toujours été mon compagnon de route. ■

Monteverdi Amours baroques
de Noemi Lapzeson,
sous la direction musicale
de Gabriel Garrido
Bâtiment des Forces Motrices, Genève
Du 22 au 25 mai
www.adc-geneve.ch

LE TEMPS / sortir.ch
10 mai 2012
par Alexandre Demidoff

Les passions baroques de Noemi Lapzeson

La chorégraphe genevoise remonte «Monteverdi, amours baroques», pièce de chair et de feu pour sept danseurs et un chœur

La chorégraphe Noemi Lapzeson a fait un rêve. La nuit tombe et un chant monte vers le ciel. Trois danseuses abandonnent leurs robes, dans l'attente du ravissement. Trois grâces? Trois amantes? Noemi Lapzeson est sur scène, elle sait qu'elle rêve et que ce qu'elle revit est un spectacle qu'elle a monté à Genève, à la Salle Patino, en 1990. Sous ses yeux maintenant, trois hommes, hobereaux ou poètes, chasseurs peut-être, fauconniers, pourquoi pas. Ils se délestent de leurs habits de velours; ils veulent l'extase, rien que ça. Des chanteurs poussent à l'action - de grâce? Ils s'enflamment au nom de Monteverdi, leur voix est une caresse qui console de toutes les infamies.

Noemi Lapzeson n'a pas fait ce rêve. Mais l'artiste née à Buenos Aires, établie à Genève, a monté il y a vingt ans *Monteverdi, amours baroques*, avec le chef et compositeur Gabriel Garrido. Sous la plume de Stéphane Bonvin, le *Journal de Genève* écrivait: «Misère hébétée et assurance sereine, sensualité ou spiritualité: Noemi Lapzeson ne fait pas que réunir ces contraires. Car le geste débusque chez Monteverdi l'esprit sous la chair, il donne à voir la jouissance comme contrepoint de l'élan mystique.» Depuis longtemps, elle voulait revenir à Monteverdi et au peintre Le Caravage, histoire d'éprouver encore le pouvoir de leur alliance, mélange de peau sanctifiée et de cierge, d'innocence menacée et de témérité orgueilleuse.

Pour sublimer ce mariage, révéler, comme la première fois, l'arête sous l'exubérance de la roche, la coupure sous le drapé, elle a fait appel à Gabriel Garrido et à l'Ensemble Elyma. Sur la vague, sept danseurs, dont les fidèles et excellentes Marthe Krummenacher, Romina Pedroli et Marcela San Pedro, vivront Monteverdi. Sa musique escorte l'enfance de Noemi Lapzeson, cette enfance argentine peuplée de poètes, de musiciens et d'écrivains.

Dans le journal de l'Association pour la danse contemporaine - qui produit le spectacle avec le soutien de la Comédie de Genève et du Grü -, la chorégraphe dit à propos d'*Amours baroques*: «C'est une pièce dansée et je ne sais pas si elle correspond encore à notre monde. Ou plutôt, je ne sais pas si je suis encore de ce monde. Si je retourne malgré tout vers Monteverdi, c'est parce qu'il m'émeut.» En scène, des visages s'oublient dans une étreinte; des doigts se mêlent dans une prière. L'allégresse est un don. *Alexandre Demidoff*

Genève. BFM, pl. des Volontaires 2. Me-je à 19h, ma ve à 20h du 22 au 25 mai. (Loc. 022 320 50 01, www.comedie.ch).

LE COURRIER
Cécile Dalla Torre
4 octobre 2012

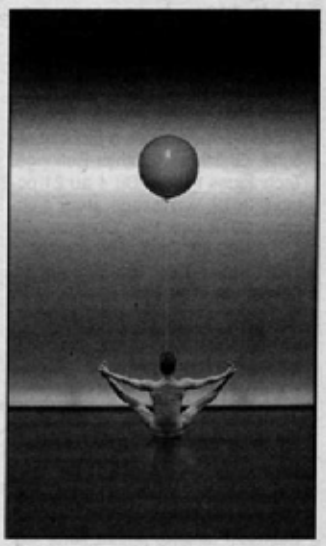
Rudi van der Merwe: érudit entre ciel et terre

GENÈVE • *Le danseur et chorégraphe puise dans la symbolique du renouveau de la vie. Entre nudité et artifices, «Celestial Spunk» touche par sa poésie sans écorcher le vivant.*

CÉCILE DALLA TORRE

Oui, il finit par faire glisser son pantalon le long de ses jambes et par accrocher la ficelle d'un ballon à son sexe nu. Image choc chorégraphiée par Rudi van der Merwe dans son dernier solo à voir encore ces jours Salle des Eaux-Vives à Genève. Dans *Celestial Spunk*, il a l'allure intrépide d'un danseur jusqu'au-boutiste qui puise dans les moindres recoins intimes de son être – muscle pelvien compris, exploré par le biais de son travail avec la chorégraphe Cindy van Acker dont il est aussi interprète –, pour livrer au final pas grand-chose de pornographique.

De même, son buste s'harnache de piercings servant à attacher les cordelettes de ses étoiles gonflables rouges et violettes, à l'image de la *Danse du soleil*: cérémoniel par lequel les membres de tribus amérindiennes, poitrines dénudées et arrimées à un point central figurant le centre du monde, implorent le renouveau de la vie face à l'astre solaire.



«Celestial Spunk» ouvre la saison de l'ADC. LAURENT VALDÈS

Chez le danseur et chorégraphe originaire d'Afrique du Sud, ce ne sont donc pas tant les explorations de postures physiques qui fascinent, mais plutôt le tracé spirituel et poétique qu'elles dessinent. Celui-ci emmène sur des voies méditatives qui brouillent les pistes entre vie et mort. Par ses racines, il puise aussi aux sources d'une transe dont il réinjecte la gestuelle dans sa pièce.

Rudi van der Merwe a l'art de naviguer entre les cultures et les disciplines artistiques – ce gros ballon blanc auquel il est suspendu aux premières minutes de la pièce renvoie par exemple au travail de l'artiste-peintre américain Bruce Nauman –, sans pour autant signer une quelconque appartenance marquée. Derrière la silhouette fluette de l'interprète, 35 ans, l'esprit érudit a étudié les lettres, le théâtre et la danse, en faisant notamment un crochet expérimental auprès de Mathilde Monnier à Montpellier. Il s'empreigne, laisse infuser et livre ici le fruit d'une synthèse. A l'instar de cette vague de trentenaires globe-trotters qui perce aujourd'hui sur les plateaux de danse par un contre-pied au mouvement dansé.

Son travail part de pistes qu'il n'a pas cherché à agencer à l'aide d'une dramaturgie, comme il l'explique en fin de représentation un soir donné. Ces clés et autres sources d'inspiration pas forcément perceptibles pour le spectateur, il les livre bien volontiers dans un réel souci de partage. Se liraient-elles sinon d'elles-mêmes dans sa création? Ne risque-t-on pas de s'y perdre, entre absence de narration et subtiles références dont sa pièces est truffée?

Dans la droite ligne de *Solstice* créé en 2011, Rudi van der Merwe semble pour sa part savoir où il va, retrouvant ses ballons de baudruche, fragiles et légers, comme partenaires: signes d'attachement et de liberté à la fois. Leur présence apporte une touche foraine à *Celestial Spunk*, allégeant la part sombre et funèbre de ce parcours attachant entre ciel et terre. I

Jusqu'au 7 octobre, à 20h30, sa 19h, di 18h, Association pour la danse contemporaine (ADC), Genève. Rés: ☎ 022 320 06 06 et www.adc-geneve.ch

TRIBUNE DE GENÈVE
Katia Berger
28 septembre 2012

Critique

Katia
Berger

Celestial Spunk
★★★★★

Râ double

Le soleil, source de vie ou menace de mort? Astre divin autour duquel tout gravite ou témoin passif de la destinée humaine? Le rapport duel que nous entretenons avec Râ se répercute dans le double registre du mot anglais «spunk» (à la fois «bravoure» et «sperme»), présent dans le titre de ce solo dansé. L'interprète Rudi van der Merwe – dont on a assisté au *Solstice* en 2011 – incarne la même dualité en vouant un culte incantatoire à de grands ballons figurant le soleil, tout en manipulant leur ficelle de sorte à les contrôler. Comble de l'écartèlement, une sphère emplie d'hélium élève le danseur dans les airs, mais endolorit ses piercings aux oreilles, aux tétons et au scrotum.

Quelques éclaircissements. Sur scène, des baudruches retenues au sol par un fil. Debout, dos au public, tête inclinée, l'artiste porte autour du cou l'un de ces fils surmontés d'une boule. De ses membres, il enchaîne des mouvements saccadés, comme s'il traçait les symboles d'un code. Peu à peu, il détache le cordon de sa nuque, se tortille, dénude ses propres lunes anatomiques, puis rattache plus tard, désormais nu comme un ver, d'autres fils aux anneaux qui lui percent le corps. Douleur et transcendance. Les associations permises par cette troublante chorégraphie flottent à l'avenant entre gravité et apesanteur, lourdeur et ironie.

Salle des Eaux-Vives, jusqu'au 7 oct., «www.adc-geneve.ch»

LE TEMPS
Alexandre Demidoff
5 octobre 2012

Rudi van der Merwe, un corps céleste au travail

Par Alexandre Demidoff

Le danseur sud-africain s'invente une galaxie à la Salle des Eaux-Vives à Genève. Et signe avec «Celestial Spunk» une pièce en forme de déambulation poético-masochiste

Le danseur Rudi van der Merwe est un héron. En préambule de sa pièce Celestial Spunk, à la Salle des Eaux-Vives à Genève, il se dessine de dos, carrure fine sur longues pattes athlétiques. Il attend l'appel de l'aube peut-être, qui répand sa blancheur douteuse devant lui – sur un cyclorama. A quoi pense-t-il, cet oiseau? A l'Afrique du Sud où il est né il y a une trentaine d'années? Aux orages d'un pays déchiré? Au-dessus de sa tête, un ballon flotte comme une tentation. Rudi van der Merwe pourrait s'envoler, c'est une hypothèse à prendre en considération. Mais un rap balaie tout. La tête dodeline, le ballon tangue, les bras se prennent pour des ailes.

Qu'est-ce que ce Celestial Spunk? Une manière d'installation, comme disent les plasticiens, où le mouvement n'aurait d'autre dessein que de célébrer une vitalité organique – «spunk» signifie aussi «sperme». Mais aussi l'histoire d'un renversement, où le bas supplante le haut; où le corps s'abstrait de son moule; où il jouit de ne plus ressembler à aucun autre, pur objet de divagation. Nu à présent, Rudi van der Merwe se love au sol, ramassé sur lui-même. Puis il fait passer ses jambes par-dessus sa tête, histoire d'effacer toute trace du sujet, et ce qu'on voit alors, c'est un monticule avec, en guise de bute, le postérieur du danseur. Là, s'amarre un autre ballon aspiré par le ciel.

Le temps d'un fantasme, l'artiste se projette en accoucheur de galaxie. Autour de lui, d'autres sphères gonflées à l'hélium attendent son passage, autant d'âmes nomades. A genoux, il fixe à ses tétons deux ballons jaunes sur lesquels se dessine un smiley familier. Puis il s'emballe, tête renversée, torse et bas-ventre sismiques, dans une fureur de rythmes festifs. Cette danse, insomniaque, est une délivrance. Au bout de la transe, le silence, et dans ce silence la pesanteur d'une respiration.

Dans un roman qui paraît ces jours, l'écrivaine allemande Christa Wolf (décédée en décembre 2011) fait dire ceci à sa narratrice, exilée à Los Angeles: «M'est restée une résolution difficile à satisfaire, demeurée inaccomplie d'ailleurs, ce qui explique sa permanence: suivre la trace des souffrances.» Le journaliste Philippe Lançon qui chronique le livre dans Libération écrit: «C'est une définition possible de l'acte d'écrire.» Rudi van der Merwe poursuit, lui aussi, la trace de souffrances – celles qu'il s'inflige, entre pincements de peau et de cœur, faisant écho à d'autres, enfouies, historiques ou anonymes. En apothéose, il retrouve ses habits et son ciel. Le héron guette. Les âmes passent.

LE TEMPS

Danse Vendredi9 novembre 2012

Marco Berrettini invite à visiter le paradis

Par Alexandre Demidoff

Le chorégraphe d'origine allemande signe à la Salle des Eaux-Vives à Genève un fascinant pas de deux, éloge du désir. A voir jusqu'à dimanche

Une femme, un homme, aimantés, au paradis. Elle et lui, torse nu, dans la béatitude d'un pas de deux qui ne finirait jamais. C'est cette vision qu'offrent, jusqu'à dimanche, Marie-Caroline Hominal et Marco Berrettini à la Salle des Eaux-Vives à Genève. Ils sont danseurs, l'un et l'autre. Ils sont joueurs, aussi. Marco Berrettini – qui signe le spectacle – se repaît souvent des codes anciens, manière d'éprouver leur pouvoir: le disco, l'opérette, lui ont inspiré des pièces. Mais ici, il retourne comme à un état premier – ou primaire – de la scène. Il y revient en musicien et en jardinier, concevant I feel 2 comme un bocage suspendu où le corps est une bande-son. La musique ici, celle que Marco Berrettini et son complice Samuel Pajand ont composée, est en soi un paysage régulier et entêtant, avec ses dunes et ses arêtes surprises. Les danseurs ne sont pas autrement: ils apaisent.

Le choc d'I feel 2, c'est celui de la douceur et de la fluidité. Sur une scène en forme de clairière givrée, arbustes et buissons escortent le va-et-vient de Marco Berrettini et de Marie-Caroline Hominal. Ils arpentent l'espace en se suivant, bustes ondulants, regards enchaînés, petits pas de faune digérant, ou de Diane au repos. Il ne se passera rien d'autre, ou presque, que cette filature. Qu'est-ce qui se joue alors dans cette déambulation?

Une évocation postmoderne, c'est-à-dire dupe de rien, d'une nature édénique? Peut-être. Marco Berrettini dessine certes les contours d'un paradis perdu, mais sa patte est celle du farceur. D'un buisson suspendu tombe une créature feuillue qui ira siroter un milk-shake dans un coin.

Mais I feel 2 est surtout un état – de forme et d'âme. Marco Berrettini et Marie-Caroline Hominal ne dansent pas; ils habitent l'espace, l'animent, au sens qu'ils en révèlent le courant; épousent sa fiction – celle d'un îlot ou d'une bulle; jouissent d'une langueur partagée, ce qu'on appellera aussi un somnambulisme clairvoyant. Ces deux-là s'épuisent et se rechargent à vue. Ils sont conducteurs. L'état de désir, c'est peut-être ça.

Cet état-là, au fond, est un idéal de présence. I feel 2 ne raconte rien à proprement parler. Marco Berrettini évoque, certes, dans ses notes d'intentions ses lectures, l'ombre du psychanalyste Carl Jung. Mais toutes ces références tiennent lieu de combustibles. I feel 2 peut s'envisager sans référent, comme la mécanique produite par deux corps, deux respirations, deux ondulations en miroir, deux esprits conspirant à la même transe. Sa vérité? Le plaisir. Plaisir de s'abandonner à la pente de l'autre, de formuler la possibilité d'une intimité en scène. Plaisir encore merveilleux de consumer un secret sans jamais l'éventer. C'est cette tension, si on veut céder un instant à la psychologie, qui relance l'attention sans cesse.

I feel 2 aurait pu s'appeler On the road. Ou Les Quatre saisons. Il y a du Jack Kerouac dans cette façon

de chérir le transport, de chercher l'état second, cet alliage d'acuité extrême et de détachement. Il y a du Vivaldi dans cette météo des corps et dans ce paysage d'hiver qui reverdit l'air de rien, pour se muer en jardin des délices, ce que les poètes jadis appelaient un locus amoenus. Un beau spectacle est irréductible à une clé d'interprétation. Il flotte, c'est tout.

I feel 2, Genève, Salle des Eaux-Vives (Association pour la danse contemporaine), ve à 20h30, sa à 19h, di à 18h. Rés. 022 320 0606.

LE TEMPS **© 2013 Le Temps SA**

LE COURRIER
Bertrand Tappolet
2 novembre 2012

Pas de côté en milieu arborisé

DANSE • ***Exploration de la forme canonique du duo à l'unisson, «iFeel2» refigure en boucle une phrase dansée minimale. Sidérant.***

BERTRAND TAPPOLET

Qu'est-ce qu'une prégnante expérience chorégraphique? C'est une vision qui vous donne l'impression d'un «avant» et d'un «après», où quelque chose d'indéfinissable a été déplacé en vous. Réunissant le chorégraphe et interprète Marco Berrettini et la danseuse Marie-Caroline Hominal, *iFeel2* est indéniablement de cette veine-là: un pur objet de warm-up existentiel, proposé par l'ADC à la Salle des Eaux-Vives, à Genève. Ou une dispute philosophique en forme de *battle* dansée sans trêve ni butée.

La maîtrise formelle n'a ici d'égale que la sensibilité et l'intelligence du propos. Il y a chez Berrettini cet art merveilleux de moduler sur les attentes du spectateur d'assister à un «vrai spectacle», sans que jamais la chose n'advienne comme c'était à prévoir. On se souvient alors des mots du philosophe allemand Peter Sloterdijk, dans *Tu dois changer ta vie!*, l'un des embrayeurs d'imaginaire de la création: «Quitter l'horizontalité du système actuel, affronter de nouveau la verticalité, tenter de nous grandir par l'exercice.»

«iFeel2», c'est le danseur et chorégraphe Marco Berrettini et la danseuse Marie-Caroline Hominal. MARIE JEANSON

Variations sur ritournelle

A l'orée, dans les plis d'une nuit bleue pétrole nappant le plateau scandé de buissons suspendus, sorte de biotope protégé et plasticien diorama, on croit rêver. Torses dénudés, le binôme dansant explore la figure du double, exécute, yeux dans les yeux, en miroir l'un de l'autre, trois pas croisés à jardin et de même à cours. Puis un déplacement ternaire en pas tour à tour sautés, chassés, glissés, modulant constamment leur amplitude, orientation et vitesse. Assiste-on à un entraînement pour le prime dansé estampillé Star Academy? Est-ce un hommage à la danse postmoderne, ses marches sérielles géométrisées et déplacements en boustrophédon parcourant toujours un identique sillon? Un peu de tout cela, sans doute.

L'écriture de cette ritournelle deleuzienne fait l'objet de subtiles variations. Ici, les hanches accentuent leurs vibrations, là le haut du corps se brise davantage. Voyez ces ondoiements frissonnants rapatriant chez la chamanique Hominal, cette hybridation de culture populaire et de référents supposés plus nobles qui fait le sel de l'œuvre dansée griffée Berrettini. Ainsi le jumping jack ou l'arabesque du ballet romantique néoclassique. Littéralement, la danseuse est ici cette figure de l'acrobate athlète, empaumant une ascèse sportive appelée de ses vœux par Sloterdijk pour le XXIe siècle.

Etrange alien mutant

On entend les voix off des interprètes dans une forme de *talk over*, distillant des fragments du livre de Sloterdijk sur une envoûtante partition électro pop. Pour *Twin Paradox*, la chorégraphe Mathilde Monnier abordait le pas de deux comme entité et accord premier de la danse, au fil d'un marathon chorégraphié, dont *iFeel2* garde l'esprit, allant jusqu'aux limites corporelles, par un exercice lancinant, intensif. Le burlesque décalé, lui, se fait discret. Des thèses créationnistes et darwinistes annoncées, il reste un étrange alien mutant et primitif camouflé d'une plante d'appartement, s'extrayant lentement de son végétal cocon pour assurer le ravitaillement des danseurs de fond. **I**

Salle des Eaux-Vives, ADC, jusqu'au 11 novembre. Rens: www.adc-geneve.ch

TRIBUNE DE GENEVE
Katia Berger
6 novembre 2012

Critique

Katia Berger

iFeel2
★★★★★

Miroir magique

Le dossier de presse annonce un débat dansé opposant le point de vue créationniste aux thèses darwiniennes sur la sélection naturelle. Raymonda (Marie-Caroline Hominal) y figurerait la foi chrétienne, tandis que Taylor (Marco Berrettini) incarnerait la doctrine évolutionniste.
Sur scène, il n'y a guère qu'une demi-douzaine d'amas végétaux suspendus aux cintres pour orienter vers une thématique aussi précise. Eventuellement aussi les torses dénudés des deux interprètes, avatars ironiques d'Adam et Eve. Ce qui laisse au spectateur toute liberté de voir autre chose qu'une stricte réinterprétation de la Genèse dans ce retour du chorégraphe italo-allemand au mouvement corporel – délaissant quelque peu le référentiel décalé de ses dernières performances.

Parmi les pistes ouvertes, il verra pour commencer un ensorcelant duo, qui exploite avec maestria toutes les ressources de la répétition et de la variation sur thème. Le regard rivé l'un à l'autre, Hominal et Berrettini se font face, exécutant en miroir les mêmes pas sur la doucereuse electro pop de Summer Music (le groupe que forme Berrettini avec Samuel Pajand). En un peu plus d'une heure, l'axe spéculaire a le temps de se déplacer, de se renverser ou de se rompre provisoirement. Il finit chaque fois par se recomposer, donnant lieu soit à une hypnotique «battle» soit à l'idéal platonicien de l'androgynie, selon la lecture qu'on adoptera. Qu'elle soit cynique ou fleur bleue, cette lecture se teintera forcément d'humour lorsque les buissons se mettront à vibrer artificiellement, joyeuse relance à l'infatigable fusion du couple nature-culture.
ADC/Salle des Eaux-Vives, rue des Eaux-Vives 82-84, jusqu'au 11 nov., *www.adc-geneve.ch.*

LE COURRIER
Cécile dalla Torre
10 novembre 2012

SCÈNE Sous l'œil d'une caméra, «Kiss & Cry» se bricole et se danse ingénieusement du bout des doigts. Un scénario en minuscule dont l'esthétique, entre onirisme et réalisme, condense l'immensité du souvenir amoureux.

Le train ne sifflera qu'une fois

CÉCILE DALLA TORRE

Kiss & Cry.
Du 16 au 18 novembre, à 20h30 (di à 18h) Bâtiment des forces motrices, Genève, Association pour la danse contemporaine (ADC), Genève www.adc-geneve.ch

Photo.
Kiss & Cry
MARTEEN VANDEN ABEELE

Une vie ratée. C'était déjà l'histoire de *Toto le héros*, un gamin incarné à ses heures vieillissantes par un sublime Michel Bouquet. «L'histoire d'un type à qui il n'est jamais rien arrivé.» Avec *Kiss & Cry*, Jaco Van Dormael rallume le flambeau de l'enfance et de la mémoire par un prisme tout autre: le regard d'une vieille dame, n'ayant finalement guère osé prendre le train en marche, après avoir sauté dans celui qui, à 12 ans, enfouit dans sa mémoire le goût mélancolique d'une rencontre furtive. Treize secondes d'une étreinte de la main qui laissera pourtant en elle une empreinte indélébile. La trajectoire de Gisèle est en somme celle d'une femme à qui il ne serait pas non plus arrivé grand-chose. Hormis des histoires d'amour – cinq, ce qui n'est déjà pas si mal – qu'elle a pu compter sur les doigts d'une seule main.

PETITESSE D'UNE DESTINÉE

A l'échelle de la miniature filmée ingénueusement par le réalisateur belge, allure bon enfant, toutes les vies sont minuscules. «On a essayé de faire de la magie dans une démarche d'arte povera, en prenant des jouets, un vieux train, du sable, de la terre.» Le sort de sa protagoniste, un Playmobil coiffé d'un casque de cheveux gris, n'échappe pas à la petitesse de sa destinée. Sur le quai d'une gare, ses (dés)amours défilent sur les rames d'une narration esthétiquement très réussie, orchestrée dans un univers d'enfant. Rigide sur sa banquette de cuir, Gisèle finira par emprunter en bout de course le «train du souvenir». Et par renouer avec l'image de cette lointaine paume masculine tapie dans l'oubli de sa vie.

Son prénom nous rappelle l'héroïne d'un grand ballet romantique. Rien à voir, nous disent Michèle Anne de Mey et Jaco Van Dormael, après la représentation au Théâtre national de Bruxelles[1] – où, depuis le noir de la salle, les applaudissements des jeunes tignasses bouclées et des têtes grisonnantes sont aussi unanimes. Et pourtant, dans *Kiss & Cry*, il s'agit bel et bien aussi d'amour, et de danse, – précisément de nanodanse, où le mouvement de la main figure celui d'un corps. Signé du jeune auteur Thomas Gunzig, le texte surprend moins, sans envolées lyriques aussi fortes que celles de la mise en scène, qui laisse subtilement se dissoudre l'imaginaire dans le réel. A l'instar de ce nuage de lait fœtal dans lequel le geste chorégraphique plonge littéralement au fond d'un aquarium, en quête d'origine.

La danseuse et chorégraphe Michèle Anne de Mey, directrice artistique du centre chorégraphique Charleroi Danses, en est l'une des interprètes. Seule sa main virevolte aux côtés de celle de Grégory Grosjean. Dont le pied, non sans humour, figurera un partenaire désastreux de Gisèle: un louper au rayon des amours heureux. Si la pièce semble portée par le couple danse-image, reflet d'une alliance entre une chorégraphe et un cinéaste – qui partagent leur vie au-delà de leur art –, le duo de danseurs en est aussi un moteur. La figure du couple, dont le propos questionne la dualité, est-il essentiel pour les deux créateurs? C'est dans le collectif – là où il y a le plus d'amour, note Jaco Van Dormael – qu'ils ont puisé leur union inventive, dans un travail de bon aloi avec les techniciens du spectacle.

Sur le plateau aménagé de tous côtés, ils sont là, déjà, pendant que le public prend place. Une bande d'une dizaine: décoratrice, éclairagiste, caméraman, encadrant la danseuse et le danseur. Ceux de l'ombre sous la lumière. Ils s'affairent, s'unissent, un bras sur l'épaule, telle une mêlée de sportifs soudée avant d'affronter l'adversité. Vêtus du noir de rigueur que porterait un marionnettiste ou du tablier d'un cuisinier prêt à nous concocter un met inédit, ils s'apprêtent à nous livrer une tranche de vie, entre onirisme et réalisme.

GOÛT D'ÉPHÉMÈRE

Là se joue le théâtre dans le *making of* du film, celui d'une troupe sur scène incarnant son propre rôle. Ce sont eux les comédiens de *Kiss & Cry*, pièce chorégraphique autant que cinématographique, et donc quelque peu théâtrale, qui façonnent sous nos yeux curieux les rouages de la création, et pas seulement artistique. Car on y parle aussi de naissance, et de disparition. Son écriture se refait tous les jours, confient ses créateurs. Un goût d'éphémère qui épouse le tempérament des amours de Gisèle.

Côté cour, lorsque naît la lumière des premiers instants, du haut d'une table de cuisine – celle de Michèle Anne de Mey et de Jaco Van Dormael –, un arbre de cinq centimètres peuple un univers nu que viendront combler des corps en figurine. Comme au bord du précipice, sur le fil, l'arbrisseau semble sur le point de basculer. Fragiles elles aussi, les mains des interprètes vacillent. Entonnent le jeu sensuel, parfois amnésique, d'un ballet érotique. Les silhouettes humaines évoquées s'apprivoisent, se cabrent, se repoussent. S'attirent en s'aimant. Le pas timide d'un index glisse à la rencontre d'une bribe de peau, du majeur prend appel, s'élance à l'assaut de l'être désré, l'emboîte, puis l'escalade.

Ces conquêtes galantes qu'on observe à distance dans l'instant, tandis que l'objectif de la caméra les frôle, hypnotisent le regard, rivé sur l'écran de cinéma où, par un effet de loupe, ces pouces dansants avivent le corps entier de l'être courtisé. Etrangement, étonnamment, la prouesse de la dextérité dessine des contours inexplorés. Dans *Kiss & Cry*, elle use des vertiges du cœur. Ne disait-on pas plutôt que les mains sont le reflet de l'âme? L'oeil, lui, demeure éberlué.

[1] A laquelle nous assistons à l'invitation de l'ADC.

LE TEMPS

Spectacle Jeudi15 novembre 2012

L'amour fou, au doigt et à l'œil

Par Alexandre Demidoff de retour de Bruxelles

Le cinéaste Jaco Van Dormael et la chorégraphe Michèle Anne De Mey signent une folle saga digitale. Les deux artistes belges marient cinéma et danse. Leur prodige est à l'affiche dès vendredi à Genève

Les histoires d'amour sont des légendes. Ses protagonistes en brodent l'origine, font défiler dans la mémoire ses guipures, récrivent le détail qui console de l'ensemble. La légende tient lieu de dividende, quand la fortune est passée. Kiss and Cry, dès vendredi au Bâtiment des forces motrices à Genève, répand l'encens de cette légende. Avec ce spectacle, le cinéaste Jaco Van Dormael et la chorégraphe Michèle Anne De Mey construisent un mausolée pour amants, sauf que ce mausolée est traversé par un train électrique emprunté au Père Noël; habité par des personnages Playmobil; balayé par des doigts butineurs, de ceux qui arrachent des larmes sur les claviers.

De quoi parle-t-on? D'une pièce qui, créée au printemps 2011 à Charleroi, ne cesse de tourner à travers le monde. Au cœur de cet engouement, ce que Michèle Anne De Mey et Jaco Van Dormael, deux artistes belges unis à la ville et à la scène, appellent la «nanodanse». Qu'entendent-ils par là? Une pièce pour phalanges, figurines, caméra fureteuse et grand écran. En préambule, la scène roucoule, de rossignols en mésanges. La nuit enveloppe encore Gisèle, l'héroïne de Kiss and Cry. Elle a 100 ans, elle a 20 ans, elle n'a pas d'âge, mais se rappelle treize secondes qui ont fait de sa vie une romance. Une nuit dans un wagon, le cahot la jette contre un inconnu, leurs doigts s'entremêlent et cette pression la marque à jamais. Désormais, elle cherchera ces mains partout.

Un peu cucul? Non, joli comme une comptine. Mais voici que sous nos yeux paradent un soupirant à genoux, une exaltée sur pointes. Des violons à chiffonner le ciel accompagnent leurs pas de deux. Ces héros sont en vérité les mains de Michèle Anne De Mey et du danseur Grégory Grosjean, filmées en direct sur un plateau miniature – moins d'un mètre à vue de nez – et projetées sur l'écran.

Pourquoi cet engouement, alors? Parce qu'ici, des artistes éprouvent le vertige de l'illusion. Ils testent un accessoire; exploitent une matière, sable ou eau; conçoivent leurs épisodes comme autant d'installations miniatures, œuvres volatiles que la caméra sublime en paysage. Ils font feu de toutes les ficelles, tout à leur métier d'ombres. Leur gloire? Composer un objet à facettes où tout se tient, le texte de Thomas Gunzig, la mise en scène de Jaco Van Dormael et les pas chassés de l'index et du majeur. Les doigts énamourés de Gisèle ne font-ils pas écho à la facture du spectacle?

Ce qui s'exalte, c'est le double jeu: le truc est exhibé, mais il n'éteint pas le sortilège. L'exécutant agit, tête froide, mais la fiction palpite, appelée autant par le geste imparable de l'interprète que par le désir du spectateur. Kiss and Cry abuse parfois de la séduction. Mais touche parce qu'il joue sur ce ressort de toujours, ce ressort qui est l'enfance du théâtre: être ébloui et comprendre d'où ça vient. On admire la technique: ces doigts effilés qui tournoient sur une plaque de glace, le temps d'une virtuosité de patin; ces mains qui batifolent sur un trapèze, pour faire vivre une passion d'acrobate;

mais aussi cette humanité miniature figée sur une banquise, menacée par une crevasse. Car c'est de cela qu'il est question: des fantômes qui restent quand le bal du désir est passé; de ces amis disparus qui errent dans le château ambulant de nos mémoires; de ces amours qui clapotent en murmures. Il y a soudain cette glace qui crisse et s'ouvre sous les pieds de Gisèle. Un trou noir, celui où s'engouffrent carnet Moleskine, agenda et éventail. Parfois, une formule chasse le spleen: «L'amour est comme une râpe à fromage. Pour le fromage, c'est bien. Pour le reste, ça ne sert à rien.»

Kiss and Cry est un requiem. D'un chapitre à l'autre, une vieille dame fait le guet dans sa maison. Une girafe meurt dans un jardin dévasté. Un homme, une femme s'aiment à une fenêtre. Des mains jouent les consolatrices. Le Marquis de Sade, qui n'est pas un sentimental, écrit dans Aline et Valcour ou le roman philosophique: «Sur les traits que ma main trace, le chagrin coule malgré moi.» Il y a quelque chose de cet ordre-là dans cette saga digitale. Avec, en guise de clarté, la fantaisie de Jaco Van Dormael et de Michèle Anne De Mey. Ils ont fomenté un début de fable dans leur cuisine, posant ici et là les jouets de leurs enfants. Puis ils ont appelé des amis. La suite s'est inventée dans leur grenier. Gisèle est une femme-araignée. Sa toile est une fête.

Kiss and Cry, Genève,
Bâtiment des forces motrices,
du 16 au 18 novembre,
ve et sa à 20h30, di à 18h. 1h20. Billetterie: www.adc-geneve.ch

LE TEMPS **© 2013 Le Temps SA**

La TRIBUNE DE GENEVE
Katia Berger
7 décembre 2012

Critique

Katia
Berger

Mordu
★★★☆☆

L'art brut version dansée

La psychiatrie du XIXe siècle internait pour érotomanie les sujets, surtout féminins, atteints de l'«illusion délirante d'être aimés». Ce fut le cas de Jeanne, enfermée à l'asile de Saint-Anne dans les années 30, et dont le médecin a conservé les innombrables lettres d'amour qu'elle lui adressait quotidiennement.
Jeanne a Benoît dans la peau. Elle a «besoin de son odeur, de sa consistance». Elle «se masturbe pour s'imaginer qu'elle fait l'amour avec lui». Elle «écrit de la main gauche parce qu'elle s'est trop servie de la droite». Aux yeux de cette mystique, «le Christ érotise tout». Bref, Jeanne est animée d'un amour fou.
Fou au sens clinique. Ce qui vaut à ses écrits d'entrer dans la catégorie de l'art brut, cette production obsessionnelle propre aux aliénés les plus créatifs. Et ce qui vaut à *Mordu* d'intégrer certaines particularités de l'art brut. La répétition, par exemple – la danseuse Prisca Harsch (une passionnée des passions amoureuses, comme en témoigne son *Humperli* créé en 2008) réitère ainsi au sol les mouvements lents ou nerveux, toujours ritualisés, de son coït imaginaire. Ou l'accumulation: le sculpteur Martin Rautenstrauch amasse parallèlement les volumineux objets dont il se servira pour construire en temps réel un édifice qui finira par saturer l'espace.
Les deux artistes n'interagissent à aucun moment. Leur rencontre est aussi impossible que l'est le désir de Jeanne. Mais leurs actes se répondent en scellant ce que la pièce a de plus beau, quand les jambes ouvertes dressées vers le ciel riment notamment avec les échelles triangulaires érigées par le plasticien. Quand les vrilles du bassin imitent les tours d'écrous. Ou quand les soupirs éperdus font écho à ceux de l'effort manuel.

Salle des Eaux-Vives, rue des Eaux-Vives 82-84, jusqu'au 9 déc., rés. 022 320 06 06, *www.adc-geneve.ch*

LE TEMPS
Alexandre Demidoff
8 décembre 2012

Les petites morsures d'une érotomane

Par Alexandre Demidoff

La chorégraphe Prisca Harsch et le plasticien Martin Rautenstrauch s'inspirent des mille et une lettres d'une érotomane prénommée Jeanne et signent à Genève une pièce aussi méditative que belle

Ça, la petite Jeanne ne l'aurait jamais imaginé. Qu'un jour, une danseuse jouerait sa vie; qu'un jour, sa misère serait la lumière de nos nuits; qu'un jour encore, sa folie serait un cérémonial énigmatique, un escalier dressé vers le ciel faute de mieux, une liturgie au cas où Dieu aurait des oreilles. Non, Jeanne ne pouvait qu'ignorer cette postérité, celle que lui offre ce week-end encore la danseuse Prisca Harsch et le plasticien Martin Rautenstrauch dans Mordu, à la Salle des Eaux-Vives à Genève.

Comment aurait-elle su, la petite Jeanne, que sa vie est une ligne de force? Dans les années 1930, elle est enfermée à Sainte-Anne; elle a le corps gauche et une main obsédée qui quête le plaisir, une autre qui prolonge l'extase dans des petits mots, murmures des murs adressés à son médecin. Elle voudrait tant qu'il soit à elle, qu'il la possède, alors elle lui écrit, trois cents lettres au quotidien. De ce mausolée de papier, Prisca Harsch et Martin Rautenstrauch ont voulu faire le théâtre d'un désir.

Epanchement? Non. Géographie. C'est-à-dire naissance d'un espace. Mordu procède d'une tension entre deux mouvements. Sur un plateau miniature tapissé de blanc, Prisca Harsch s'abandonne à la volupté, jambes écartées, visage effacé. Martin Rautenstrauch, lui, dresse des échelles qui forment bientôt une tour. Rien à voir avec Jeanne? Non, rien. Sauf la solitude à l'œuvre, sauf l'obsession du geste juste, sauf l'absence au monde. Mordu n'illustre pas, il libère un courant – érotique, vital – il le transfigure en cérémonial sans objet apparent, en paysage brut, c'est-à-dire très sophistiqué.

Sur sa planche, Prisca Harsch est à présent submergée par les lettres de Jeanne. Elle les lit au hasard, les glisse par paquets sous son pull et la voici engrossée par elle-même. Puis elle revêt une robe nuptiale et dans un chant fauve épouse le rêve de la petite Jeanne, qui n'aurait jamais imaginé ça, que sa fureur d'amour deviendrait poème.

Mordu, Genève, Salle des
Eaux-Vives, sa à 19, di à 18h;
rens. et loc. adc-geneve.ch; 1h

Journal de l'ADC

Choix d'extraits :

- avant première de Marco Berretini, *iFeel2*
- avant-première de Sylvie Guillem dans le cadre de Steps
- avant-première de Marie-Caroline Hominal, *BAT*
- dossier sur la reprise
- focus pavillon de la danse

iFeel2 **— du 31 octobre au 11 novembre —** **Marco Berrettini** se lance dans un duo, ou mieux, une battle, avec **Marie-Caroline Hominal**. Une confrontation déchaînée pour raconter un certain monde en devenir.

Marie-Caroline Hominal
et Marco Berettini
Photo : Christian Lutz

Repères biographiques
Marco Berrettini est champion allemand de danse disco en 1978. Il se forme à la London School of Contemporary Dance, à la Folkwangschulen Essen. Il étudie l'ethnologie européenne, l'anthropologie culturelle et les sciences théâtrales à l'Université de Francfort et monte parallèlement sa compagnie *MELK PROD avec laquelle il crée une douzaine de spectacles, dont les plus récents, *iFeel* (2009) et *Si Viaggiare* (2011).

iFeel2 création
Direction artistique et conception : Marco Berrettini
Interprétation : Marco Berrettini, Marie-Caroline Hominal et Samuel Pajand
Musique : Summer Music
Scénographie et lumières : Victor Roy
Costumes : *MELK PROD.

Salle des Eaux-Vives
82-84 rue des Eaux-Vives
1207 Genève

du 31 octobre au 11 novembre
à 20h30
samedi à 19h, dimanche à 18h
relâche lundi et mardi

Rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation du jeudi 1er novembre

Billetterie www.adc-geneve.ch
Service culturel Migros

Ils parlent de cette collaboration depuis quatre ans. Pendant quatre ans ils se rencontrent, discutent et écrivent un texte sur la beauté qui va courir le long de cette pièce aux entrées multiples qu'est *iFeel2*. Ils s'échangent des livres, commentent *Tu dois changer ta vie* de Peter Sloterdijk. Du philosophe allemand, ils apprécient la manière d'appréhender le monde à rebrousse-poil : pourquoi la philosophie depuis les Grecs axe-t-elle sa pensée autour de la mortalité de l'homme, de sa finitude, son destin, son néant ? Pourquoi ne l'ancre-t-elle pas dans la vision d'un être naissant à qui rendre sa puissance ? De cette pensée, Marco Berrettini et Marie-Caroline Hominal font œuvre en reprenant le fil de la création.

Dans l'œil du panda

La scène est une forêt originelle, loin de l'Eden et de la confrontation des sexes, une forêt sans référence biblique ni péché, où se retrouvent toutes les plantes et créatures. Parmi elles se fondent et se distinguent à peine deux danseurs. Incontaminés encore, ils laissent les choses venir à eux et dicter leurs mouvements. Sur une partition de soixante minutes réalisée par Summer Music à partir de chansons de Marie-Caroline Hominal, Marco Berrettini et Samuel Pajand, les tableaux s'enchaînent et se déchaînent. Le duo ne fait pas couple, mais s'inspire des battles de hip hop. Les corps forgés par des tempi musicaux différents s'affrontent dans des défis organiques et référencés. On voit le chaos se faire et se dissoudre, un ordre réapparaître et se défaire comme un état des lieux de l'évolution du monde.

Dans les semaines qui précèdent leur première répétition, au printemps dernier, ils ont passé en revue les thèses sur l'évolution. Un panda les observait, et il était question d'inviter sur scène l'emblématique animal des créationnistes, l'énigmatique phénomène dont les frasques existentielles viennent prouver l'inadaptabilité à la société contemporaine : ses fausses couches, dépressions, suicides, homosexualité tardive et infanticides décousent tous les conforts théoriques. Evolutionnisme, créationnisme, gnose, tout est convoqué dans la réflexion, rien n'est retenu par facilité. L'inconfort a joué dans la rencontre de ces deux danseurs-là.

Car *iFeel2* s'est décidé sur l'affinité des interprètes. Pourtant, leurs formations, respectivement classique et disco, leurs univers musicaux, leurs références plastiques et littéraires ont gravé dans le corps de chacun une mémoire que tout distingue. Reste qu'ils partagent la même curiosité d'aller voir au-delà des cercles de pensées et de mettre en jeu leurs corps pour en laisser lire l'enthousiasme et la discipline. Une condition pour revenir à l'origine (du mouvement, du monde).

Hélène Mariéthoz

6000 miles away — **le 12 avril au BFM — Sylvie Guillem** ouvre le festival Steps avec trois pièces commandées à des chorégraphes qu'elle chérit. Alexandre Demidoff, veinard, l'a rencontrée à la Haye

William Forsythe et Sylvie Guillem pendant la création de *Rearray* — Photo : Gilles Tapie

Dans le vent du nord, une étoile. Il bruine en bourrasques sur La Haye, en cette fin janvier. Les vélos titubent, les arbres branlent, Sylvie Guillem, elle, se concentre, thé vert, kiwi et banane à portée de main, dans sa chambre d'hôtel. Ce jeudi soir, elle ouvrira le Holland Dance Festival, au Lucent Dance Theatre. La salle bourdonnera, d'élans et de tendresse, comme partout en Europe, à chaque fois qu'elle danse. Depuis ce jour de 1984 où Rudolf Noureev fait d'elle son Odette/Odile, elle est révérée. *Le Lac des cygnes* est une eau de jouvence.

Les balletomanes, comme les amateurs d'opéra, célèbrent le talent. Leurs nuits sont sacrées, hantées par des héros et des héroïnes dont ils tressent la légende. Sylvie est miraculeuse, quand elle danse pour Bob Wilson *Le Martyre de saint Sébastien*. Sauvageonne quand elle claque la porte de l'Opéra de Paris, dont elle est l'infante adulée. Nomade et princière quand elle rejoint, à 25 ans, le Royal Ballet de Londres. Mais aussi cavalière quand elle se met à nu dans Le Monde 2, en une du magazine. Elle y expose sa mécanique, sa musculature souple d'enfant prodige de la gymnastique. Elle y parle aussi de Pilar, sa grand-mère catalane adorée qui l'a élevée, de son père Joachim qui n'allait pas à l'opéra et de sa mère Jeannine, professeure de gymnastique.

Sous ses chaussons, les épithètes se ramassent en bouquets, comme les roses dans sa loge. C'est cette Sylvie Guillem que les festivals convoitent — Steps en a fait sa tête d'affiche — comme un signe de distinction, un gage de noblesse. L'artiste n'entretient pas son mythe, elle aspire à la surprise de la forme, au tête-à-tête avec des créateurs a priori étrangers à son monde, comme le chorégraphe anglo-indien Akram Khan ou l'Anglais Russel Maliphant.

La barre très haut

A La Haye, Sylvie Guillem va tenir sa promesse. Elle nous le confiera plus tard : plus les années passent, plus le trac est grand. Si elle n'était pas à la hauteur ? Elle présente *6000 Miles away,* trois pièces qu'elle a choisi de faire résonner ensemble : deux dans lesquelles elle danse, *Rearray* de William Forsythe et *Bye* de Mats Ek, une troisième, *27'52''* signée Jyri Kylian. Ce triptyque est l'hommage de la danseuse à ses maîtres : en 1987, alors qu'elle est encore à l'Opéra de Paris, elle danse pour un jeune chorégraphe aussi déstabilisant que captivant, William Forsythe ; sous les ordres de Mats Ek, elle a été une Carmen broyeuse de garçons et fumeuse de cigares.

Parce que *6000 Miles away* est une histoire de fidélité, c'est aussi un miroir à reflets capricieux. Pas une image, non. Mais un théâtre corporel à multiples détentes. Dans *Rearray*, elle et son partenaire Massimo Murru (étoile à la Scala de Milan) déchirent la nuit industrielle voulue par Forsythe. Elle et lui en jean, t-shirt, comme des fugueurs dans la jungle de la ville. Des cordes tremblent, un piano mêle sa douceur à la vibration. Pas d'épanchement pourtant. Mais un pas de deux sec et implacable de précision. Il arrive que la sensualité soit cérébrale. Ce qu'on voit, ce sont deux félins efflanqués qui joutent à distance, inventent des accords provisoires et se fondent, en apothéose, dans un même mouvement.

Sylvie Guillem s'y montre en styliste, préoccupée d'abord par les figures de l'art, fussent-elles austères. Tout autre vision avec *Bye* de Mats Ek, cet artiste qui chérit le drame et sait lui donner un corps — de folie, parfois. Ce qu'on entend d'abord, c'est Beethoven, une sonate pour piano jouée par Ivo Pogorelich. Ce qu'on découvre ensuite, sur une boîte en forme de fût, c'est un œil en gros plan, puis un visage, celui de l'interprète. De ce catafalque dressé vers le ciel surgit bientôt une main, celle de Sylvie Guillem, main de naufragée peut-être, de fantôme qui cherche à échapper à la vague sombre de l'oubli.

Bye est une élégie virtuose, le roman d'une résurrection. Comme aspirée par le piano de Pogorelich, Sylvie Guillem s'échappe du pays des ombres. Jupe canari, chemisier de printemps, elle s'épanouit comme Alice dans le jardin de ses merveilles, enchaîne les sauts, les écarts de trapéziste, diablesse et enfantine, plus diablesse qu'enfantine en fin de compte. La beauté de la pièce est là : l'artiste épouse la musique ; son corps est un clavier intempérant. A la dernière note, le public l'ovationne debout. Dans la nuit de La Haye, l'océan est un souffle. Une étoile vient de passer.

Sylvie Guillem en travail dans son studio — Photo : Lesley Leslie

Repères biographiques
Sylvie Guillem, d'abord gymnaste de compétition, est formée à l'école de danse de l'Opéra de Paris. Elle est nommée en 1984 Etoile par Rudolf Noureev à l'issue de son premier *Lac des cygnes*, à dix neuf ans. Elle danse tous les rôles principaux du répertoire classique avec l'Opéra de Paris, qu'elle quitte en 1988 pour rejoindre le Royal Ballet de Londres. Elle crée également plusieurs chorégraphies de Maurice Béjart, Mats Ek, William Forsythe, Russel Maliphant, Akram Khan.

Rearray
Chorégraphie : William Forsythe
Musique : David Morrow
Costumes : William Forsythe
Concept lumière : William Forsythe
Réalisation lumière : Rachel Shipp
Danseurs : Sylvie Guillem
et Nicolas Le Riche

27'52"
Chorégraphie : Jirí Kylián
Musique : Dirk Haubrich
(composition nouvelle qui se base sur deux pièces de Gustav Mahler)
Décor : Jirí Kylián
Costumes : Joke Visser
Lumière : Kees Tjebbes
Première : 21 février 2002,
Lucent Danstheater,
Den Haag NDTII
Danseurs : Aurélie Cayla
et Lukas Timulak

Bye
Chorégraphie : Mats Ek
Musique : Ludwig van Beethoven
Piano sonata Op. 111,
Arietta Recording interprétée
par Ivo Pogorelich
Décor et costumes :
Katrin Brännström
Lumière : Erik Berglund
Filmographie : Elias Benxon
Danseuse : Sylvie Guillem

adc — Bâtiment des Forces Motrices
Dans le cadre de Steps,
festival de danse du Pour-Cent culturel Migros
le 12 avril à 20h30
Location Service Culturel Migros Genève / Stand Info Balexert / Migros Nyon La-Combe

BAT — **du 2 au 12 mai — Marie-Caroline Hominal** balance quelques uppercuts bien référencés dans les stéréotypes de la représentation chorégraphique

Photo : Frédérik Lovino

Repères biographiques
Marie-Caroline Hominal a suivi une formation à la Schweizerische Ballettberufschule à Zurich puis la Rambert School of Ballet and Contemporary Dance à Londres où elle intègre la National Youth Dance Company. Elle est ensuite l'interprète entre autres de Gilles Jobin, Giselle Vienne ou encore La Ribot. Elle initie son propre travail en 2002. Elle crée *Fly Girl* (2008), *Yaksu Exit Number 9* (2010), *Voice Over* (2011) et *Duchesses* (2009) avec François Chaignaud. MCH produit également des vidéos et des performances, dont *Patricia Poses by the Pop Machine* présenté à La Bâtie – festival en 2011.
www.madmoisellemch.com

BAT création
Conception et chorégraphie : Marie-Caroline Hominal
Performeurs : Jérémie Canabate et MCH
Texte *Dialogue des Morts* : Marvin Victor
Autre texte et vidéo Untertitel : MCH
Animation vidéo : Jérome Seewer
Scénographie : MCH
Musique originale et design sonore : Clive Jenkins
Création lumière : Jonathan O'Hear

adc — Salle des Eaux-Vives
du 2 au 12 mai à 20h30
samedi à 19h
Relâches dimanche, lundi et mardi
Rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation du jeudi 3 mai
Billetterie : www.adc-geneve.ch
Tél. adc : 022 320 06 06
Service culturel Migros / Stand Info Balexert / Migros Nyon La Combe

Les créations de Marie-Caroline Hominal sont comme certaines chansons : elles portent en elles leur époque du tout à l'image iconique mise en abyme et une intemporalité. Cette dernière laisse sourdre la force tellurique des animalités et émois anciens. Avec *BAT*, l'artiste travaille sur le camouflage, le passage d'un état de corps à l'autre en pointant le vêtement, la perruque arborescente, comme embrayeur de mouvements.

Dans sa chanson de gestes, il y eut d'abord l'ère de l'extimité, de la surexposition du moi scénique jouant parodiquement de sa toute-puissance martiale, boxant un réel ombré de failles. La « Bat Girl » s'exhibe alors avec autant de violence que de dérision face à un certain répertoire. Ainsi son *Fly Girl* la découvre en chaussons de ballerine, demi pointe, que prolonge un haut, façon théâtre aux armées. *Voice Over* lui permet ensuite de réactiver les grands écarts du ballet pantomime *Giselle*.

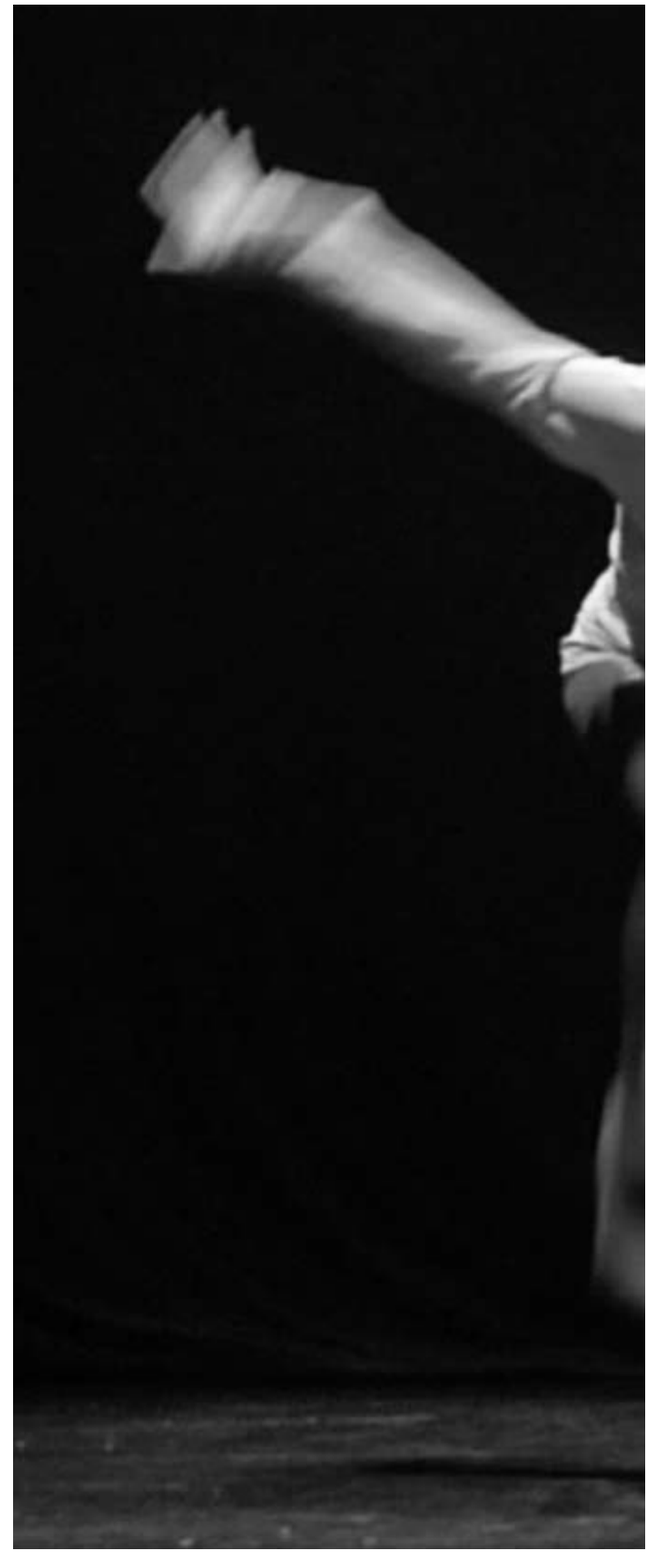
A contrario, *BAT* s'annonce comme un pari sur l'anonyme, la dissimulation, la disparition. Les corps pris en charge par la chorégraphe et interprète s'approprient librement, aléatoirement, des signes culturels codifiés venus d'univers croisant la boxe, les arts plastiques, la mode, la guerre, la catastrophe et le forain. Le désir originel est d'aller au-delà d'un stéréotype de la représentation du corps et donc du chorégraphique. Ainsi la figure du clown triste, affaissé en lisière de *burn-out*, dont les postures et le vertige du masque étrangement grotesque emprunte moins à Cindy Sherman qu'à Ugo Rondinone et au divertissement disneyen savamment subverti. Le visage entouré d'une corde suscite la désorientation chez l'interprète. De manière plus prégnante qu'une campagne imagée d'Amnesty International, il sait dire l'anonymisation d'une anatomie violentée.

Danse avec les coups

L'écrivain haïtien prodige Marvin Victor, auteur de l'halluciné et joycien roman, *Corps mêlés*, sur le tremblement de terre insulaire et la perte totale des repères qu'il suscite, est convié ici à ressusciter les chimères vocales présentes dans *Voice Over*. En traversant l'espace d'un salon, Hominal dialogue alors, en mode apaisé, avec les revenants Riccardo, Andrew et Bobby, ses amis virtuels qui circulent dans la vie comme on glisse dans la mort. Entre délire et nostalgie, un texte dense, onirique et baigné de la beauté tragique d'un monde en déréliction fait ainsi face à une partition chorégraphique voulue d'une extrême physicalité. Confronté à un être qui joue autant du vacillement que du déséquilibre et de la déstructuration posturale, BAT installe l'anatomie en action d'un athlète. Issu d'une prestigieuse lignée pugilistique romande, l'homme s'adonne au *shadow boxing*, comme à l'entraînement. « Le boxeur, c'est à mes yeux : la précision, l'intensité, la rigueur, le frontal, le combat, la solitude, alors que moi, en parallèle, je suis dans le chaos, la confusion, le désordre, la couleur, la fragmentation. » Tour à tour nue, canine ou serpentine, déglinguée sur hauts talons, en pose néoclassique rapatriant le bodybuilding ou le visage encordé, la « Bat Girl » tuile et vampirise les *bodymade* qui invitent à déconnoter le corps et déhiérarchiser ses représentations.

L'artiste s'est souvenue des écrits brechtiens. Ceux qui puisent dans la boxe, un microcosme du show de la société capitaliste et de son habileté à écouler des corps sur le marché devenus produits manufacturés. Donner et encaisser des coups. Tout l'art débondé par l'artiste, entre figures de corps combattants ou défaits et amorces de fictions mêlant la philo et la danse énergique qu'est le *Jumping Jack*, tient dans ce mouvement qui épouse l'errance et la métaphore de toute vie.

Bertrand Tappolet



Dossier La reprise

En France, la tendance au retour sur œuvre se caractérise par un engouement pour la danse des années quatre-vingt. En Suisse, la danse contemporaine est encore jeune et l'on parle plus volontiers d'un retour des années nonante. Preuve en est : la saison chorégraphique de l'adc compte deux reprises (*A+B=X* de Gilles Jobin, *De l'air et du vent* de Pierre Droulers) et une recréation (*Monteverdi Amours baroques* de Noemi Lapzeson).

Les théâtres comme le public en sont friands, mais la nostalgie n'explique pas tout. L'impact laissé par certaines pièces est plus fort qu'on ne le croit. Hier percute aujourd'hui, comme en témoigne cette spectatrice à la sortie d'*A+B=X* en octobre dernier à la Salle des Eaux-Vives : « Cette pièce m'avait marquée il y a quinze ans et j'avais hâte de la redécouvrir. Au fur et à mesure, tout m'est revenu en mémoire, le nu ambivalent, les baskets, la musique des Young Gods, les lèvres de Franco B, mes sentiments d'alors, l'ambiance dans le foyer du théâtre. »

Alors, madeleine proustienne, quête de la trace ou constitution d'un répertoire ? Pour le *Journal de l'adc*, Rosita Boisseau, journaliste de danse pour le quotidien *Le Monde*, se penche sur cette bombe sentimentale qui emballe public et programmateurs.

En écho à ce regard français, quatre chorégraphes genevois — Noemi Lapzeson, Gilles Jobin, Foofwa d'Imobilité, Guilherme Botelho — reviennent sur les raisons qui les ont conduits à reprendre ou se retourner sur une ancienne pièce. Notre dossier.

1982 : Pascal Gravat, Mathilde Altaraz et Jean-Claude Gallotta dans *Daphnis é Chloé* — Photos : Guy Delahaye

A la recherche des pas perdus

Souvenir. C'était en 2007. Sur le plateau du Théâtre national de Chaillot, à Paris, le chorégraphe Jean-Claude Gallotta proposait une nouvelle lecture de son ballet-fétiche *Ulysse*, créé en 1981. Cette version intitulée *Cher Ulysse* envoyait un courrier urgent au héros de la mythologie grecque pour lui confier combien tout avait changé depuis le début des années quatre-vingt. Et de fait, quelle étrange affaire que ce périple au pays d'Ulysse. Jamais depuis fort longtemps on n'avait ressenti un tel sentiment de beauté et de gentillesse curieusement entremêlées, un tel élan de lyrisme et de joie. Cette bombe sentimentale contenait une danse au dynamisme enlevé dont les multiples trajets galopaient sur les traces encore chaudes d'une jeunesse pourtant bien loin. Un vrai coup de soleil en hiver !

Cette saveur des années quatre-vingt, que l'on retrouvait par hasard grâce à cette reprise, libérait un flot d'émotions vives et nostalgiques. En réalité, on avait oublié. Oublié la joyeuse et belle danse de ces années-là ! D'un coup, on prenait la mesure du temps passé et de l'évolution de l'art chorégraphique, des changements profonds qui avaient bouleversé les plateaux depuis trente ans. Changements d'essence, de cap, de tons, la danse contemporaine, et plus généralement le spectacle vivant, se sont mis au diapason d'une époque anxiogène, colorée du noir de tous les conflits mondiaux et de la crise, au risque d'y perdre son teint de jeune fille.

Le tourbillon de la vie

Cinq ans après. Le nombre de pièces des années quatre-vingt remises au goût du jour par les chorégraphes se multiplie aux affiches des théâtres. Mais encore, ces spectacles cartonnent et remplissent les salles. Logique. Le choc visuel et émotionnel de ces œuvres directes et jouissives qui « dansent pour de vrai » remplit le contrat de confiance du spectateur avec l'art chorégraphique comme il faut s'y attendre. Mais encore, il redonne à la danse comme principe de vie sa place pleine et entière dans l'imaginaire du public. De qui, de quoi, s'agit-il ? Citons quelques-unes des pièces qui font parler d'elle et avec raison. Recréé en 2011, *Daphnis é Chloé*, trio chorégraphié par Jean-Claude Gallotta en 1982, est reparti pour un tour de grand huit amoureux. *Pudique Acide/Extasis*, duo conçu et dansé par Jean-François Duroure et Mathilde Monnier en 1984 et 1985, connaît depuis juin 2011 un succès public épatant. Il a même battu les records de durée au Théâtre de la Cité internationale, à Paris, qui le présente durant vingt jours. La reprise de *Welcome to paradise*, somptueux duo conçu en 1989 par les chorégraphes Joëlle Bouvier et Régis Obadia, interprété aujourd'hui par les danseurs du Ballet de Lorraine, tourne sans discontinuer. Très attendu, à l'affiche de la Grande Halle de la Villette, en juin, *Panorama* de Philippe Decouflé, dans lequel ce chorégraphe populaire remixe quelques-uns des meilleurs extraits de ses spectacles depuis les années quatre-vingt. Ces pièces s'annoncent d'ores et déjà comme les succès de diffusion de la saison 2011-2012.

> Dans un contexte économique difficile, programmer des succès annoncés est une aubaine

Car les directeurs de théâtre ne se font pas prier. On les comprend. Alors qu'ils s'arrachent les cheveux dans un contexte économique de plus en plus difficile pour remplir les salles en multipliant par exemple les actions culturelles auprès des publics — chose qui n'existait même pas dans les années quatre-vingt, — programmer des succès annoncés est une aubaine. « Je n'ai pas même pas besoin de décrocher mon téléphone pour démarcher les programmateurs comme j'ai l'habitude de le faire pour les autres spectacles de Gallotta, reconnaît Jean Ripahette, collaborateur de Jean-Claude Gallotta au Centre chorégraphique de Grenoble. Ce sont eux qui m'appellent pour une fois les premiers. Les directeurs de théâtres sont de plus en plus frileux sauf pour les spectacles des années quatre-vingt, devenus de véritables produits d'appel comme on dit, et qu'ils créditent les yeux fermés. » Même ton chez Anne Fontanesi, chargée de production et de diffusion des spectacles de Mathilde Monnier au Centre chorégraphique de Montpellier. Elle précise que « la reprise de *Pudique Acide/Extasis* a même donné envie à ceux qui n'avaient jamais programmé Mathilde Monnier. »

La danse fait son best-of

A peine *Pudique Acide/Extasis* et *Daphnis é Chloé* étaient-ils recréés qu'ils accrochaient des dizaines de dates de tournée. Lorsqu'on sait que la moyenne de diffusion en France — autour de dix représentations par an — baisse de plus en plus, le phénomène vaut d'être noté. Evidemment, il s'agit aussi de pièces mythiques et historiques signées par des personnalités de ce que l'on a appelé la nouvelle danse française. Ce retour sur un moment-clef de l'histoire de la danse — la naissance d'un mouvement qui a bouleversé la donne et essaimé dans le monde entier — explique aussi le plébiscite de ces spectacles. Il est aussi un argument de poids auprès du public. Les jeunes ont envie de connaître ce dont on leur a parlé, les plus âgés sont

ravis de revoir des œuvres qui les ont marqués. A l'affiche de la Scène nationale de Mâcon, Laurence Terk, directrice du lieu, historienne de formation, a imaginé un programme « Revival » rassemblant Monnier-Duroure et Bouvier-Obadia. Elle parie sur les années quatre-vingt, patrimoine chorégraphique, pour faire entrer le public dans l'art chorégraphique. Elle brandit les chiffres de fréquentation de son théâtre qui lui donnent raison : en choisissant le répertoire, elle est passée de 50% de spectateurs il y a huit ans à un taux de remplissage de 73 % aujourd'hui pour une salle de 850 places. Qui dit mieux !

Réconfortante, la danse des années quatre-vingt ? Plutôt deux fois qu'une. Optimiste, joueuse, pleine d'appétit, elle est libre et fonce. Du vent dans les voiles et des ressorts sous les baskets, elle a envoyé valser les tutus. Elle s'invente aussi, sans peur, ni tabou, un vocabulaire, une grammaire, un univers. Elle a la foi dans le mouvement, dans l'autre, dans l'amour. Quant à l'avenir, elle l'attend de pied ferme. Des auteurs naissent nommés Dominique Bagouet, Jean-Claude Gallotta, Mathilde Monnier… « Il est clair que l'écriture des pièces des années quatre-vingt se révèle non seulement solide et généreuse mais toujours pertinente, commente le danseur et chorégraphe Jacques Patarozzi, directeur du théâtre de Cognac. A l'époque, le corps était véritablement l'endroit poétique d'où s'exprimaient les artistes. Et ce qu'ils disaient touchait les gens. Aujourd'hui, les propos sont plus froids, plus distants, presque décharnés parfois. Ils font généralement appel à l'intellect en laissant le plaisir sur le carreau. Si le public n'a pas toujours raison, il est clair que la générosité de la danse des années quatre-vingt le touche. Par ailleurs, les rapports humains mis en jeu dans ces pièces font du bien dans une société de plus en plus individualiste. Individualisme dont les œuvres d'aujourd'hui peuplées de personnages solitaires renvoient inévitablement un écho. »

Retrouver ses repères

Flash-back. Au milieu des années nonante, la « non danse » (non au mouvement pour le mouvement, non au décor, non à la musique, non, non, non…), encore appelée danse conceptuelle ou plasticienne, change du tout au tout la donne chorégraphique. Si excitante et pertinente soit-elle parfois dans sa critique de la représentation et de l'art chorégraphique, elle a aussi entraîné une perte des repères du spectateur qui ne sait plus à quoi s'en tenir lorsqu'on lui parle de… danse. Créateur du fameux Concours de Bagnolet, tremplin de la nouvelle danse française dans les années septante et quatre-vingt, Jacques Chaurand, ancien danseur de l'Opéra de Paris, s'insurge contre « les prises de tête dans la danse. » Il pose la question : « Pour quelles raisons la danse contemporaine a-t-elle eu autant de succès ? ». Et y répond : « Parce qu'elle était proche du public, de la vie de tous les jours et des problèmes de chacun. Les spectateurs ont profondément besoin de cette proximité avec l'art. »

Du côté des chorégraphes, les questions du répertoire et de la transmission prennent une autre acuité. Le temps a passé : la question récurrente de l'éphémère de la danse devient plus tranchante. Alors que la plupart des contemporains ont longtemps rejeté les discours patrimoniaux pour se détacher du ballet classique, ils commencent à changer d'avis. La disparition de nombre de figures comme celles d'Anne-Marie Raynaud, d'Odile Duboc, de Pina Bausch et de Merce Cunningham, a mis les artistes le nez sur leur âge et la survie de leur œuvre. Jean-Claude Gallotta, 61 ans, reconnaît qu'il a de plus en plus envie de remonter ses pièces. « Les traces, c'est l'essence de la vie » glisse-t-il. A partir de 2012, il a décidé d'inscrire chaque saison à son programme de travail la reprise d'une pièce de ses débuts parallèlement à une création. Mathilde Monnier, qui avait toujours refusé de remonter ses premiers spectacles, a fini par accepter de transmettre *Pudique Acide/Extasis*. Elle pointe le « besoin de repenser son rapport à l'histoire de la danse plus problématique que celle du théâtre ou de la littérature et d'échapper par ailleurs au marché qui pousse à créer sans arrêt à un rythme très rapide. »

> **Repenser le rapport à l'histoire de la danse et échapper au marché qui pousse à créer sans arrêt à un rythme très rapide**

N'y a-t-il pas effectivement chez les artistes le besoin et le désir, après des dizaines d'années de travail, de revenir à leurs fondamentaux, de retrouver le noyau dur qui les a constitué en tant que chorégraphe et metteur en scène ? Le Flamand Jan Fabre annonce sur le site de sa compagnie le « re-enactment » de ses performances de choc comme *This is theater as it was to be expected and foreseen* (1982) et *The power of theatrical madness* (1984). Ces pièces seront remontées avec des jeunes gens âgés de 22 à 28 ans. C'est la première fois que Fabre se penche sur son passé. Succès en vue.

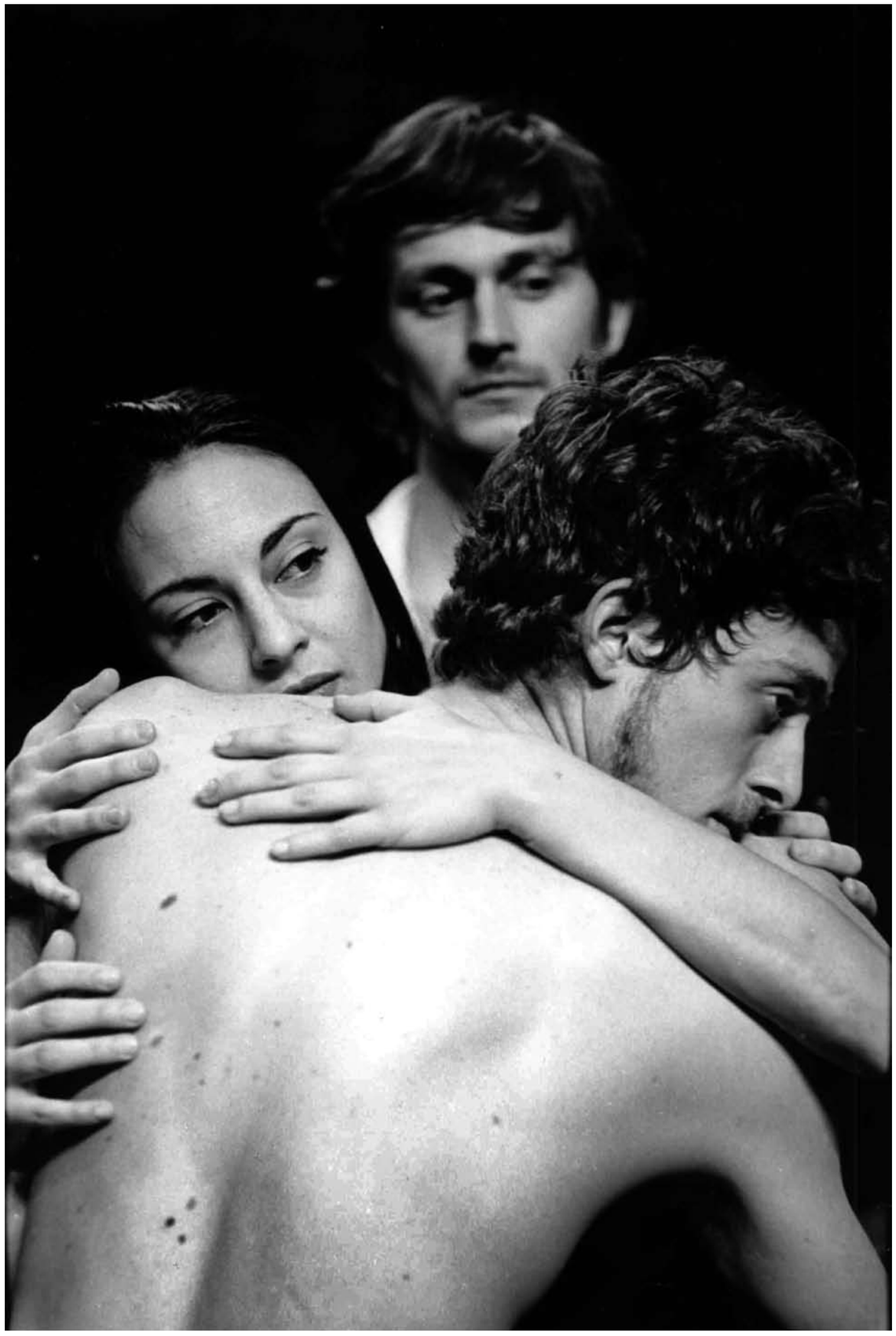
Tendance au repli

D'autres paramètres sont à mentionner. La reprise par le Ballet Royal de Flandre dirigé par Katryn Bennets, ancienne danseuse de William Forsythe, de deux de ses spectacles historiques, *Artifact* (1984) et *Impressing the Czar* (1988), qui résultent d'un changement de régime pour la compagnie de Forsythe. Le nombre insuffisant de danseurs à sa disposition ne lui permet plus de produire ces pièces. Par ailleurs, son évolution artistique vers l'expérimentation et la performance explique sans doute aussi le phénomène. Katryn Bennets l'a donc convaincu de lui donner les droits pour les remonter.

Cette flambée de la danse des années quatre-vingt et du répertoire — certaines voix soulèvent la question de l'épuisement artistique des chorégraphes — exacerbe aussi le problème de plus en plus complexe aujourd'hui de la création et de la diffusion des spectacles. Dans un contexte de crise économique, les jeunes chorégraphes rencontrent des difficultés croissantes pour rassembler des co-producteurs et vendre leurs œuvres, évidemment plus fragiles, moins repérables surtout que celles des années quatre-vingt. En faisant le choix compréhensible mais relativement facile du patrimoine, valeur-refuge comme on dit dans un contexte social de plus en plus précaire et difficile, les programmateurs risquent néanmoins de mettre en péril l'avenir de la danse, de boucher la voie aux essais, aux éclats, aux mises en danger qui font la part belle de l'art. Le répertoire, rassurant, sécurisant car connu d'avance, crispe aussi l'esprit d'aventure du spectateur, son besoin d'être déstabilisé envers et contre tout. Le refuge est souvent un repli.

Sur le front de la nouvelle génération d'interprètes, la danse des années quatre-vingt cartonne aussi. Non seulement, ils ont déjà en soute tous les codes — ils ont souvent appris des extraits de ce répertoire au Conservatoire national supérieur de Paris ou de celui de Lyon — mais prennent d'assaut les auditions. Superbe dans *Daphnis é Chloé* de Gallotta, Francesca Ziviani campe une Daphnis magistrale et piquante. Elle s'était déjà distinguée dans « l'Opération nouvelle vague » (2009), pilotée par le chorégraphe Emilio Calcagno. Ce programme de quatre pièces courtes signées Gallotta, Bagouet, Preljocaj et Larrieu, primées au début des années quatre-vingt au Concours de Bagnolet, offrait un point de vue passionnant sur ce tournant de l'histoire de la danse. Dans la foulée, elle décrocha le rôle féminin de Daphnis. En entrant dans les chaussons d'une danse vieille de trente ans, elle analyse de l'intérieur les changements. « On est vraiment dans une autre époque, un autre corps aussi. Il est plus tonique, droit, presque aérien, avec un sens de l'espace développé, très influencé par le vocabulaire classique. Aujourd'hui, on est dans le sol, le poids, le relâchement et globalement, on travaille beaucoup moins ! Il faut résister et tenir physiquement lorsqu'on interprète Daphnis. Mais qu'est-ce que ça fait du bien ! »

Rosita Boisseau



2011 : Francesca Ziviani, Nicolas Diguet et Sébastien Ledig dans la reprise de Daphnis é Chloé de Jean-Claude Gallotta — Photos : Guy Delahaye

Créateurs romands : reprenons !

propos recueillis par Anne Davier

affiche : Laurent Bonnet — 1990

Noemi Lapzeson

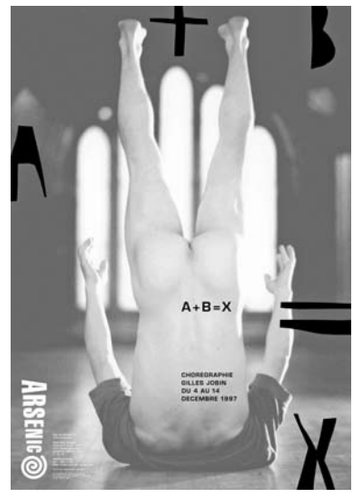
Monteverdi Amours baroques **— créé en 1990, recréé en 2012**
There is another show, you know **créé en 1981, repris et rebaptisé** ***Traces*** **en 1984,**
présenté maintes fois avec de longues interruptions et trois reprises de rôles,
aujourd'hui au répertoire

Reprendre pour transmettre

« Reprendre *Traces*, c'est une manière de transmettre ce que j'ai aimé à des danseuses que j'aime. C'est un solo que j'ai dansé à sa création, puis une vingtaine d'années plus tard avec un autre corps. Je l'ai aussi retransmis successivement à trois danseuses. J'aime la transmission et voir les autres danser. Je pense que certaines pièces doivent être remontées pour rencontrer un nouveau public ou se frotter à une nouvelle époque.

A l'inverse de *Traces*, *Monteverdi Amours baroques* est une pièce de groupe qui marque les débuts de ma compagnie. Je ne la reprends pas telle qu'elle était il y a vingt ans. Je la recrée, avec d'autres danseurs dont certains que je ne connais pas encore et qui s'emparent de cette matière d'une manière nouvelle. Je souhaite quelque chose de contemporain, qui parle d'ici et d'aujourd'hui.

Je ne tiens pas à tout prix à ce qui était. Je n'ai pas le souci du répertoire et je ne retourne pas vers Monteverdi par nostalgie. Au contraire, j'ai peur de *Amours baroques*, c'est une pièce dansée et je ne sais pas si elle correspond encore à notre monde. Ou plutôt, je ne sais pas si je suis encore de ce monde. Si je retourne malgré tout vers Monteverdi, c'est parce qu'il m'émeut. »



affiche : Giorgio Pesce — 1997

Gilles Jobin

The Mœbius Strip **— créé en 2001 au Théâtre de la Ville à Paris, tourné jusqu'en 2004, repris en 2007, aujourd'hui au répertorie de la compagnie.**
A + B = X **— créé en 1997, repris sous forme d'extrait en 2010 puis intégralement en 2011, aujourd'hui au répertoire et présenté dans une même soirée avec** ***Spider Galaxies*****, création 2011**

La reprise contre l'amnésie

« La danse n'existe vraiment que sur un plateau, en direct et avec des spectateurs dans la salle. Remonter des pièces ce n'est pas faire revivre, mais faire vivre plus longtemps. En tant que jeune créateur, l'idée de la reprise me semblait être hors de propos. Maintenant que j'ai une quinzaine de pièces derrière moi, je vois mieux la valeur du travail, qui n'existe pourtant plus que dans la mémoire des spectateurs. Mes pièces font désormais partie d'un patrimoine immatériel !

L'intérêt de reprendre une pièce, c'est de la remontrer telle qu'elle était lors de la création et d'éprouver la différence de perception entre hier et aujourd'hui. C'est aussi donner au public à vivre ou à revivre l'expérience de la pièce en direct, ce que la captation vidéo ne permet que de reproduire partiellement. C'est aussi une manière de faire travailler les danseurs, de les nourrir artistiquement en amplifiant leur perception du langage. *The Moebius Strip*, dont la distribution a été renouvelée plusieurs fois, est une pièce particulièrement formatrice pour les danseurs. Sur une création on est en zone de recherche instable, sur une reprise on peut parler des conclusions auquelles la création nous a amené.

Pour *A+B=X*, j'ai répondu à une commande du Centre culturel suisse en remontant des extraits de la pièce. C'est l'enthousiasme du public, l'actualité, l'impact visuel et sensoriel de la pièce qui nous est donné envie, quatorze ans après sa création, de la revisiter en entier. J'ai réalisé que, pour beaucoup, cette pièce était « mythique ». Pour certains, elle a été un moment important dans leur expérience de spectateur, pour d'autres elle manquait à leur répertoire, quoi qu'il en soit, elle avait acquis un statut de pièce fondatrice qui rendait compte de l'état d'une « nouvelle tendance » apparue à la fin des années nonante. Si *A+B=X* posait des questions à l'époque de sa création, avec l'utilisation d'une nudité ambiguë, un discours a la fois sensoriel et rugueux, elle ne dérange plus un spectateur occidental de danse contemporaine du XXIe siècle.

Si l'on écrivait l'histoire de notre danse en Suisse, on réaliserait à quel point le travail évolue et tient sa position dans le contexte de la danse contemporaine mondiale. La danse, art éphémère par excellence souffre à la fois de l'amnésie institutionnelle — les responsables culturels et politiques n'étant pas en fonction à l'époque — et de l'oubli, par son absence des plateaux. En ce sens, la reprise et le répertoire permettent de remettre les choses à leur place. *A+B=X* a été créée en 1997. La revoir aujourd'hui, c'est aussi mesurer combien elle était aventurière à l'époque et quels jalons elle a posés dans le paysage chorégraphique contemporain. »

affiche : Laurent Bonnet — 1998

Foofwa d'Imobilité

Maximax et Iuj Godog ?
— créés en 1998, repris pour la caméra de Nicolas Wagnière en 2007 *

Figer l'instant présent en passé éternel

« Traditionnellement dans la danse moderne, les pièces étaient plus courtes qu'aujourd'hui et lorsqu' elles étaient reprises, elles étaient mises en perspective avec la dernière création. Merce Cunningham, par exemple, présentait des pièces de son répertoire des années cinquante ou soixante et une pièce nouvelle dans une même soirée. C'est une approche différente que celle qui consiste à présenter une reprise qui tient l'affiche à elle seule.

Si je reprenais une pièce pour la scène, j'aurais envie de la retravailler, d'aller ailleurs tout en gardant le même esprit. Je les approfondirais et les développerais, je resterais dans un processus créatif. J'adorerais retravailler toutes mes pièces. Elles ont vécu, mais pas autant que je l'aurais souhaité.

J'ai repris deux de mes premiers solos pour la caméra. Ces deux pièces étaient techniquement difficiles à danser. J'ai voulu en garder la trace. Elles ont été reconfigurées pour la caméra, mais il y a tous les éléments de la pièce originale, les costumes, la chorégraphie, la scénographie. Pour les reprendre, j'ai puisé dans mes notes de l'époque, les vidéos que nous avions réalisées et mes souvenirs.

Ces solos ont existé il y a quinze ans sur la scène et j'ai aimé les retraverser. J'avais un corps très cunninghamien à l'époque (je venais juste de quitter la compagnie). Ces pièces étaient encore en moi, elles n'étaient pas devenues un corps étranger. En les reprenant, je me suis pourtant senti plus libre et c'était bon de s'atteler à ce travail de réinterprétation avec mon corps d'aujourd'hui. Mais si je devais les interpréter pour la scène, je les transformerais car la reprise *stricto senso* ne m'intéresse pas. La captation du moment, la création cinématographique, elles, m'intéressent car elles figent l'instant présent en passé éternel (ou presque). Je pense toutefois que le répertoire et l'histoire de la danse sont des sujets passionnants. Moi-même, j'aime passer à travers ce qui a été, mais en posant un point de vue précis, comme je l'ai fait dans le triple hommage humoristique et critique avec *Pina Jakson in Mercemoriam*, ou dans les *Histoires condansées***qui abordent de façon personnelle et pédagogique les grands moments de la danse du XX^{e} siècle. »

*Disponibles au Centre de documentation de l'adc, voir p. 25

**Les *Histoires condansées* sont présentées ce printemps dans le cadre de la Fête de la danse et du passedanse, voir page 29

affiche : Laurent Bonnet — 2003

Guilherme Botelho

Le Poids des éponges
— créé en 2003, recréé en 2012 au Théâtre Forum Meyrin, présenté dans une même soirée avec *Sideways Rain*, création 2010.

Redire l'essentiel autrement

« J'ai souvent travaillé des reprises de rôles pour garder une pièce le plus longtemps possible au répertoire. C'est le cas de L'*Odeur du voisin* qui a tourné pendant une dizaine d'années. Reprendre un rôle, c'est comme faire lire un livre par plusieurs personnes. Reprendre une pièce, par contre, c'est comme la ressortir d'un musée pour la remontrer. Je n'aime pas les musées et ce qui me plaît avec la danse, c'est justement qu'elle soit un art vivant, éphémère aussi. C'est comme une conversation en tête à tête avec quelqu'un, elle ne peut pas se reproduire deux fois !

La reprise ne m'intéresse pas. Par contre, pour la première fois, je retourne vers une ancienne pièce, *Le Poids des éponges*. Pourquoi elle ? Parce qu'elle est étroitement liée pour moi à *Sideways Rain*, que j'ai créée en 2010. Elle raconte la même chose mais sous une autre forme. Elles fonctionnent très bien ensemble dans une même saison théâtrale. Et puis — est-ce parce que je vieillis ? — j'ai envie de voir comment le public revoit *Le Poids des éponges* dix ans après sa création.

Le Poids des éponges a été beaucoup vue, le public en garde des images fortes, comme cette scène finale où les danseurs glissent ventre à terre sur une fine couche d'eau et font leur ligne de crawl. La retravailler est une chose délicate. Je préfère parler de recréation, ça me semble plus juste par rapport à ma façon de travailler avec mes interprètes et les personnages qu'ils doivent incarner. D'ailleurs, onze sur douze sont totalement nouveaux ! Donc les personnalités sont autres, les lumières aussi, pareil pour les costumes. Je vais réarranger les choses, actualiser les questions posées, reprendre la structure globale de la pièce et redire l'essentiel, mais autrement. »

Sturm und danse

Va-t-on bientôt danser sur la place Sturm ? On ose enfin le rêver. Le Conseil municipal de la Ville de Genève doit prochainement se prononcer sur l'ouverture d'un crédit d'étude destiné au concours d'un Pavillon de la danse sur cette place.

En octobre dernier, nous avons organisé trois soirées d'information consacrées à ce projet (voir encadré ci-contre). Les interventions ont été nourrissantes et il nous a semblé opportun de revenir dans ces pages plus en détail sur deux points essentiels.

D'abord, le choix de l'emplacement du Pavillon, la place Sturm. Un lieu taillé sur mesure mais perçu à tort comme une place interdite. David Ripoll, historien de l'art à la conservation du patrimoine en Ville de Genève, revient sur l'histoire particulière de cette place.

Ensuite, autre point d'accroche de ce projet, sa nature. De provisoire à modulable en passant par légère et évolutive, elle cherche encore son imagerie. Christophe Catsaros, rédacteur en chef de la revue romande d'architecture et d'ingénierie *Tracés*, relève la singularité et la pertinence de ce type d'infrastructure. Notre dossier.

« Le Pavillon doit être un révélateur »

Pour saisir la singularité du projet du Pavillon de la danse, nous l'avons passé sous la loupe experte de Christophe Catsaros.
Il nous livre une vision qui laisse une belle place à l'ambition. Entretien.

Journal de l'adc : Quels intérêts, du point de vue d'une réflexion architecturale, percevez-vous dans ce projet de Pavillon sur la place Sturm ?
Christophe Catsaros : Il y en a plusieurs. D'abord, le contexte est urbain ; et à ce titre, il invite à réfléchir sur ce qui constitue le caractère urbain d'un quartier. Le projet doit permettre de développer, révéler cette dimension urbaine. C'est un lieu de spectacle sur une place publique. On ne peut pas ignorer, dans ce cas précis, l'antécédent historique du spectacle dans l'espace public : le théâtre ambulant, les forains, le cirque.
Le Pavillon de la danse doit pouvoir jouer avec ces références historiques. Il doit occuper l'espace, tout en laissant ouverte la possibilité de le libérer. Le pavillon peut ainsi agir comme un révélateur des qualités urbaines du site. Cela peut être présenté comme une véritable valorisation : le pavillon peut donner à la place son caractère événementiel, et sa valeur de lieu de regroupement — en fin de compte, il permettrait de faire de ce lieu une vraie place, une *Piazza*, c'est-à-dire un espace au cœur de la ville, où la société va se donner en spectacle. Il faut penser ce bâtiment comme une sorte de signe, de bâtiment-phare, à caractère semi-temporaire, capable de révéler les qualités cachées de la place.

Qu'entend-on par « construction semi-temporaire » ?
L'idée d'horizons temporels variables pour des projets d'équipements culturels naît d'un constat : les bâtiments survivent souvent à la raison ou à l'objectif pour lequel ils ont été réalisés. On se retrouve alors face à des ruines qu'il faut reconvertir ou démolir.
Construire un projet culturel avec une espérance de vie de trente à cinquante ans permet de faire coïncider un bâtiment et sa raison d'être. Cela consiste à appliquer aux équipements culturels une flexibilité qui existe depuis longtemps dans les constructions industrielles.

Quels types d'équipements culturels similaires ont été conçus ?
Les plus connus sont sans doute ceux de l'architecte français Patrick Bouchain, notamment le Centre Chorégraphique National de Rillieux-la-Pape dans la banlieue lyonnaise, construit pour Maguy Marin. Patrick Bouchain est un des rares bâtisseurs à avoir compris l'intérêt des temporalités variables dans la construction. Il a pu ainsi concevoir des bâtiments faits pour durer dix, vingt, trente, cinquante ans. Outre la très grande qualité humaine de ses réalisations, puisqu'il s'agit d'une architecture qui répond à une demande spécifique, l'avantage de cette méthode est également économique.

Patrick Bouchain a remporté des concours en affirmant dans certains cas : « Je peux le construire pour moins que ce dont vous disposez ». Et il a parfaitement réussi. On pourrait même dire qu'il a rendu possibles certains projets qui n'auraient pas pu se faire autrement. Si le Centre Pompidou mobile qui sillonne actuellement la France avait dû se faire d'après le cahier des charges qui est celui d'un musée, il n'aurait jamais vu le jour. C'est précisément parce qu'il a une durée de vie limitée que ce projet existe.

Il y a quelque chose de flexible dans les exemples que vous citez. Peut-on vraiment déplacer ou modifier facilement ce type de bâtiment ?

Le fait, pour le projet du Pavillon de la danse comme pour les deux exemples cités précédemment, de ne pas avoir de volumes en sous-sol, signifie très clairement *nous n'allons pas nous enraciner là pour l'éternité*. On peut tout à fait construire un Pavillon de la danse, et livrer le mode d'emploi qui va avec pour le déconstruire et le reconstruire si nécessaire. Cependant, il faut dès le départ, partir dans l'optique de réaliser un bâtiment qui puisse aussi durer. Il faut éviter l'erreur de la date de péremption ferme. On doit pouvoir prolonger la vie du projet, si cela s'avère nécessaire.

Prenez l'exemple du Centre Pompidou des architectes Piano et Rogers à Paris : c'est un bâtiment avec une espérance de vie initiale de trente ans, et qui in fine, s'est pérennisé. On peut prolonger la durée de vie d'une construction temporaire. Il est important de bien configurer la demande et le concours d'architecture autour de ces questions de temporalité.

Y a-t-il un savoir-faire particulier dans ces architectures et sont-elles forcément en bois ?

C'est à la fois une question de savoir-faire et de sensibilité. On peut faire une architecture spectaculaire sur un mode mineur, loin de l'exubérance des excès des grands bureaux. Je reste persuadé que les architectes qui excellent dans ce domaine sont avant tout des récepteurs très sensibles, très attentifs quant à certaines situations, certains besoins. La qualité de la réponse apportée dépend de la réceptivité du bâtisseur, autant que de son savoir-faire.

Quant au bois, il permet précisément de construire dans cette temporalité qui se situe entre trente et cinquante ans. Mais le bois n'est pas la seule option pour réaliser des structures légères.

Il existe aujourd'hui pléthore de solutions pour concevoir des structures semi-temporaires, démontables, extensibles. Prenez par exemple le travail de l'atelier Van Lieshout qui consiste à assembler des containers, ou encore les structures gonflables.

Le bois a des avantages indéniables : il est flexible, chaleureux, et c'est un matériau que l'on connaît bien en Suisse, contrairement à la France qui l'avait négligé au profit du béton et qui entame actuellement sa réhabilitation. Il faut commencer par écarter les idées reçues, comme celle qui prétend que les lieux de spectacle ne peuvent être en bois en raison des risques d'incendie.

Demandez à un pompier s'il préfère lutter contre un incendie dans une structure en bois ou en métal : il vous répondra que le bois est un matériau plus honnête dans sa façon de se comporter ; souvent aussi plus résistant. Avant qu'une poutre de bois ne se casse sous l'effet du feu, une poutre en métal aura déjà plié.

Imaginons que ce Pavillon se construise : quels seraient les pièges à éviter ?

La chose à ne pas faire serait d'aller dans le sens du camouflage. Je ne souhaite pas à ce projet d'aboutir à un bâtiment dissimulé. Au contraire, il doit pouvoir s'implanter avec franchise, imprégné de la joie d'apporter quelque chose en plus à la place. Cette place peut devenir *celle où il y a le Pavillon de la danse* plutôt que *celle qui est à côté de l'Eglise russe*. Je lui souhaite de trouver l'équilibre parfait entre le dialogue avec son environnement urbain et la réponse au projet culturel qui est le vôtre. Ce doit être un outil de travail en adéquation avec vos besoins.

Propos recueillis par Anne Davier

Christophe Catsaros est rédacteur en chef de la revue *Tracés*, bimensuel romand sur l'architecture et l'ingénierie.

Morceaux choisis

Les intervenants des trois soirées d'information des 6, 7 et 8 octobre 2011 consacrées au projet du Pavillon de la danse sur la place Sturm ont abordé le choix de l'emplacement, l'aspect patrimonial et architectural du projet, la volonté politique quant à cet objet et l'importance d'un lieu pour le développement et la visibilité d'une discipline artistique comme la danse contemporaine. Notre best of.

« Même si la perception du territoire évolue, la réalité de l'agglomération connaît encore de nombreuses barrières. La place Sturm a été délibérément choisie en raison de sa disponibilité et de son caractère central et accessible à tous. »

Sami Kanaan, Conseiller administratif en charge du Département de la culture et du sport, Ville de Genève.

« L'ajout d'un élément nouveau issu de besoins contemporains peut se faire dans un rapport de sympathie avec l'existant. Les Bains des Pâquis à Genève sont un exemple particulièrement probant du succès de l'ajout, de réappropriation qualitative d'un lieu pour le bien commun, d'un espace réinvesti pour recréer le lien social, de juste coexistence entre l'ancien et le nouveau. »

Marcellin Barthassat, architecte, cofondateur de l'atelier ar-ter, ancien président de Patrimoine Suisse Genève.

« Dans un contexte urbain toujours plus dense, en constante évolution, l'architecture réversible du Pavillon semble particulièrement appropriée. La référence indéniable existe à Genève : la structure dite provisoire du Théâtre du Loup dure encore. »

Francesco Della Casa, architecte cantonal de l'Etat de Genève.

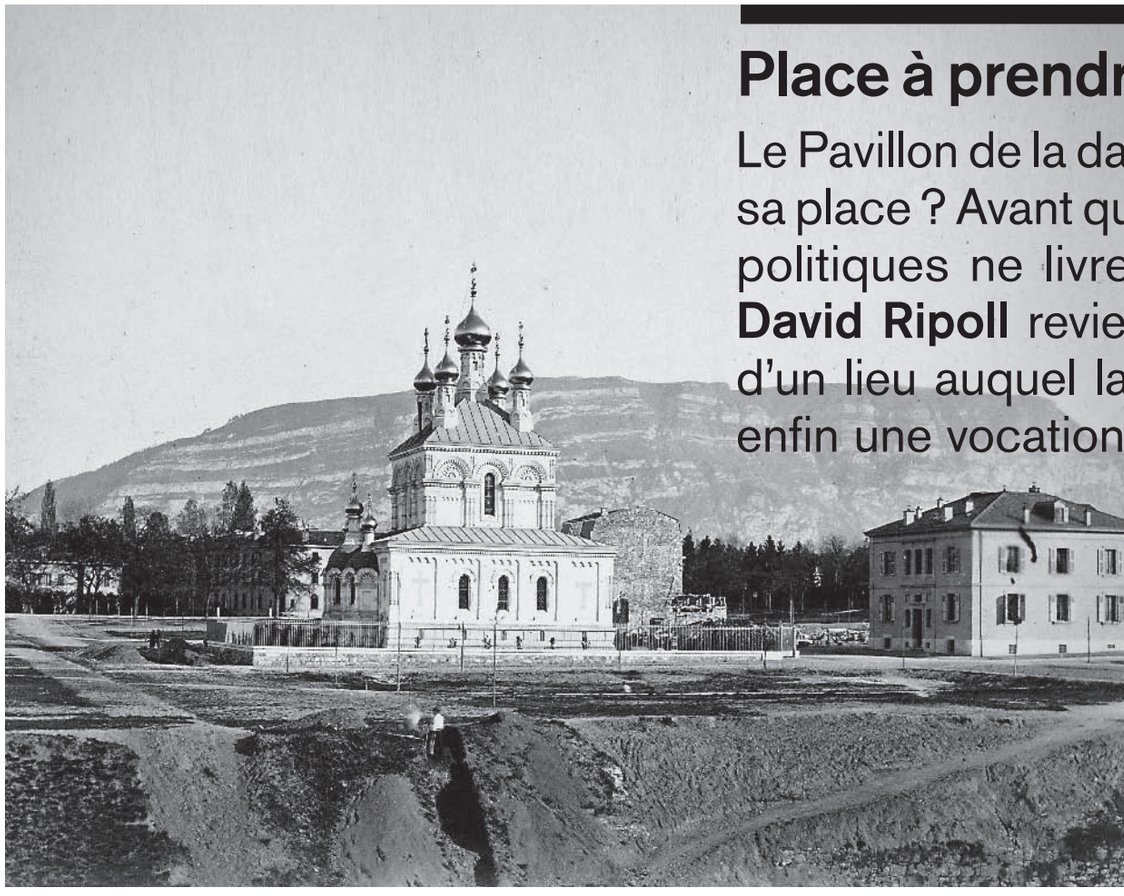
« Lieu résiduel, la place Sturm n'est pas un terrain vague mais se distingue par son caractère inachevé. »

David Ripoll, historien de l'art, Conservation du patrimoine architectural, Ville de Genève (voir l'article ci-après sur la place Sturm).

« Chaque région porte sa propre histoire de la danse contemporaine. Toulouse est une terre de rugby. Il a fallu des années pour passer du corps sportif et triomphant au corps dansant et pour convaincre le politique de s'engager pour la danse. Un lieu dédié à la danse, clairement identifié et conçu pour l'art chorégraphique, permet aussi de donner rendez-vous au public, et de le développer. Tout le monde y trouve son compte ! »

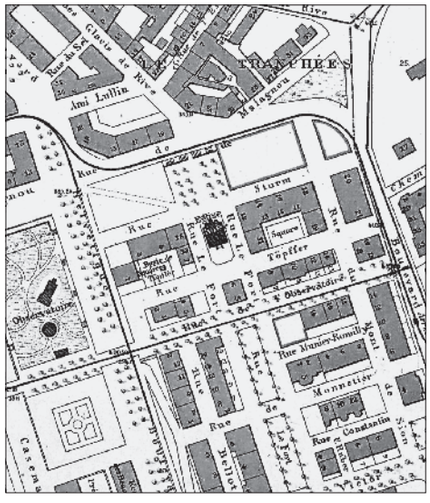
Annie Bozzini, directrice du Centre de Développement Chorégraphique Toulouse/Midi-Pyrénées.

Propos recueillis par Cécile Simonet
Lire le compte-rendu complet de ces trois soirées d'information sur www.adc-geneve.ch



Place à prendre

Le Pavillon de la danse a-t-il trouvé sa place ? Avant que les décisions politiques ne livrent la réponse, **David Ripoll** revient sur l'histoire d'un lieu auquel la danse offrirait enfin une vocation.



En haut :
Le plateau des Tranchées vers 1870
Ci-contre :
Plan de Genève, 1900 (détail)

Un lieu maudit ? A considérer la somme des aménagements de la place Sturm qui, au cours du XX^e^ siècle, sont restés à l'état de projets, l'idée de fatalité s'est insinuée dans les esprits. Au point qu'il semble nécessaire de commencer par une évidence : ce qui s'est passé là, ou plutôt ce qui ne s'est pas passé, n'a pas forcément à se répéter, sauf à penser que le génie du lieu, pour autant qu'il existe, est un génie malfaisant. Mais sans être damnée, la place Sturm n'est pas non plus neutre. Inscrite dans un périmètre d'intérêt patrimonial, à savoir la zone protégée de la Vieille ville et du secteur sud des anciennes fortifications, elle est un segment d'une composition plus vaste, dont l'intérêt n'est plus à démontrer. Retour sur une histoire qui servira, peut-être, à agir un jour en connaissance de cause.

La fin des remparts

La place Sturm appartient à la Ceinture fazyste, une couronne urbaine qui s'est développée dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle tout autour de la ville ancienne. Cette ceinture de constructions a pris la place des anciennes fortifications, rasées à partir de 1850, ce qui a permis à la ville de doubler de volume en peu de temps. Six cents bâtiments construits en moins de trente ans, sans parler des espaces publics : il s'agit là d'un moment exceptionnel dans l'histoire urbaine de Genève. Rappelons que la gigantesque table rase qui précède cette fièvre constructive est la conséquence de la Révolution radicale de 1846 : à l'instar des révolutionnaires français rasant la Bastille en 1789, les radicaux genevois, James Fazy en tête, entreprennent de se débarrasser des remparts, auxquels l'Ancien Régime et la Restauration étaient viscéralement attachés. En pulvérisant les ouvrages fortifiés qui empêchaient la ville de grandir, Fazy met fin à des siècles de clôture ; il choisit le dégagement, la libre circulation, le chemin de fer. Au nivellement, à savoir la préparation du terrain sur lequel va naître la ville nouvelle, va ainsi succéder la bâtisse. Et entre les deux, il y a la phase essentielle du projet, autrement dit le plan d'extension qui permet d'organiser ce qui va venir : les pleins et les vides, le logement et les équipements, l'espace public et les bâtiments privés, les alignements.

Constitutive des nouveaux quartiers, la place Sturm forme la proue du plateau des Tranchées, son extrémité nord à partir de laquelle la pente dévale du côté de Rive. Le plateau et la pente ont une origine naturelle, mais ils sont surtout le ré-

sultat des mouvements de terre du milieu du XIX[e] siècle. Sur ce socle, le premier bâtiment, ou presque, à avoir été construit est l'Eglise russe. Bâtie sur un terrain donné par l'Etat à la communauté orthodoxe, cette construction inaugurale appartient à une famille d'édifices cultuels, à laquelle appartiennent la synagogue, l'église Notre-Dame ou le temple maçonnique édifiés simultanément. Ces constructions, chacune dans son style, matérialisent l'accueil fait par le nouveau régime politique aux communautés religieuses. D'un point de vue architectural, l'église russe est une météorite posée sur un désert, un produit d'importation, dessiné par un professeur d'architecture à l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg. Ce n'est pas le cas des immeubles construits à sa suite dans le quartier : eux sont cossus, modernes, distingués, en un mot : bourgeois.

Dans ce contexte urbain à la fois réglementé et élégant, la place Sturm fait figure d'exception. Les premiers tracés de ce lieu font état d'une certaine indécision, le terrain étant tantôt destiné à rester vide, tantôt à recevoir des bâtiments. Si le plan d'extension de la ville autorise dans une certaine mesure des changements d'orientation, le cap en l'occurrence ne sera jamais vraiment pris: aménagée en espace public, la place reste au XIX[e] siècle un lieu sinon résiduel, du moins ambigu. Non seulement son aménagement très modeste le déclasse en regard d'autres réalisations contemporaines, comme le Jardin anglais ou la promenade du Pin, mais elle n'accède au statut de place que dans les années 1920 (sur les plans anciens, seule en effet figure à cet emplacement l'inscription « rue Sturm »). Plus discriminante encore est l'orientation des immeubles du plateau : comme l'Eglise russe, ils tournent le dos à la place, ne présentant que des faces arrière bien inférieures à celles donnant sur la rue Toepffer.

En bref, si le plateau des Tranchées était un théâtre, la place Sturm en serait les coulisses. Même s'il ne s'agit pas à proprement parler d'un terrain vague, le sentiment d'incomplétude, d'inachèvement est bien réel. Ni lieu de représentation, ni même de déambulation (le terme de circulation serait plus adéquat), elle a servi au XX[e] siècle des usages plus prosaïques : terrain de foot pour les écoliers du collège, espace dédié à la gymnastique, c'est aussi là qu'on implante à partir des années 1950 des pavillons provisoires et, plus tard, l'actuel dépôt de la voirie.

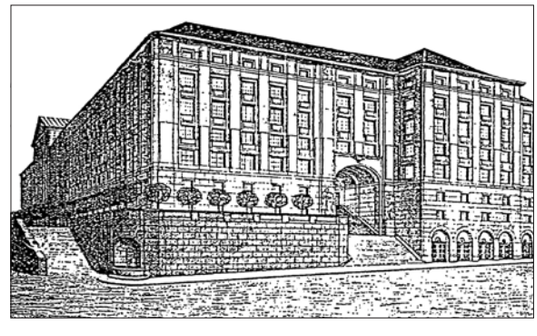
Une place perdue

Il reste qu'à côté de ces utilisations réelles, il y a celles que l'on a imaginées. En effet, le lieu fait depuis longtemps rêver ceux qui cherchent une place pour de nouveaux équipements. Le premier projet d'envergure, lancé par un concours en 1912, est la construction d'un musée d'histoire naturelle. L'ambition est culturelle et scientifique, dans le prolongement du Musée d'art et d'histoire, venu combler une des dernières parcelles vides à proximité. Pour motifs de conjoncture économique, le projet lauréat, dû à Maurice Braillard, restera sur le papier. Plus récemment, dans les années 1980, on projette de construire à cet emplacement un Hôtel des archives, sur la base d'un mandat d'études. D'un style apparenté à l'extension du Collège Calvin, le projet est lui aussi abandonné, suite aux oppositions de l'Association des habitants du centre et de la Vieille ville, de la Société d'art public et du Département des travaux publics. Enfin, un troisième épisode se rapporte à l'ambition d'édifier sur la place Sturm un nouveau Musée d'ethnographie. Alors que le projet primé au concours de 1997 ne soulève qu'une opposition lors des procédures de consultation, la construction est rejetée suite à un référendum.

En définitive, la place Sturm mérite une palme : celle des lieux qui résistent aux aspirations sinon d'une ville entière, du moins de ceux qui travaillent à son avenir. Mais à quoi faut-il attribuer ce cycle infernal de dépenses inutiles, d'énergie gaspillée, d'espoirs déçus ? Nul doute que le gigantisme du Musée d'histoire naturelle et de l'Hôtel des archives a contribué à l'échec de ces projets : on n'introduit pas un éléphant dans un magasin de porcelaines. Quant au Musée d'ethnographie, les raisons de sa faillite sont plus difficiles à cerner, et sans doute assez peu tributaires de la qualité du projet.

Quoi qu'il en soit, une chose semble certaine : aussi exigeante soit-elle, la place Sturm est un lieu en attente ; reste à trouver le projet qui saura la combler sans l'envahir.

David Ripoll
Historien de l'art,
Conservation du patrimoine architectural,
Ville de Genève



En haut :
La place Sturm vers 1915
Ci-contre :
Projet de Maurice Braillard pour un Musée d'histoire naturelle